26e Année N° 23 1er Décembre 1919

GENERAL LIBRARY JAN 14 1920 UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Marcelle Tinayre	*Laurence* (1re partie)	449
P. de la Blanchardière	*La D. C. A.* — II	479
Marie-Louise Pailleron	*La plus jeune Romancière du Monde*	521
Docteur Simon	*Avec le Détachement français de Palestine et de Syrie*	536
Marc Elder	*Le Sang des Dieux* (fin)	570
Louis Guittier	*Louis-Philippe à Trouville* (28 fév., 1er-2 mars 1848)	618
Jacques-É. Blanche	*Les Arts et la Vie*	632
Fernand Maurette	*L'Afrique orientale et l'Empire britannique*	648

Copyright 1919 *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LAURENCE ALBANI
par **Paul Bourget**.

Le nouveau roman de M. Paul Bourget nous présente une figure de jeune fille délicatement traitée dans un cadre provençal paisible et clair qui s'harmonise parfaitement avec la physionomie de l'héroïne. L'intrigue en est simple, à dessein, de sorte que tout l'intérêt du livre se concentre autour du personnage central. Les péripéties ingénieuses et multipliées sont remplacées cette fois par le charme d'une âme que parent la bonté et la pudeur. Cette histoire d'amour très pur traversée par la lumière du Midi, plaira à toutes les admiratrices de M. Paul Bourget, même à celles qui gardent quelque préférence à certaines de ses créations moins épurées. Et nous retrouvons avec grand plaisir dans *Laurence Albani* cet art de conter, propre à M. Bourget.

WALTER RATHENAU
par **Gaston Raphaël**.

Ce livre substantiel est moins une biographie du président de l'*Allgemeine Elektrizitaets-Gesellschaft* qu'une étude de ses idées et de ses vues sur l'évolution du monde moderne. Car ce grand industriel est un philosophe, et même, en quelque sorte, un prophète à la manière de ses ancêtres d'Israël. Il voit clairement les tares de notre civilisation économique, son universelle mécanisation, sa surproduction dans l'anarchie ; et, tourné vers l'avenir, tout en repoussant le socialisme, il envisage, pour la guérir, des remèdes radicaux : le contrôle par l'État des matières premières, la restriction du luxe, l'égalisation des fortunes, la suppression de l'héritage, de la spéculation. En ce temps de crise et de malaise, une pareille lecture est particulièrement fructueuse et suggestive.

Dans ses prochains numéros, la REVUE DE PARIS *achèvera la publication de*

LAURENCE

ROMAN DE

MARCELLE TINAYRE

Dans les numéros suivants, elle publiera

UN AVENTURIER

PIÈCE INÉDITE DE

JULES LEMAITRE

POUR DON CARLOS

le nouveau roman de PIERRE BENOIT, l'auteur de l'**ATLANTIDE**

LETTRES INÉDITES de SAINTE-BEUVE A RENAN

et

ANTHOLOGIE DES POÈTES MODERNES

IIe Partie

LAURENCE

I

La route, creusée d'une double ornière où luisent des morceaux de glace, coupe la forêt en droite ligne et semble fuir à l'infini, parmi les pins sombres, sous le ciel de fer. Il est à peine trois heures de l'après-midi, mais la lumière languit déjà. Le vent du nord-est qui a soufflé toute la nuit, en rafales, du continent sur la Grande-Ile est tombé tout à coup, et le silence des choses, pareil à l'hébétude d'un malade entre deux crises convulsives, prend un sens secret et menaçant. Tout le paysage, saisi dans la glace immobile de l'air, se fige en formes dures, en ternes couleurs, que brisera, au premier choc, le vent terrible.

Petite silhouette solitaire dans la grisaille hivernale, une femme suit la route, marchant d'un pas vif et masculin, la tête inclinée, les mains dans les poches de son manteau en grosse laine violette. Un bonnet de tricot violet, enfoncé jusqu'aux sourcils, pâlit sa figure brune, aux grands yeux sombres, aux traits fins et longs. Elle va, sans regarder autour d'elle, et par moments, remonte un peu ses épaules frissonnantes qui portent le froid comme un fardeau.

Une automobile bourdonne, dans le massif boisé qui couvre la dune et qui dévale, en pente douce, vers la mer

voisine et cachée. Bientôt, le bruit se rapproche, de plus en plus fort et distinct, et une voiturette à capote de toile rabattue débouche d'une allée forestière.

La femme en violet s'est rangée contre le talus couvert de ronces rouillées. Le chauffeur ne l'a pas aperçue. Penché sur le volant, attentif au battement du moteur, il perçoit sans doute quelque altération dans le rythme, car il freine un peu brusquement, stoppe et saute sur la route. Pendant qu'il ouvre le capot de la machine, la femme en violet se rapproche et demande :

— Qu'y a-t-il, monsieur le Directeur?... Une panne? Et si près du Sanatorium ! Votre promenade d'aujourd'hui débute mal !...

L'homme incliné tourne un peu la tête. Il montre un visage busqué, tanné comme celui d'un matelot, buriné de rides profondes et qu'illuminent des yeux noirs fiévreux. Sa courte barbe faunesque, toute grisonnante, se confond avec le col relevé de son pardessus en peau de chèvre. Une casquette de cuir couvre ses épais cheveux presque blancs.

— Bonjour, mademoiselle de Préchateau ! — dit-il, avec un bon sourire. — Charmé de vous rencontrer !... Mais vous êtes diablement en retard ! Madame Dobre s'inquiète de vous et vos élèves s'impatientent.

— C'est pourquoi je ne m'arrête pas davantage, monsieur le Directeur...

— Allons ! Allons !... Je plaisantais, mademoiselle Laurence. Je voulais dire seulement que votre absence chagrine mon infirmière-major qui connaît votre dévouement et votre exactitude. Madame Dobre m'engageait même à passer chez vous, puisque je traverse le Vert-Village en allant au Fortin...

— Je vous remercie de l'intention, docteur. Ne vous dérangez pas. Ma mère est un peu nerveuse depuis hier, mais point malade. Donnez votre temps à ceux qui ont besoin de vous.

Le docteur grommelle :

— Ils sont trop ! Je n'y suffis plus. Depuis qu'on a mobilisé tous les médecins de l'île, je fais un métier exténuant, mademoiselle, oui, exténuant pour un vieux marin qui a des rhumatismes et du paludisme, et qui est accablé de responsabilités ! Diriger un sanatorium et soigner des gens, écrire

des rapports et faire des opérations, courir les routes, recevoir la pluie et le vent, dîner à minuit ou ne pas dîner, tenez, je préférerais une ambulance en Lorraine...

— On ne choisit pas son devoir, docteur, on l'accepte. Vous êtes indispensable au Sanatorium qui fonctionne et prospère grâce à vous... On n'imagine pas Maison-Rouge sans le docteur Aubenas.

— Et l'infirmerie de Maison-Rouge sans mademoiselle Laurence de Préchateau... Il y a plus de quatre ans, n'est-ce pas, que vous instruisez, par charité pure, nos petits infirmes?

— Il y a six ans.

— Quoi ! déjà six ans?

Le médecin, réinstallé dans la voiture dont le moteur halète à coups réguliers, jette un vif regard sur la femme immobile.

— Vous étiez si jeune quand je suis venu à Maison-Rouge... — dit-il.

Mademoiselle de Préchateau hoche la tête :

— Pas si jeune, monsieur le Directeur. Il y a dix-neuf ans que j'ai perdu mon pauvre père, dix-sept ans que nous nous sommes fixées dans l'île, maman et moi. Vous étiez à Maison-Rouge en 1908. L'année 1916 va finir, et j'ai trente-quatre ans...

— Vous ne craignez pas la précision, mademoiselle !

— Et pourquoi la craindrais-je? — dit Laurence avec hauteur.

Le docteur Aubenas paraît déconcerté. Il salue :

— Au revoir, mademoiselle. Mes respects à madame de Préchateau... Je m'excuse de vous avoir retenue en plein air, par ce froid cruel. Un de ces jours...

La voiture s'ébranle avec un fracas de ferraille et le reste de la phrase se perd dans le vent du départ. Mademoiselle de Préchateau frissonne. Parce qu'elle s'est immobilisée un moment, le froid aigu, à travers ses habits, pénètre sa chair. Des larmes piquent ses paupières battantes ; elle sent, autour de sa tête, se nouer un câble d'acier. Tout son corps élégant et maigre résiste au besoin de se ployer, genoux rapprochés, coudes serrés, tête basse. Mais opposant à la souffrance physique un inflexible et calme dédain, elle se remet à marcher

entre les ornières profondes, sur cette route qu'elle suit, tous les jours, à la même heure, depuis cinq ans, — cette route qui ressemble à sa vie, droite, sans aboutissement visible et solitaire...

Un chemin raccourci qui grimpe et redescend la dune parmi les chênes-verts et les genévriers, conduit au parc de Maison-Rouge. Entre les pins la côte se dessine, plate avec des maisons blanches serrées autour du clocher de Saint-Eutrope-sur-Mer. Les salines carrées, les prairies marécageuses envahies par les roseaux, quelques vignobles, des bouquets d'arbres détachés de la forêt, descendent jusqu'au bras de mer qui sépare la Grande-Ile de la terre charentaise ébauchée en gris dans le brouillard. Mademoiselle de Préchateau passe, indifférente au paysage trop familier, déjà tout embué de crépuscule. Elle atteint le mur de Maison-Rouge, la porte grillée qui ouvre sur le potager et dont elle possède une clé par faveur spéciale, évitant ainsi la fatigue d'un long détour vers l'entrée principale du Sanatorium.

Ici, l'hiver n'a pas fait son œuvre par degrés ; il n'a pas engourdi la vie dans une lente paralysie progressive, mais il l'a saisie brutalement, en quelques heures, et l'a fixée sur place, avec ses gestes interrompus. Une bêche oubliée se dresse dans la terre craquelée d'une plate-bande. Du linge pendant à une corde a le blanc cru et cassant du plâtre neuf. Voici la brouette du jardinier, des tronçons de choux bleuâtres, des herbes en tas qu'on devait brûler, des cloches de verre trouble pareilles aux méduses mortes que le flot rejette. Par delà le potager et ses barrières de fusains, voici les pavillons de brique rougeâtre aux toits débordants sur des galeries extérieures ; la maison du directeur, à l'extrémité de l'avenue centrale, la maisonnette du concierge à l'autre extrémité, près de la grande porte, et sur la chaussée même de la plage. Mais pas un ouvrier, pas une infirmière, pas un enfant, pas un chien. Sur les choses écrasées de froid, le silence pèse, bloc sans frisson et sans fêlure.

Laurence se hâte vers les pavillons. Sa figure, mordue par le gel, crispée de souffrance, se rassérène quand apparaissent des coiffes blanches derrière les vitres des larges baies. Bruit

de voix enfantines, claquement de galoches... La vie, réfugiée dans la tiédeur des salles et des préaux couverts, appelle doucement la visiteuse. La porte de l'infirmerie s'entrebâille. Une grosse personne couperosée, aux yeux bruns, aux cheveux argentés sous la mousseline, avance un buste opulent, drapé de toile écrue. C'est l'assistante du docteur Aubenas, l'infirmière-major, madame Dobre.

Elle s'écrie :

— Entrez bien vite, ma pauvre demoiselle de Préchateau. Vous êtes toute bleue de froid. Cela fait peine...

Et familière, elle attire Laurence à l'intérieur du pavillon, dans le préau vitré où les convalescents jouent et se bousculent. Quelques petits garçons souffreteux, la tête et le cou enveloppés de pansements, sont assis dans un coin, mornes et sages, attendant l'heure du goûter. D'autres vont clopinant sur des béquilles, ou se disloquent à chaque pas. Plusieurs ont le cou gonflé de glandes ou couturé de cicatrices. Un être difforme, au crâne aplati, au menton fuyant, chemine de travers et semble la transposition humaine du crabe.

Madame Dobre caresse la joue de ce nabot, et dit tendrement :

— Voyez ce petit Francinet, comme il est devenu gentil depuis sa dernière opération !

Une satisfaction sincère, presque admirative, se peint dans ses yeux, sur sa grande bouche faite pour les gros baisers de nourrice. Madame Dobre aime tous les enfants ; elle préfère les plus jeunes, et les plus disgraciés parmi les plus jeunes. Sa tendresse de bonne femelle qui ne connaît aucun dégoût a la sérénité d'un instinct; elle ne se contente pleinement qu'avec les bêtes, les nourrissons ou les infirmes que la maladie retient dans l'animalité de l'enfance.

Mais Laurence de Préchateau n'a pas d'élan spontané vers l'enfant-crabe, et cela contriste madame Dobre. L'excellente femme murmure, comme pour s'excuser :

— C'est vrai que vous vous intéressez surtout à vos élèves... Eh bien, il y en a un nouveau pour vous, un Parisien, arrivé d'hier soir. Un pauvre *drôle* de sept ans qui ne cesse de pleurer.

— Très malade?

— ... Arthrite du genou... Le papa a profité d'une permis-

sion pour amener son gamin, et la grand'mère a suivi. Depuis ce matin, ils sont là, près de l'enfant qu'ils affolent, et les adieux vont être pénibles, tout à l'heure. Si vous pouviez leur dire un mot...

— J'essaierai.

Sur la droite du préau, la grande salle d'infirmerie occupe toute une aile du pavillon. Laurence, en y pénétrant, est saisie par l'odeur indéfinissable de la chair malade, des pansements, des linges sales. Un jour cendreux, que nul rideau ne tamise, tombe des hautes fenêtres et, dépouillant les choses du charme errant des reflets, exagère la tristesse chétive d'un mobilier d'hôpital : couchettes aux draps jaunâtres, table chargée de faïence et d'étain grossier, poêle de fonte à double tuyau, entouré d'un garde-feu.

— Quoi? — dit l'infirmière-major, — on ne dit pas bonjour à Mademoiselle?

Un « B'jour, m'selle », traîne de lit en lit, jusqu'au fond de la salle où une vieille femme coiffée d'un fichu de laine noire et un soldat bleu, assis près d'une couchette, se lèvent, respectueux et déconcertés.

Laurence répond :

— Bonjour, tout le monde. J'arrive très tard aujourd'hui, mes enfants, mais je crois que vous n'avez pas envie de travailler beaucoup. Vous êtes tous blottis sous vos couvertures.

Un enfant geint :

— C'est qu'on a froid, m'selle...

— Activez le feu, Marie ! — commande madame Dobre.

Et pendant que la fille de service s'agenouille devant le poêle, la « Major » déclare :

— Les bébés, dans l'autre salle, ont crié toute la nuit. On ne savait comment les réchauffer. Il faut bien ménager le charbon, puisque la réserve est presque épuisée et que les wagons attendus restent en gare de Rochefort. Il neige, là-bas; les voies sont encombrées. Que ferons-nous, dans trois jours, si le charbon manque !

Le soldat, du fond de la salle, émet quelques réflexions :

— C'est comme ça partout... A Paris, on fait la queue devant les bougnats... Et les trains ne sont plus chauffés. C'est pas commode de voyager avec des malades.

Madame Dobre prend un ton sentencieux :

— C'est la guerre, mon ami !

— Bien sûr, c'est la guerre ! — répond le soldat qui semble recevoir un renseignement précieux... — C'est la guerre !

Il ne voudrait pas contredire la dame importante dont il ne mesure pas exactement le pouvoir, et il n'insiste pas davantage. L'air, tout à coup, ronfle dans le poêle ; une lueur pourpre s'élargit sur le carreau noir et blanc, et Laurence, tendant les mains vers la bonne chaleur, interroge :

— Comment va mon petit Massier?... Et Vanot?... Et Jacob !... Et Pierquin?...

Son beau regard lumineux effleure chaque front, comme une caresse.

Les quinze enfants couchés sous les couvertures grises, c'est le déchet de la race, en qui se vérifie la malédiction biblique, car ils expient, dans la souffrance, le péché qu'ils n'ont pas commis. Trois mauvaises fées les ont marqués, dès le berceau, trois Furies qu'agite une obscure démence et qui s'appellent : Tuberculose, Alcoolisme, Syphilis. Enfants conçus par mégarde entre deux hoquets, un soir de paie et de bombance, avortons qui ont sucé des seins arides et des biberons sales, filleuls du vice et de la misère, tous portent une marque mystérieuse, tous se ressemblent inexplicablement, comme si le mal, en corrompant leurs os et leurs tissus tendres, les remodelait sur un type unique et créait entre eux une parenté. Des faces asymétriques, au nez sans racines, aux lèvres pendantes, au menton fuyant, des têtes énormes sur des cous grêles, striés de cicatrices, présentent on ne sait quel air de famille avec des visages presque jolis, éclairés de beaux yeux bleus languissants, et que fleurit le rose éclatant et faux de la scrofule. Tous ces enfants sont frappés, mais non pas également. Il en est que ressuscitera bientôt à la vie normale, le bienfaisant miracle de la mer. Imprégnés de sel et d'iode, roulés nus dans le sable chaud, le soleil, l'eau marine, ils se lèveront un jour, ils jetteront leurs béquilles, la trace de leurs plaies s'effacera; Ils seront des hommes parmi les hommes... Mais il en est d'autres que le miracle n'élira point. Appelés trop tard, ceux-là ne recevront que la moitié du bienfait : une existence précaire d'infirmes. Condamnés à l'immobilité dans une gaine de plâtre rigide,

ils ne semblent pas souffrir, se plaignent rarement et parlent peu. Ils observent et se souviennent. Leur regard attentif, poignant comme un reproche, révèle une intelligence aiguë, prisonnière dans un cercle étroit de sensations et d'images, comme le corps est prisonnier du lit ; une intelligence anormale, inquiétante, dangereusement développée en profondeur.

Jacob, Vanot, Massier, Pierquin, douloureuse élite de ce petit monde douloureux ! Ce sont les favoris de Laurence : Vanot — ainsi nommé par une contraction fantaisiste de son nom flamand, — épave rejetée par le remous de l'exode belge, au début de la guerre ; Massier, pupille de l'Assistance publique, sournois et fin, étrangement aristocratique par ses goûts et ses dégoûts ; Pierquin, fruit avorté d'une souche populaire, plus ridé à neuf ans qu'un vieillard ; et ce fils d'un pauvre ouvrier juif, sorti d'un ghetto de Pologne, Jacob, âgé de quatre ans, roux comme un renard, avec des yeux roux, des cils roux, et des chairs plus pâles qu'une bougie neuve.

— Ah ! vos quatre chéris, parlons-en ! — dit la Major, excitée par les questions de Laurence. — Vanot est geignard, boudeur et têtu ; Massier ne prononce pas deux phrases sans y mettre un mensonge ; quant à Jacob...

Elle soulève le matelas de la couchette :

— Regardez ce magasin : des noisettes, des châtaignes, des croûtons, des bouts de papier, un bonbon tout poisseux... Jacob ramasse et amasse tout ce qui tombe à sa portée. Il n'en jouit pas ; il conserve, il thésaurise. N'est-ce pas comique, une telle avarice dans un mioche de quatre ans?

Les voisins de Jacob rient avec une complaisance un peu lâche. Mais l'enfant roux ne s'en émeut pas. Ses cheveux de cuivre brillent sur sa grosse tête blafarde, et ses yeux fauves épient, de côté, les deux femmes. Jamais le petit Jacob ne rit ; jamais il ne laisse pendre ses menottes, doigts ouverts, sur la couverture. Fermant ses poings, il ferme aussi sa petite âme défiante... Quelle séculaire expérience de la cruauté humaine, quel ancestral souvenir d'oppression, de résistance muette, quelle passion du gain lentement accru dans l'humiliation, habitent cette créature à peine formée ?

— Tu ris, Vanot ? Tu te moques de ton camarade qui est plus jeune que toi ? Faut-il me faire raconter tout haut les sottises que tu as faites ?

Vanot baisse ses longs cils châtains sur ses yeux gris. La leçon a porté. Madame Dobre continue :

— Pierquin a ri, lui aussi... lui, qui est le plus méchant de tous !

Pierquin proteste :

— C'est pas vrai ! J'ai pas ri...

— Menteur !

— C'est pas vrai...

Il se soulève, malgré l'appareil de plâtre qui l'étreint jusqu'aux hanches. La colère allume ses yeux bruns, fait trembler sa bouche aux coins ridés. Avec son cou maigre, ses oreilles écartées, son crâne tondu ras, la veste de velours brun fané qui habille son torse chétif, Pierquin a l'air d'un petit forçat. Et les surveillantes, défavorablement impressionnées par cet aspect, par l'accent faubourien et la gouaillerie amère du personnage, ont surnommé Charles Pierquin : « l'anarchiste ».

— Je vous le dis, mademoiselle, je n'ai pas ri, je ne mens pas... pas à vous... D'abord, je ne sais pas ce qu'on a contre moi... On m'a pris mes livres pour me punir, et il n'y a que ça à quoi je tiens... Ils sont à moi, puisque vous me les avez donnés. Pas vrai, dites, mademoiselle ?

— L'écoutez pas. Y a pas pire que ce garçon ! — crie la fille de service.

— Voyons, Marie, — dit Laurence, — vous pouvez punir Pierquin, s'il le mérite, autrement qu'en lui ôtant ses livres. Ils sont bien à lui. Je les lui ai donnés... On va les lui rendre et, pour vous remercier, il promettra d'être plus docile...

— Et poli !

— Et patient ! ajoute madame Dobre.

— Docile, poli, patient, répète Laurence. Enfin un exemple de sagesse et de raison pour ses camarades, pour ce petit nouveau qui est un Parisien, lui aussi...

Sur la tête rasée du gamin, elle pose délicatement sa main brune.

— Tu promets ?

— Oui, — fait-il, vaincu mais non soumis.

Et d'une voix fervente, il murmure :

— Je vous obéis toujours, à vous.

— Voilà tes livres, Pierquin ! L'*Histoire de France*, les *Évasions célèbres*, les *Contes*...

— Les contes !... Ah ! c'est si beau !... Il y a les petits enfants chez les Ours, et le Joyeux Tailleur, et la petite Sirène... Et la Princesse sur un pois !... J'aime bien ça, parce que c'est pas arrivé et on croit que c'est arrivé tout de même...

— Et l'histoire ?

— Il y a, des fois, c'est pareil à un conte... Du Guesclin... Jeanne d'Arc... Ah ! quand je lis, je ne peux plus m'arrêter. Je sens plus le froid ; je ne pense plus à mes jambes...

Puissance de l'imagination, clé d'or qui ouvre à l'esprit désenchaîné les mondes entrevus par les savants ou créés par les poètes ! Revanche du pauvre, de l'infirme, de la femme sans amour ! Laurence, d'un geste doux, apaise l'exaltation de Pierquin. Il est vrai que cet enfant malheureux est son favori et que chacun s'en étonne ; il est vrai qu'elle a pour lui de singulières indulgences, qu'elle excuse souvent et explique toujours ses rébellions... Un jour, elle a dit :

« Pierquin n'est pas méchant ; il souffre d'être trop intelligent et d'être trop seul. »

Nul n'a compris. Nul n'a deviné le drame qui se joue dans un petit être clairvoyant et sensible, que son intelligence exceptionnelle isole, parmi ses camarades arriérés, comme son infirmité physique l'isolera, plus tard, parmi les hommes vigoureux. Sa prétendue méchanceté n'est qu'un sursaut de révolte ; son amour des livres n'est qu'un effort de libération. Vain élan, cri perdu ! Seule, Laurence a eu pitié ; elle a eu pitié autrement que les médecins et les infirmières ; elle a compris que dans le corps disgracié de Pierquin, vivait un rêve obscur, et que tout rêve a des ailes.

— Allons ! — dit-elle, — on va travailler. Le temps passe.

Rude est la tâche qu'elle s'est donnée, car il ne s'agit pas d'instruire comme dans une école des enfants à peu près égaux par l'âge, la santé et le développement intellectuel. Laurence doit assouplir son enseignement à la forme de

chaque esprit, éveiller l'attention paresseuse, équilibrer des imaginations instables, mettre dans la mémoire de tous quelques idées simples, quelques notions précises, imiter enfin le médecin qui choisit des régimes divers pour des malades différents et corrige la nature infirme sans lui faire violence.

Elle va, de lit en lit, expliquant les brèves leçons lues dans un livre élémentaire, examinant les petites phrases écrites, les dessins tracés sur des ardoises, faisant épeler aux plus jeunes élèves les lettres d'un alphabet illustré. Et toujours, à propos d'un mot, d'un objet, d'un incident, d'une question posée, elle oblige l'enfant à ouvrir ses yeux et ses oreilles sur ce qui représente pour lui le vaste monde ; cette salle d'infirmerie, le jardin au delà des fenêtres, et, plus haut, plus loin, le ciel, la forêt, la mer...

Pierquin l'écoute, quoi qu'elle dise ; Massier, que l'étude ennuie et qui se plaît au dessin seulement, traduit en gribouillages ingénus les scènes de l'histoire qu'elle raconte. Le petit Belge aux beaux yeux languissants, aux beaux cheveux plus doux qu'une peluche d'or pâle, sourit quand elle sourit et tend la main pour effleurer, quand elle passe, la laine rugueuse de sa robe. Une espèce de joie luit, à la dérobée, sous les cils de cuivre du petit Jacob qui promène un crayon sur l'ardoise où il trace des bâtons irréguliers. La triste salle s'éclaire et se réchauffe comme si la vertu de l'esprit pénétrait les choses et leur prêtait une âme.

Et cependant, mademoiselle de Préchateau n'est pas caressante et gaie, comme la bonne mère Dobre. Sa voix est un peu sourde ; ses gestes rares et lents; elle n'embrasse jamais aucun de ses élèves. D'où vient ce prestige qu'elle possède, cette puissance tout autre que le charme féminin, mais si étrangement souveraine que le soldat bleu lui-même a fini par la subir ? Assis près de son fils, il se tourne fréquemment, regarde, écoute, médite. Il voudrait parler; il voudrait surtout que Laurence lui parlât. N'y tenant plus, il interroge, tout bas, la fille de service :

— C'est votre maîtresse d'école qui est là ?

— Ah ! mais non... C'est une demoiselle qui vient, comme ça, pour son plaisir... Une demoiselle de la noblesse !

— C'est vrai ?

— Puisque je vous le dis... Mais vous savez, elle a beau être de la noblesse, elle n'a pas eu assez de fortune pour se marier... C'est pas qu'elle soit vilaine, mais elle est comme moi, vieille fille !

— Alors, on ne la paie pas?

— Pensez-vous !... Elle a tout de même une maison à elle, au Vert-Village, et une autre qu'elle loue, en été, à des baigneurs... Elle demeure avec sa mère qui a été une très belle femme. Son père était officier, capitaine de frégate. Il est mort avant que ces dames viennent ici. Oh ! c'est du monde très bien...

Le soldat acquiesce :

— Oui, bien sûr... Ça se voit tout de suite...

Et plein d'espoir :

— Alors, elle s'occupera peut-être de mon garçon ?

— Certainement...

— S'il faut payer, on paiera...

— Mais vous ne comprenez donc rien ? Je vous dis que cette demoiselle-là fait la classe par complaisance... et aussi pour se désennuyer... parce qu'elle ne voit personne dans ce trou du Vert-Village où elle est...

— Enfin ! si c'est son idée...

Il regarde la « demoiselle de la noblesse » et son désir aimante peut-être la volonté de Laurence qui semble répondre à un appel informulé. Elle s'approche du petit groupe, sourit à l'enfant, et demande :

— Comment s'appelle notre nouveau pensionnaire ?

— Laroche, André...

— Quel âge ?

— Sept ans.

Le petit, blond comme un poussin, se réfugie contre le corsage noir de la grand'mère et cache obstinément ses yeux.

— C'est craintif, dit le père. Ça n'a jamais quitté la maison.

Il raconte la longue maladie de l'enfant, le cruel voyage, la frayeur qu'a eue la grand'mère sur le bateau...

— A la fin on est arrivé. On a vu monsieur le Directeur hier soir et ce matin. Il m'a bien reconsolé ; il a dit que peut-être le corps du petit se referait tout seul, sans qu'on le mette dans le plâtre.

Le gamin, à ce mot de plâtre, se prend à crier :

— Papa, j'veux pas qu'on me mette dans le plâtre. J'veux m'en aller. Je veux coucher avec grand'mère...

— Bon Dieu ! Voilà qu'il recommence ! — dit le père, complètement découragé... André ! mon André !... Mon garçon !... Crie pas comme ça !... T'as pas honte !... A sept ans !... Mais puisqu'on te dit qu'on ne t'y mettra pas, dans le plâtre... Si tu n'es pas gentil, papa ne reviendra plus. Il restera toujours à la guerre, devant les Boches...

— Tais-toi, mon fi, tais-toi, mon petit fi ! — répète la vieille.

Le soldat tire de sa poche un mouchoir de cotonnade qui sent la pipe et il essuie les yeux de l'enfant :

— Que ce gosse est scandaleux !... Il est gâté, c'est vrai... Un pauvre petit qui a toujours été pas bien fort !... Je demande pardon, madame... mademoiselle... Ah ! bon Dieu, en voilà une permission !... Je m'en souviendrai de cette permission !...

Ce pauvre homme, vêtu d'une capote déteinte, coiffé d'un vieux calot, exprime par tout son être une désolation naïve, une inquiétude telle qu'il n'en a pas connu de pire, aux tranchées, la veille d'un assaut. De grandes rides tristes marquent en long sa figure et se perdent sous sa moustache couleur de foin fané ; son corps d'ouvrier citadin qui a dû pâtir dans son enfance, s'est voûté à porter le sac. Il n'a pas plus de quarante ans, et demain il sera un vieux. Pourtant, son aspect ne révèle pas la grande misère : il n'a pas les tares apparentes de l'alcoolique ; il paraît sain malgré l'usure précoce... Le mal qui ronge l'enfant ne vient pas de lui, sans doute. Mais il y a la mère dont on ne parle pas...

Où est-elle ? Plus lointaine que les morts, gâtée, de chair et d'âme, — perdue !... L'aïeule, gardienne du foyer ravagé, l'enfant pâle qu'effleure l'ombre terrible, c'est tout le pauvre bien de cet homme, sa raison de vivre, ce qui, mieux que le sol et les cités, mieux que les grands noms écrits sur les pierres, représente pour lui la patrie. Faible devant l'enfant idolâtré, il s'épouvante de ces complications que le moindre événement produit dans la vie des humbles; il redoute le médecin, madame Dobre, Laurence, et plus que tout, les reproches de la grand'mère et le désespoir

du petit. Il tremble en imaginant la séparation... Cette épreuve, qui s'ajoute aux épreuves passées, aux souffrances de la guerre, comme une méchanceté spéciale du sort, n'est ici qu'un incident banal, trop banal pour émouvoir personne... Il le sait, mais un immense besoin de sympathie, un secret désir d'assurer au petit André un peu d'affection particulière, obsèdent son cœur paternel. Il met soudain tout son espoir en Laurence. Et il parle... il parle...

Non pas directement à elle : à l'enfant. Elle incline son visage sérieux, approuve d'un signe, et doucement :

— Oui, je vois... Eh bien, André sera mon petit élève. Je lui apprendrai à lire dans un beau livre plein d'images...

Sa voix égale, l'autorité tranquille de son attitude, agissent comme un frein sur l'enfant révolté. Il cesse de pleurer. Il commence à entendre les mots magiques : le jardin... la plage... les bateaux... les leçons qui ne fatiguent pas... les jeux...

— Tu auras une ardoise, un cahier...

— Et un crayon ?

— Un crayon aussi...

— Pour moi tout seul ?

— Pour toi tout seul...

L'imagination de l'enfant est un papillon capté qui palpite aux doigts de Laurence. Le père et l'aïeule s'en émerveillent, avec un peu de mélancolie...

Madame Dobre annonce :

— Le goûter...

Brusquement, la lampe à l'acétylène s'allume et blêmit les hauts vitrages où s'effacent le ciel et le jardin. La dure lumière doublée par un réflecteur de zinc change l'aspect de l'infirmerie, accuse les ombres des figures dolentes. Le poêle ronfle. Mais déjà le froid du dehors s'insinue à travers les joints des fenêtres ; et les petites âmes qui appréhendent la nuit, grelottent dans les corps douloureux... Il est quatre heures. Le soir tombe.

II

Le soir est tombé... Les grandes baies lumineuses des pavillons éclairent le parc désert. Dans l'avenue, bordée de fusains en charmilles, Laurence accompagne la vieille femme et le soldat.

— Vous voyez... Tout s'est bien passé. Madame Dobre restera près de votre petit jusqu'à ce qu'il s'endorme, et je le reverrai demain. Vous pouvez partir tranquilles. L'enfant ne pleurera plus... Quoi? Cela vous étonne?... Les enfants oublient vite ceux qu'ils ne voient plus chaque jour. Ils vivent dans le présent.

— Il n'y a pas que les enfants pour oublier vite, — dit l'homme.

Laurence le considère avec pitié, mais ne s'attendrit pas. Afin d'entraîner le couple qui piétine et ne se décide pas à quitter le Sanatorium, elle marche, la première, en avant :

— Allons ! ne tournez pas la tête... Acceptez l'inévitable. C'est un bonheur pour votre fils que d'être ici... Maison-Rouge le sauvera.

— Ah ! je veux le croire....

— Prenez la chaussée de la plage, tournez à gauche et encore à gauche... Vous arriverez à Saint-Eutrope.

— Merci, mademoiselle, merci de tout cœur pour vos bontés.

La forme bleue, la forme noire se perdent dans la cendre crépusculaire. Laurence relève son col, enfonce son bonnet sur ses oreilles et traverse le potager.

La petite porte, le sentier sous bois, la route... Maintenant le ciel n'est plus un ciel de fer. Obscur et très bas, il a la couleur, il semble avoir la densité du plomb. On dirait que la tempête est morte, qu'aucun souffle n'ébranlera plus jamais le couvercle funèbre abaissé sur la Grande-Ile.

Mettant ses pas dans les pas qu'elle a faits la veille, traçant la forme future des pas qu'elle fera le lendemain, Laurence marche, invisible en son vêtement violet et noir qui l'appa-

rente au crépuscule. Déjà, l'œuvre du jour lui devient étrangère ; l'infirmerie, les enfants, le docteur, le pauvre soldat, tout recule et s'efface dans sa pensée. Elle n'éprouve pas l'allégresse que donne au bon ouvrier la tâche accomplie avec amour : elle est sans joie, sans chagrin, sans regret et sans espérance, comme les choses qui se soumettent à l'hiver et s'abandonnent à la nuit.

Souvent, elle a connu cet état où l'anéantissement du désir conduit l'âme fatiguée de lutter vainement et l'âme fatiguée d'attendre vainement la lutte. Résignation sans douceur, détachement sans amertume, passions tombées comme le vent tombe ; aucun élan vers la vie et pas même vers la mort. Et cependant nulle crainte.

Nulle crainte de l'avenir : il sera ce qu'est le présent — avec un peu plus de solitude à peine... Nul regret du passé : il fut ce qu'est le présent — avec un peu moins de solitude, à peine...

Enfant, Laurence attendit de vivre, dans un couvent de Périgueux, pendant que son père naviguait et que sa mère, la « belle madame de Préchateau », régnait, à Rochefort, sur le petit monde maritime. Quand elle venait, pour les vacances, dans la Grande-Ile, elle ne soupçonnait pas qu'elle devrait s'y fixer un jour, et vieillir là sans avoir vécu... Comme elle aimait la forêt, et comme ses pieds étaient légers, sur le sable, lorsqu'elle courait, en plein midi, sans chapeau, les reins battus par sa tresse noire ! Alors, le ciel et la mer, la dune stérile, les jardins en fleur, — et la vie, à l'horizon de l'enfance ! — apparaissaient dans cette brume lumineuse et bleue, dans ce doux ensoleillement que la jeunesse répand sur le monde et dans les âmes...

Et puis, le père mort, la mère veuve et ruinée, Laurence se retrouve au Vert-Village : elle est cette jeune fille endeuillée qui accompagne, à pas lents, une vieille dame souffrante et capricieuse. Les années coulent : toujours ce même cadre, toujours les mêmes figures ; toujours les mêmes conversations, les mêmes soucis, les mêmes devoirs. Pas d'autres spectacles que ceux des heures et des saisons ; pas d'autres relations sociales que le docteur Aubenas, le curé de Saint-Eutrope, quelques bourgeoises du Fortin ; pas d'autres événements que les maladies et les morts, les petits scandales du

village, l'arrivée et le départ des baigneurs qui louent le pavillon de l'Ermitage, pour l'été... A trente ans, mademoiselle de Préchateau se fane sans avoir fleuri; elle abandonne toute coquetterie féminine. Avec sa coiffure lisse, ses robes aux graves couleurs du demi-deuil, son teint pâle qui jaunit un peu, ses yeux noirs, sa bouche taciturne, elle a l'air d'une infante espagnole devenue religieuse, soumise à la règle, abaissée aux humbles travaux et qui pourtant reste royale...

Dans cette existence tout en clair-obscur, un rayon passager : l'amitié d'un homme.

Il se nommait Dominique Pellegrin, et il venait de Toscane où il avait sa maison et ses amours. Humaniste et poète, nourri des lettres italiennes, mais privé, croyait-il, du don créateur, il avait mis son talent au service du génie, et s'était fait le commentateur passionné, le dévot traducteur de Dante. Déjà, il avait publié des études sur la société florentine au XIIIe siècle ; un livre, *Dante et ses amis*, une belle version de la *Vita Nova*, et il préparait la traduction de *l'Enfer*. En juin 1912, quelque affaire l'ayant appelé à Saintes où il avait ses parents, Pellegrin voulut se libérer d'une tyrannie affectueuse qui gênait ses travaux. Il chercha en Saintonge un coin perdu où se retirer jusqu'à l'automne sans trop s'éloigner de sa famille. On lui indiqua le Vert-Village et le pavillon de madame de Préchateau. Pendant cinq mois, cet hôte de hasard partagea la vie des deux exilées ; Laurence l'étonna, l'intrigua, l'intéressa enfin passionnément. Il travailla près d'elle, et la fit travailler près de lui, charmé d'initier cette intelligence fine et forte aux splendeurs de la poésie dantesque. Quand il repartit, en novembre, Dominique Pellegrin promit de revenir... Il ne revint pas. Ses lettres, d'abord fréquentes et chaleureuses, se firent plus rares, un peu embarrassées, presque froides. La mobilisation le ramena pour le jeter aux armées. Il écrivit cinq ou six fois seulement en 1915, et depuis février 1916, ne donna plus aucune nouvelle... Ainsi finit une correspondance qui était douce à mademoiselle de Préchateau. Laurence ne marqua ni surprise, ni rancune, ni chagrin apparent : elle accepta d'être oubliée...

Et qui donc, parmi les amis d'autrefois, s'est montré fidèle au souvenir? Peut-être, dans les ports de guerre, de vieux

officiers, évoquant leurs années d'école et leurs campagnes, prononcent-ils parfois le nom du camarade disparu ; peut-être se rappellent-ils la belle femme qui troublait le cœur des enseignes et faisait soupirer les amiraux, lorsqu'elle paraissait, blanche et blonde, aux bals maritimes?... Ruinée, flétrie, disparue, vit-elle encore? Qu'est devenue sa petite fille?... On le sait vaguement. Mais une vieille femme pauvre, une fille sans dot, cela n'intéresse personne. Les dames de Préchateau sombrent dans l'oubli comme dans la tranquille profondeur d'une eau sans transparence et sans ride.

Laurence, ainsi qu'ont fait les autres, s'est détachée du souvenir. Si jamais son âme a possédé un compagnon secret, son âme, en ce soir d'hiver, est orgueilleusement seule.

Autour d'elle, l'ombre et le brouillard s'épousent, créant une sorte d'élément inconnu, comme une sueur d'agonie sur le grand cadavre terrestre, et la rumeur de l'Atlantique semble venir d'un autre monde où la vie persisterait encore avec le bruit et le mouvement. D'instant en instant, diminue cette transparence de l'air qui laisse deviner quelque trace des couleurs. Laurence distingue encore le dessin tourmenté des rameaux et leurs grands gestes immobiles, mais elle ne voit plus la sourde traînée des ronces limitant la forêt, de chaque côté de la route. Elle se fie à ses pieds qui tâtent le sol, qui reconnaissent les reliefs et les dépressions ; ici, les cailloux clairsemés, là une couche épaisse d'aiguilles toujours un peu mouillées et glissantes. Elle va, pareille aux chevaux fourbus qui dorment en tirant leur charrette, guidés par l'instinct plus sûr que la vue, plus impérieux que le fouet. Déjà, elle a passé le carrefour où quatre allées forestières coupent la route au même point ; et elle marche depuis si longtemps qu'elle doit être tout près du Vert-Village. Une lassitude engourdissante monte de ses pieds à ses genoux ; sa pensée vacille sous son front, au martèlement de la migraine. Elle désire la chambre chaude, la lampe, la vieille mère grondeuse. La sensation de l'insolite, une « avant-pensée » d'inquiétude s'insinue dans sa torpeur. Elle ralentit sa marche, entraînée par la déclivité imprévue, par le sournois éboulement du sable...

Où est-elle? Comment a-t-elle pu s'égarer? Cette forêt

n'est plus *sa* forêt. L'instinct trompé se rebelle contre la secrète hostilité des choses. Tout est piège ; la pente rapide, le sable fuyant, les racines enchevêtrées. Les arbres mêmes ont un air méchant avec ces membres convulsés qu'ils lèvent. Laurence veut retourner en arrière ; un buisson accroche son manteau ; elle veut avancer : un rameau chargé de froides aiguilles la frappe au visage. Elle se retient à un arbuste qui cède. Les feuilles froissées, le brisement du bois mort, la chute d'un pignon, quelque part, dans le taillis... Bruits faibles qui se propagent... Le silence est gros d'appels étouffés comme un cimetière où l'on aurait enseveli des vivants.

Laurence de Préchateau ne bouge plus. Elle rassemble son énergie et fait tête à l'informe épouvante. Au fond de sa mémoire, sonne la cloche d'airain d'un tercet dantesque, obsession dont elle ne peut se défendre. Qui donc parle et pleure, ici? Ce n'est pas le vent, ce n'est pas la mer, c'est la forêt douloureuse. Laurence se souvient de l'avoir vu en esprit, naguère, ce bois où nul sentier n'est tracé, où le feuillage obscur s'ensanglante quand on l'arrache... Les « Violents contre eux-mêmes », ceux qui attentèrent à leur propre vie, saignent sous cette écorce déchirée, par tous leurs rameaux sensibles et souffrants. Et Laurence, ni véritablement morte, ni véritablement vivante, s'enracinera aussi dans le sable ; ses bras raidis se briseront comme des branches ; ses cheveux frémiront comme un feuillage ; sa plainte se mêlera, éternellement, à la plainte de la forêt...

Le cri qu'elle jette rompt l'enchantement : ses yeux se dilatent comme ceux des bêtes nocturnes qui déjouent les embûches de l'ombre : elle accueille les sensations connues : le silence, le froid, l'odeur et le goût de l'air marin, et il lui semble qu'elle ressuscite. D'un élan hardi, délivrée des ronces qui l'agrippaient, elle remonte la pente sablonneuse, à travers tous les obstacles, et déchirée, meurtrie, grelottante, se prend à rire, toute seule, nerveusement, quand elle retrouve, au carrefour, la bonne route...

III

Elle pensait :

« Ridicule aventure ! Je n'oserais l'avouer à personne... La descente de mademoiselle de Préchateau au septième cercle de *l'Enfer*, poème héroï-comique en un seul chant ! Il est vrai qu'un personnage essentiel manquait : le Mantouan, le bon Guide ! Seul, Dominique Pellegrin eût bien tenu ce rôle... Il le tenait, ma foi, quand il me promenait dans la forêt, en m'expliquant *la Divine Comédie*.... Ce soir, il eût détaché les épines accrochées à mon manteau, tout en évoquant, avec des citations abondantes, les Suicidés bavards, les chiennes noires et les Harpies... »

Son rire sans gaîté trembla sur ses lèvres et mourut dans un frisson. Elle pensa encore :

« Il me dirait que Dante, comme la Bible, contient tout et que tout est signe, et signe de signe... C'est péché mortel que de se tuer volontairement ; c'est péché mortel que de ne pas vouloir vivre... Allez prendre racine dans la forêt des Suicidés, mademoiselle !... En attendant, je suis en retard ; ma mère prépare une scène dramatique, et j'ai mon manteau tout déchiré ; cruel châtiment pour une fille qui doit raccommoder ses vêtements elle-même... »

Dans les ténèbres, il y avait comme une vague trouée qui était l'espace au-dessus du village, le ciel sans étoiles, très bas, mais distinct de la dune et de la forêt. Un fil lumineux révéla une croisée dont les volets restaient mi-clos. Laurence poussa le portillon d'une grille, qui fit tinter une clochette. Quelqu'un cria, entre les volets :

— C'est-y vous, mademoiselle?

— Oui, Désirée, c'est moi.

La porte de l'Ermitage s'ouvrit, démasquant une partie du vestibule, faiblement éclairé par la bougie que tenait la servante. Désirée Laveau, qui était depuis quinze ans chez les dames de Préchateau, se considérait comme un membre

de leur famille. Elle avait son franc-parler, et se moquait du protocole.

— Vous allez vous faire attraper par madame, — grommela-t-elle, d'un ton furieux, pendant que Laurence enlevait son bonnet et son manteau.

La bougie qu'elle élevait à bout de bras, faisait trembler des reflets rougeâtres sur sa figure plate, et jaune, aux yeux bridés, qui rappelait le type asiatique des Bigoudens. Elle était un peu contrefaite et boitait, comme beaucoup de femmes dans la Grande-Ile où les mariages consanguins ont fait dégénérer la race.

Sans attendre Laurence, elle vira brusquement, posa la bougie sur les marches d'un escalier, et se précipita dans la grande pièce qui servait à la fois de salle à manger et de salon.

— Madame, madame ! Ne vous tourmentez pas... Je vous le disais bien que mademoiselle n'était pas perdue.

— Mais si, — dit Laurence d'un ton léger, pour rassurer sa mère, — je m'étais perdue sottement, comme le Petit Poucet. J'ai dû faire un long détour... C'est qu'il fait une nuit très noire et que je suis très distraite. Vous me pardonnez, maman !

— Tu es absurde ! — répondit madame de Préchateau. — Ferme la porte derrière toi. Je sens le courant d'air.

Il faisait tiède près de la cheminée, dans cette zone dont le fauteuil de la vieille dame marquait le centre et que limitaient deux paravents déployés. Tout le reste de la vaste pièce avait des températures inégales, à cause des filets d'air qui passaient, malgré les bourrelets de drap, sous les portes et les fenêtres. Frileuse, indolente, bougeant à peine de son fauteuil, madame de Préchateau guettait les « vents coulis » comme des ennemis personnels et déplorait chaque jour l'absence d'un calorifère.

Cette personne majestueuse, habillée d'un vieux manteau de soirée en velours bleu, coiffée d'une « fanchon » en point de Bruxelles, était couchée plutôt qu'assise dans son fauteuil, et sa jambe droite, déformée par les rhumatismes, s'allongeait sur un tabouret capitonné. Contre le fauteuil, il y avait une table mobile, qui supportait un mélange bizarre

de livres, de journaux illustrés, de boîtes et de flacons, et une très belle lampe-potiche. L'abat-jour conique rabattait un disque de lumière sur les objets hétéroclites qui encombraient cette table, sur le corps étendu de la vieille dame, sur ses mains petites, blanches et molles, aux ongles soigneusement vernis. Le buste caché par les plis du velours, la tête un peu renversée, restaient dans la pénombre et recevaient seulement le reflet du feu. Des yeux clairs encore, une boucle d'oreille, une épingle de jais taillé, brillaient sous un double nuage de cheveux poudrés et de dentelles flottantes.

Comme la maîtresse du logis, le mobilier présentait le plus étrange contraste et révélait la gêne parmi les débris d'un luxe fané. On y voyait de beaux meubles anglais, en acajou sombre, des bergères, couverts de velours citron, des sièges en vannerie fine, mais le tapis était décoloré ; les stores de mousseline étaient reprisés délicatement. On sentait partout le souci de l'économie, le soin minutieux qui fait durer les moindres choses jusqu'à l'usure complète. En temps de guerre, dans un village séparé du monde, il était impossible de remplacer aucun objet brisé ou perdu, et ceux qu'on aurait pu trouver coûtaient fort cher. Or, comme il arrivait dans presque toutes les familles françaises, les revenus avaient baissé, et les dames de Préchateau connaissaient des jours difficiles. Elles supportaient l'épreuve avec dignité, et sans jamais se plaindre. Si la mère, dans l'intimité, manifestait parfois du mécontement, la fille, qui devait calculer, prévoir, épargner, répétait avec philosophie le mot à la mode : « C'est la guerre ! »

Malgré le vieux tapis, les rideaux élimés, et les « vents coulis », la grande pièce était plus agréable aux yeux et relativement plus confortable que la moyenne des salons bourgeois, dans la petite province. Point de bibelots hideux, point de photographies étalées à foison. Des chardons violets dans une cruche de cuivre décoraient la tablette du vieux piano à queue ; un panneau de soie chinoise, bleu de nuit, brodé de roses bleues, couvrait un des murs ; et sur le mur opposé, un voile persan aux fraîches couleurs étendait son espalier féerique, chargé d'œillets et de grenades où volaient tous les oiseaux du Paradis.

Laurence baisa la joue de sa mère et s'assit devant le feu. Madame de Préchateau répéta :

— Oui, ma fille, tu es absurde ! Tu cours les chemins, tu te fatigues, tu m'abandonnes toute l'après-midi, et pourquoi ? Pour jouer à l'institutrice. Tu ferais mieux de rester chez toi...

— Mais...

— De me soigner...

— Maman...

— ...De me tenir compagnie. Après tout, j'ai besoin de toi...

— Je crois que mes soins et ma présence ne vous font pas défaut. Comptez, je vous en prie, le nombre d'heures que je passe à la maison, chaque jour. Il faut pourtant que je prenne un peu d'exercice et même de distraction.

— Belle distraction ! tu me déconcertes, Laurence. Autrefois, tu n'aimais pas les enfants — pas plus que tu n'aimais tes poupées lorsque tu étais petite fille —. Tu haïssais la maladie, la laideur, la pauvreté. Vraiment, il n'y avait pas une créature plus dédaigneuse que toi, avec tes mines de princesse dégoûtée... Et puis, un beau jour, cette manie t'est venue, de faire la sœur de charité et l'institutrice pour les scrofuleux de Maison-Rouge...

— J'essaie d'être utile...

— Tu peux l'être en restant ici... Quand monsieur Pellegrin habitait le pavillon, tu te plaisais chez nous. Maintenant, tu t'ennuies.

Madame de Préchateau parlait d'une voix aiguë et agressive.

— Crois-tu que je m'amuse, moi? Crois-tu que cela me plaise de rester étendue et d'avoir, pour me servir, cette vieille Désirée qui est impotente et preque sourde? Moi qui ai possédé une belle maison, des domestiques bien stylés, des amis élégants ; moi qui ai goûté la vie mondaine que tu ne regrettes pas, toi, puisque tu ne l'as pas connue !... Eh bien ! je m'occupe, je brode, je lis — je relis, car nous n'avons pas souvent des lectures nouvelles —, je pense au temps passé, je crois le revivre, et cela me fait supporter le présent...

Un journal illustré glissa de la table sur le tapis. Laurence le remassa. C'était une *Revue de la Mode*, datée de 1880. On y voyait un portrait de Sarah-Bernhardt, celui de Victor

Hugo tenant ses petits-enfants sur ses genoux ; et des silhouettes de dames au chignon tressé, aux robes collantes allongées en longues traînes avec beaucoup de nœuds, de pampilles et de volants.

En 1880, madame de Préchateau avait vingt-six ans et Laurence n'était pas née. L'âme de la coquette vieillie était restée contemporaine du journal qui lui rappelait son éclatante jeunesse. Dans sa maison du Vert-Village, comme sur la scène d'un théâtre sans spectateurs, madame de Préchateau tenait encore, pour elle-même, le rôle qu'elle avait tenu, trente-sept ans plus tôt, dans les salons de Brest et de Rochefort. Les vieux journaux, les vieilles lettres, les vieilles robes cent fois décousues et retaillées, étaient les accessoires du rôle. Ainsi, par un continuel retour vers le passé, la vieille dame échappait aux réalités présentes dont elle ne recevait plus la sensation directe et immédiate. Les imaginatifs sont des poètes à leur manière. Ils ont souvent le cœur sincère et l'esprit faux ; une intelligence brillante et déréglée, une faculté de rêver tout éveillés qui semble propre à l'enfance et qu'ils conservent jusque dans l'âge mûr. Madame de Préchateau représentait la variété inférieure de ce type séduisant, car elle avait peu d'intelligence malgré beaucoup d'imagination et moins de fantaisie que de caprice. Un égoïsme puéril dominait tous ses sentiments. Elle préférait les gens qui l'adulaient aux gens qui l'aimaient, et les grossières flatteries de Désirée au dévouement taciturne de Laurence.

Elle parla longtemps. Sa fille l'écoutait, sans l'interrompre, pendant que la servante mettait le couvert et servait le potage. Quand madame de Préchateau eut terminé sa diatribe, Laurence dit simplement :

— Si nous dînions?

Le menu était simple et le repas fut court, comme à l'ordinaire. Les dames de Préchateau reprirent leur place au coin du feu et Désirée, selon l'usage campagnard, vint s'asseoir auprès d'elles, pour la veillée. Elle tricotait, et Laurence cousait. Par instants, l'une ou l'autre prenait une poignée de barbes de pin dans une corbeille et la jetait sur les bûches qu'une haute flamme dansante enveloppait tout à coup.

Alors, la cruche de cuivre, les roses bleues du satin couleur

de nuit, les fleurs merveilleuses et les oiseaux paradisiaques du voile persan, s'animaient d'une vie instantanée et fugace. puis ils rentraient dans l'ombre.

Désirée raconta l'événement qui avait ému tout le pays.

— Il y a un bateau à la côte, vous savez ! Il s'est échoué la nuit dernière, sur un banc de sable, et l'équipage est sauvé, mais le bâtiment sera tout perdu, car les vagues le démolissent. Il venait d'Amérique, avec des salaisons. On dit qu'il y a des jambons et des barils de graisse, tant qu'on en veut, sur la plage... Tout le monde y va...

L'instinct atavique des pilleurs d'épaves faisait trembler d'un secret désir la vieille insulaire.

— Si madame me laissait faire...

— Non, non, Désirée. Vous n'irez pas à la côte.

— Mais personne n'en saurait rien... Et puisque la marchandise sera perdue en tout cas !... Avant que la Marine l'ait enlevée, tout sera pourri, bonnes gens ! Rappelez-vous le norvégien de l'année dernière... Il y a encore des caisses crevées dans le sable, et dans la coque du bateau, on trouve des choses... L'armateur ne risque rien, puisqu'il a son assurance. Les hommes l'ont bien dit...

Elle rappelait l'histoire d'un naufrage qui faisait rêver encore les femmes de l'île. Pendant tout un hiver, des chapardeurs mystérieux étaient allés à la curée du navire ensablé. Bien des maisons avaient eu leur provision de viande salée et de fruits en conserve, sans grande dépense. Et les marins de l'équipage, hospitalisés chez l'habitant, avaient consolé plus d'une veuve...

— La mer est grosse, — dit madame de Préchateau. — Au lieu de raconter des sottises, priez pour les marins, Désirée. Il y a sans doute bien des bâtiments en péril, dans nos parages.

— Le vent a molli, mais si le temps change, ça ne sera pas meilleur. Je sens la neige qui vient... Il y en a une masse, sur le continent. Les trains ne marchent plus, entre Niort et Poitiers, et le courrier de Paris va manquer.

Laurence demanda si le facteur était venu.

— Non, mademoiselle. Le train n'a pas attendu le vapeur. Peut-être bien qu'un exprès est allé au Fortin, à bicyclette, et qu'on distribuera le courrier ce soir.

— Alors, aucune nouvelle? Nous sommes séparés du monde, complètement, depuis deux jours !

— Vous aurez peut-être votre journal ce soir, consolez-vous... Et puis, quoi? J'ai vu le communiqué à la poste. C'est toujours la même chose. La guerre n'est pas finie.

— Je m'en doute...

— Elle ne finira jamais !

— Tout finit.

— Vingt-huit mois ! Il y a vingt-huit mois que cela dure... Heureusement que je n'ai point de garçon. Mes deux neveux, ils sont embarqués, comme de juste, et mon gendre est dans les ateliers de l'Arsenal, à Rochefort. Ce n'est pas le front, bien sûr !... Je ne me plains pas... Et vous, vous n'avez personne à la guerre?

— Nous avons tous les Français ! — dit Laurence tristement.

La servante insista, avec sa brutalité de primitive :

— On aime les siens. On ne peut pas aimer tout le monde. Des gens qu'on ne connaît pas, on a beau dire, ça ne vous tient pas au cœur comme un fils ou un mari. Voyez donc si vous vous tourmentez pour vos amis ! Ce pauvre monsieur Pellegrin, qui sait où il est à cette heure?... Il est peut-être mort...

— Non, — dit madame de Préchateau, — le journal en aurait parlé... J'espère qu'il est en bonne santé, et que nous le reverrons un jour... La guerre a dû le changer, comme tous les autres, car il n'est plus très jeune, Pellegrin. Il a quarante...

— Quarante-cinq ans ! — dit Laurence. — C'est la force de l'âge, en temps normal ; mais vous dites vrai, maman : la guerre vieillit les hommes.

Elle revoyait en pensée celui qu'elle avait connu, dans sa maturité magnifique, avec sa haute taille, son visage tout rasé, presque lumineux d'intelligence et qui semblait frémir sous le reflet perpétuel d'une flamme ; elle revoyait ses grands traits irréguliers, ses cheveux châtains découvrant largement le front, ses yeux qui avaient un fond doré sous leur couleur brune, sa bouche sensuelle et bonne, ses mains puissantes et pourtant fines, « mains d'artiste et d'amou-

reux » faites pour tenir la plume ou le pinceau, pour caresser les beaux reliefs du marbre, pour manier les étoffes et les chevelures somptueuses.

Oui, la guerre avait dû le changer. En comptant les années qui s'ajoutaient maintenant à la quarantaine splendide de Pellegrin, Laurence se représentait la déchéance physique inévitable et le vieillissement du soldat surmené. Elle le plaignait parce qu'il avait souffert, mais elle ne s'attendrissait pas. Au contraire, elle ressentait, avec un peu de honte, une obscure satisfaction, comme si Dominique Pellegrin s'était rapproché d'elle.

Elle se rappelait tout ce qui le faisait trop différent d'elle, autrefois, et combien il aimait la vie, et comment il cherchait partout la joie de vivre que Laurence avait si peu connue et ne désirait plus connaître — cette joie qui n'est pas, disait-il, la facile jouissance chère aux voluptueux, qui n'est pas dans les seules satisfactions charnelles, ou dans la possession des honneurs et de l'argent, mais qui sort naturellement d'une âme bien faite, comme s'éveille la mélodie sur les cordes d'un instrument dès que le musicien l'effleure.

Cette joie, tout la lui donnait : le monde visible et le monde spirituel, la nature et l'homme : la diversité infinie des êtres, les rêves éternels que recommence chaque génération, les dieux, tous les dieux, et plus que les dieux encore, le Divin mêlé au Bestial, dans l'âme toujours inachevée de l'homme.

Il n'était pas un Français du xxe siècle, rigoureusement spécialisé, prisonnier d'un métier ou d'une fonction. Le démon de la Renaissance revivait en lui, car il avait l'amoureuse curiosité de tous les arts, de toutes les sciences, et s'intéressait à la politique comme à la philosophie. Il aurait voulu posséder un trésor trop vaste, aujourd'hui, pour une seule intelligence : la connaissance universelle, le patrimoine total de l'esprit humain.

Il avait la passion des idées, mais non pas comme des abstractions pures : il les aimait vivantes, créatrices de sentiments et d'actions, en évolution perpétuelle ; ou bien transposées en figures et en symboles par la vertu souveraine de l'Art.

Laurence ne pouvait séparer le souvenir de Dominique

des maîtres qu'il lui avait appris à vénérer. Avant de le rencontrer dans la vie, elle avait beaucoup réfléchi et beaucoup lu ; les livres qui lui venaient de son père composaient une bibliothèque petite, mais variée, d'une qualité excellente. Ces livres avaient remplacé les professeurs absents. Laurence, comme il arrive aux solitaires, était plus instruite et mieux instruite que la plupart des femmes élevées dans les collèges ou les couvents. Mais elle n'était pas allée au théâtre, elle n'était pas entrée dans un musée depuis son enfance.

Pellegrin lui avait révélé les arts. Pour elle, il avait fait venir une admirable collection de photographies, d'après les chefs-d'œuvre de la peinture italienne, et Laurence, à les voir, avait pressenti la beauté inconnue, comme on devine une forme d'après le contour de son ombre. Il était aussi un remarquable musicien, et sur le vieux piano il jouait les œuvres classiques et la musique moderne la plus raffinée.

Homme extraordinaire, à qui manquait le don créateur, mais qui croyait que « comprendre, c'est égaler », aristocrate puisqu'il était artiste et sûr des droits que confère une individualité puissante ! Il était cependant simple, bienveillant et doux. Dès son arrivée, il avait séduit madame de Préchateau, et Désirée, et jusqu'au chat de la cuisine...

Laurence s'était défendue quelque temps, contre ce charme singulier ; elle avait accepté la compagnie, la conversation, le merveilleux enseignement de Dominique sans rien livrer d'elle-même en échange. Et après des mois d'intimité, elle n'était pas certaine qu'il l'eût bien connue, cet amateur d'âmes, ce camarade qui parlait en maître, cet ami qui exigeait une amitié spirituelle et très pure, comme un amant exige l'amour.

Il la trouvait froide, un peu janséniste, plus vertueuse, affirmait-il, que vraiment bonne, plus intelligente que sensible, malgré sa volonté de charité, trop orgueilleuse de sa force, pareille à une jeune abbesse très savante et fière d'être sans péché.

Il ne lui avait jamais dit ce qu'il pensait de son visage et de son corps, même en ces termes voilés que le docteur Aubenas employait quelquefois avec les femmes.

Mais il lui avait confié, une fois, quelques jours avant son

départ, ce qui semblait à mademoiselle de Préchateau le secret des secrets : comment une femme avait sacrifié pour lui honneur et fortune.

Là-bas, dans la boue des tranchées, sous l'averse de feu, il pouvait bien souffrir comme un damné ! Il n'était pas seul. La Dame du Paradis descendait vers lui, quand il l'évoquait, vêtue de lumière et de flamme, dans un nuage de fleurs.

Sans doute, il lui écrivait, chaque soir, dans la cagna humide, aux lueurs d'un mauvais lumignon, indifférent aux explosions sourdes qui faisaient trembler la plume dans sa belle main abîmée par le fusil. Il ne portait pas ces bagues d'aluminium que les soldats cisèlent dans la fusée d'un obus ; mais il avait gardé l'anneau d'un vieux travail vénitien, cet anneau d'or vert où des coquilles marines composaient le poétique blason du *Pellegrino d'amore*. Et celle qui lui avait donné cet anneau attendait, triste et fidèle, dans sa maison de Fiesole.

Pourquoi avait-il fait cette confidence à Laurence de Préchateau, pourquoi? Il n'avait pas même songé à excuser la faute d'une femme qui avait quitté, pour lui, son foyer et ses enfants, d'une femme qui portait encore le nom d'un autre homme. Il ne savait donc pas, lui qui savait tant de choses, que la vierge sage est sans pitié pour le péché d'amour?

Laurence n'aimait pas ce souvenir et pourtant, elle s'obligeait à l'évoquer, chaque fois qu'elle pensait trop longuement, trop complaisamment à Pellegrin, chaque fois qu'elle avait envie de lui écrire, chaque fois qu'elle feuilletait ses lettres.

Ah ! comme elle était lasse, comme elle avait le cœur pesant et les nerfs tendus, ce soir ! Le verbiage de Désirée l'assourdissait ; la flamme, oscillante devant ses yeux, lui communiquait une sorte de vertige. Elle recula sa chaise, ferma ses paupières. Ses doigts se crispaient sur son ouvrage, ses doigts minces, abîmés par les besognes domestiques et qui n'avaient jamais porté d'anneau.

— On marche dehors ! — dit tout à coup la vieille dame.

La chien du voisin aboya. Des pas résonnaient sur la terre durcie et sonore, et la clochette du portillon tinta.

— C'est le journal qu'on apporte, — fit Désirée. — L'exprès est revenu du Fortin avec le courrier.

Les dames de Préchateau recevaient si peu de lettres que, pour elles, le courrier, c'était seulement le journal.

La servante sortit et rentra presque aussitôt.

— Voilà le journal pour madame, — dit-elle, — et puis des prospectus... et puis, une lettre pour mademoiselle.

Laurence tendit la main, regarda l'écriture de l'adresse et ne dit rien. Sa mère, étonnée, l'interrogea :

— Tu ne lis pas?... Qu'est-ce donc?... Qui donc t'écrit?

Elle parut sortir d'un rêve, et d'un air tout à fait indifférent, elle répondit :

— C'est Dominique Pellegrin qui ressuscite.

(*La fin prochainement.*)

MARCELLE TINAYRE

LA D. C. A.

SON EFFORT PENDANT LA GUERRE

III

LE DÉVELOPPEMENT DES MOYENS PASSIFS

(Le Camouflage)

Dans l'histoire de la D. C. A., le développement du camouflage fait comme une parenthèse parce que le camouflage s'est développé d'une manière très indépendante. Parenthèse reposante après la sévère beauté des méthodes de l'artillerie antiaérienne. Le camouflage, aussi bien, est populaire. Son nom, introuvable dans les dictionnaires académiques, cantonné naguère au langage des peintres, est familier à tous ; il a servi de titre à d'innombrables articles de vulgarisation. Est-ce à dire qu'on en comprenne bien tout le sens? Non pas. Serait-il alors mal choisi? Ceux qui l'ont popularisé naguère semblent prêts aujourd'hui à le renier. Le camouflage, disent-ils, devrait s'appeler : « mimétisme ». Par ce vocable, on sait que l'histoire naturelle désigne les phénomènes singuliers d'adaptation des animaux à leur milieu : certaines couleurs, certaines formes leur confèrent une invisibilité relative qui leur permet de se rendre redoutables à leurs ennemis plus faibles, ou d'échapper aux plus forts. Parmi les insectes, chez qui

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre 1919.

les exemples d'adaptation sont le plus frappants, quelques-uns imitent à s'y méprendre les feuilles ou les branches sèches des arbres sur lesquels ils vivent. Mais le mimétisme est phénomène naturel, le camouflage invention humaine. N'est-ce pas rabaisser celui-ci que de lui enlever sa part d'intelligence, ce qu'il comporte d'ingéniosité, de ruse?... Et d'ailleurs n'est-ce pas réduire aussi son rôle? On croit volontiers qu'il ne cherche qu'à dissimuler les hommes et les choses. Définition bien incomplète. Et c'est la définition du mot qui importe, bien plus que le mot lui-même choisi jusqu'à certain point arbitrairement. Or, nous conviendrons d'appeler camouflage l'ensemble des procédés propres à rendre vaine l'observation de l'ennemi.

Programme immense : il apparaît aussitôt que le camouflage déborde le cadre de la défense contre aéronefs, car il n'existe pas seulement une observation aérienne, l'observation terrestre a sa place aussi dans la bataille. Seulement l'importance de la première a crû démesurément par rapport à la seconde. Et la défense contre l'observation aérienne a soulevé des problèmes nouveaux et très complexes au lieu que l'observation terrestre, déjà bien connue, ne pouvait occasionner de très grandes surprises.

En tant que procédé de défense contre l'observation terrestre, le camouflage est effectivement aussi vieux que le monde. Nos ancêtres l'eussent classé dans la catégorie des « stratagèmes » sur lesquels l'ancien Frontin a écrit tout un livre que le XVIIIe siècle a repris curieusement, en l'enrichissant de commentaires. On en a retrouvé des exemples au temps de Frédégonde. On en a cité du siège de Thérouanne, pendant la Renaissance, du siège de Besançon sous Louis XIV. Autant dire qu'on en trouverait partout, voire dans la légende où Shakespeare lui a donné la couronne de la poésie en lançant la forêt de Birnam à l'assaut de Macbeth meurtrier.

Quoi qu'il en soit des parchemins du camouflage, il est certain que, dès avant l'entrée en scène des avions, la question de l'invisibilité des troupes avait préoccupé les milieux militaires. A la suite de la guerre du Transvaal, la plupart des pays étrangers avaient adopté des uniformes dont la couleur devait se fondre dans le paysage : gris champ de bataille, gris-vert

ou kaki. En France, on s'en était tenu, comme de coutume, à des nominations de commissions, à des essais ou le romantisme avait prévalu sur l'utilité, à des discussions passionnées où l'on mit en cause la tradition qui n'avait rien à faire là — finalement on n'avait abouti à aucune réalisation. On connaissait pourtant, dès lors, une formule dont on usait et dont on abusait parce que les formules ont toujours un étrange pouvoir d'attraction sur l'esprit des hommes. C'était le « vide du champ de bataille ». — Avec la puissance du feu des armes modernes ; avec l'immensité du front de combat — qui entraine la dilution des troupes — sur le champ de bataille on ne verrait plus rien. Le fantassin, collé au sol, dissimulé derrière un buisson, ne se découvrirait que pour tirer ou pour monter à l'assaut.

On parlait donc beaucoup du « vide du champ de bataille » — et l'on ne devait pas y croire autant que l'on en parlait. Toujours est-il qu'aux premiers combats il apparut bien plus absolu que l'on ne se l'était imaginé. C'est que la puissance du feu s'était révélée. Révélation qui remplit de stupeur les plus avertis. On sait que la conclusion qu'on en tira fut de transformer aussi rapidement que les circonstances le permirent l'uniforme de nos soldats.

Mais, dans le problème, il y avait une donnée toute nouvelle : il ne suffisait plus aujourd'hui de soustraire aux vues de l'ennemi les fantassins des premières lignes. L'élément naguère indifférent au combat des hommes, le ciel, était devenu ennemi. La première ligne n'était plus ce rideau impénétrable — sauf à de faibles reconnaissances de cavalerie — derrière lequel les combattants pouvaient se mouvoir ou se reposer à l'aise. Une crête interposée entre une batterie et l'ennemi ne la dissimulait pas. Les artilleurs étaient même plus défavorisés que les fantassins, ils ne pouvaient se disperser et leur matériel, souvent volumineux, peint en gris clair, presque blanc sur le paysage sombre, attirait les regards de l'aviateur ennemi. Puis, quand il fallut creuser dans la terre ces tranchées, ces boyaux, ces abris où la guerre allait s'enterrer pour plus de quatre ans, les déblais sur le sol vierge du voisinage faisaient de grandes taches claires. On avait bien pensé, nous l'avons dit, à interdire le ciel à la curiosité

de l'ennemi, mais l'artillerie y avait échoué, par la force même des choses. Il fallait s'aviser d'autres subterfuges.

Dès octobre 1914, le peintre Guirand de Scévola, alors maître pointeur dans la région de Toul, entreprit de « camoufler », comme il disait, les canons de sa batterie[1]. Pensant que c'était avant tout leur forme qui les faisait reconnaître, il crut la briser en les couvrant de taches de grandes dimensions, irrégulières, faites de peinture mate, reflétant le moins possible la lumière et cernées d'épais traits noirs destinés à éviter à la vue l'influence réciproque des taches les unes sur les autres. Il choisissait les couleurs parmi celles qui dominent dans un paysage : le vert et la terre de Sienne étant les principales. De cette manière, pensait-il, si le canon se trouve sur un fond dont la couleur soit analogue à celle d'une des taches, il y aura pour l'œil une sorte de décrochement de celle-ci et les lignes géométriques des canons seront rompues.

Le procédé n'a plus aujourd'hui très bonne réputation. C'est que les moyens d'observation se sont singulièrement développés. Pour en juger équitablement, il faut se reporter aux derniers jours de 1914, quand les aviateurs reconnaissaient le terrain à l'œil et n'avaient point d'appareils photographiques pour enregistrer leur vision. A cette observation primitive, rapide, fugitive, on opposait une défense médiocre. Et celle-là pouvait suffire. Par la suite, on en abusa et, dans le temps même qu'elle était reconnue inefficace, une fureur de peinture envahit l'armée. Que l'on peignît des fourgons, cela pouvait à la rigueur se justifier, peut-être ainsi sous le couvert d'un feuillage léger échapperaient-ils aisément à la vue. Mais on couvrit de zébrures et de taches, où se satisfaisait ingénument le zèle des artistes improvisés, des baraques Adrian, des hangars dont les formes et les ombres ne pouvaient échapper à l'observateur le moins exercé.

1 Les curieux savent-ils que Guiraud de Scévola a eu un lointain ancêtre dans la personne du peintre espagnol Pedro de Aponte qui vivait à la fin du xve siècle ? Jusepe Martinez, dans ses *Discursos practicables del nobilissimo arte de la pintura,* conte que cet ingénieux artiste imagina d'entourer de murailles de toile peinte le camp établi par les Espagnols en face de la ville assiégée de Santa-Fé. Les Maures s'y trompèrent et crurent que des murailles véritables avaient été élevées en une seule nuit. (Cf. Paul Lefort, *la Peinture espagnole.*)

L'imagination de Guirand de Scévola et de ses camarades — il s'en était adjoint un certain nombre — leur suggéra d'autres stratagèmes. Ils firent faire des blouses que l'on appela dans leur temps des « scévolettes » munies de cagoules et aspergées de couleurs où le vert dominait. Marchant lentement, se plaquant contre le sol à la moindre alerte, les patrouilleurs qui en étaient vêtus parvenaient sans se faire découvrir à s'approcher des tranchées ennemies. Enfin, dès cette époque on entreprit de couvrir les objets et les travaux que l'on voulait dissimuler de toiles peintes aux couleurs du sol environnant.

Ces travaux d'une petite équipe d'indépendants ne rencontrèrent point que des approbations. On se méfie de ceux qui restent à l'écart des tâches communes ; on les soupçonne de chercher leur avantage plus que le bien général. « Idées d'artistes », disaient quelques-uns dédaigneusement. Mais il y eut des chefs qui saisirent aussitôt l'intérêt de ces idées. Le général de Castelnau, qui commandait alors la 2e armée et qui reçut en février 1915 une équipe de 25 camoufleurs, leur proposa une tâche qui devait faire tomber toutes les préventions. Il y avait, proche Lihons, une hauteur qui dominait la région et donnait sur l'ennemi des vues très étendues. Deux arbres en marquaient le sommet. La position se prêtait admirablement à l'installation d'un observatoire d'artillerie, si admirablement que le moindre mouvement attirait un arrosage d'obus et que le moindre ouvrage apparent eût été immédiatement voué à la destruction. Les camoufleurs surent tourner la difficulté. Ils résolurent de remplacer l'un des arbres par un simulacre blindé qui pût servir d'observatoire. Mais les arbres véritables étaient trop minces. Un jour, l'un d'eux disparut afin que les observateurs ennemis, par comparaison, ne s'aperçussent point du grossissement de l'autre. Quand ils eurent eu le temps de s'accoutumer à l'arbre solitaire, un arbre artificiel, presque semblable mais plus gros, lui fut substitué dont le tronc contenait l'observatoire.

Le stratagème eut plein succès. L'histoire des arbres-observatoires — car l'arbre de Lihons inaugura toute une série de travaux du même genre — fit le succès du camouflage. Ce

n'est sans doute qu'un épisode dans son histoire, mais certains épisodes ont la fortune de séduire l'opinion par un côté anecdotique et romanesque.

***

Cependant qu'ils acquéraient ainsi droit de cité, les camoufleurs allaient se trouver en face d'une tâche singulièrement ardue. L'exploitation systématique de la photographie aérienne inaugurée en 1915, donnait à l'observation une puissance jusqu'alors insoupçonnée.

Il est indispensable, pour comprendre les difficultés du camouflage, de saisir la portée de cette révolution. En réalité le progrès était double : d'une part le résultat de l'observation était enregistré, de l'autre cet enregistrement était celui d'une observation lointaine et non rapprochée.

Une plaque, une épreuve photographique s'examinent à loisir, elles peuvent être étudiées au microscope qui révèle les moindres détails, au stéréoscope qui restitue les reliefs. Elles peuvent faire l'objet de comparaisons et dans l'espace — si l'on rapproche deux tranches différentes de terrain — et dans le temps — si l'on rapproche deux photographies du même lieu prises à des jours, à des semaines, à des mois de distance. Ce n'est plus l'image passagère que l'oubli efface de la mémoire de l'observateur : il se constitue dans chaque État-Major des « archives » du terrain où l'on analyse les versions successives, où les moindres changements, les plus infimes ratures sont notés.

L'observation à courte distance avait fait croire que c'était presque uniquement par leur couleur que les objets se signalaient à la vue. De fait, à 200 mètres, dans un bois, les hommes revêtus de blouses camouflées devenaient invisibles, mais le commandant de batterie, qui s'était ingénié à couvrir de toiles peintes au ton du sol ses canons et les abris de ses hommes, qui avait reçu pour son travail les félicitations de ses chefs, s'apercevait, épouvanté, en regardant la photographie du secteur, que sa batterie était aussi visible que celles où aucune précaution n'avait été prise. C'est que, à ces distances, c'est la lumière et l'ombre qui caractérisent avant tout les objets. La lumière sculpte la forme en projetant à côté d'elle

son ombre, dont la netteté ne fait que s'accentuer à mesure qu'on s'éloigne. Dès l'instant que cette constatation était faite, il devenait évident que tout objet de formes arrêtées — baraque ou voiture — ne pourrait manquer d'être signalé par la photographie — toutes les peintures du monde n'y feraient rien. Tout au plus pouvait-on chercher à fondre les arêtes vives pour faire disparaître l'ombre, condition remplie si on parvenait à raccorder insensiblement les objets saillants au sol, mais condition terriblement onéreuse à cause de l'énorme quantité de matériel qu'elle contraignait d'employer, irréalisable d'ailleurs lorsqu'il s'agissait, par exemple, de bâtiments de grande étendue.

Et ce n'était point la seule traîtrise de la lumière : même posée à plat, une toile peinte que l'artiste le plus sensible eût déclarée de couleur identique à la prairie sur laquelle elle était étendue, apparaissait sur la photographie comme une tache claire, parfaitement nette. Pour l'observateur éloigné et dont la vision était verticale, les deux objets n'avaient nullement la même « valeur », c'est-à-dire la même proportion d'ombre et de lumière. La toile peinte, matière polie, jouait le rôle de réflecteur, tandis que les mille brins d'herbe de la prairie, portant ombre, faisaient une plaque plus sombre. Mieux encore, le camoufleur le plus zélé, qui couvrait son travail d'herbe fauchée dans la prairie même, la faisait renouveler constamment pour qu'elle demeurât fraîche, s'apercevait à l'examen des photographies que ses précautions étaient insuffisantes : que l'herbe couchée, formant surface assez unie, n'avait pas la même valeur que l'herbe hérissée, verticale qui poussait au voisinage.

Aussi le rôle de la toile peinte, très employée à l'origine, diminua-t-il de plus en plus. On la remplaça par des grillages ou des filets auxquels étaient attachées des touffes de raphia peint. Ils formaient une surface inégale, hérissée comme une brosse et dont la valeur se confondait plus aisément avec celle des cultures. Leur utilisation eut également l'avantage d'être économique, avantage non négligeable, car, avec l'augmentation des surfaces à camoufler — qu'on songe que l'attaque de la Malmaison absorba 350 000 mètres carrés de raphia — le prix de la toile fût rapidement devenu prohibitif.

Avec le raphia, on était arrivé au matériel de camouflage type, pouvant se plier à la plupart des nécessités, susceptible d'être produit par quantités vraiment industrielles. C'est là un point de vue dont l'importance échappe trop rapidement à ceux qui se laissent séduire par les travaux « d'art » des camoufleurs. Sans doute il est utile de transformer un observatoire en un arbre, en un mur en ruines, voire en un cadavre de cheval. Mais un tel ouvrage ne sera jamais qu'exceptionnel. Ce qu'il faut avant tout c'est donner aux combattants innombrables un matériel passe-partout — autant que faire se peut — qui leur permettra de cacher leurs travaux et leurs batteries. Ce qu'il faut encore, c'est leur apprendre à le mettre en œuvre. Tâche dont nous avons dit et dont nous dirons encore la difficulté. Production industrielle, nécessité de fournir aux combattants des « moniteurs » qui leur apprennent à camoufler : c'est guidée par ces deux idées que s'est constituée progressivement l'organisation du camouflage.

Dès l'abord, en 1915 et 1916, on avait créé des ateliers régionaux fonctionnant par groupe d'armées, ateliers qui assuraient la fabrication en même temps que, grâce à des équipes envoyées sur le terrain, ils assuraient la mise en place du matériel, mais la nécessité de la production en série obligea bientôt à les décharger de cette seconde partie de leur tâche et même de leur adjoindre un atelier central à Paris.

Quant au soin de fournir aux troupes les équipes dont elles avaient besoin pour des travaux spéciaux et de les guider dans l'emploi du camouflage, il fut dévolu aux ateliers d'armée dont le rôle de fabrication se réduisait à certains objets qui ne se font point en série parce qu'ils sont destinés à un emplacement particulier et répondent à des nécessités locales.

Plus en contact encore avec les troupes, on plaça auprès de chaque division, un chef d'équipe divisionnaire, véritable « moniteur » pour le coup. A vrai dire, simple sous-officier, il n'avait qu'une autorité insuffisante auprès d'un État-Major. Aussi bien dans la dernière réorganisation du camouflage, faite à la veille de l'armistice, fut-il supprimé et remplacé auprès des corps d'armée par une équipe commandée par un officier.

***

Quoi qu'il en soit de cette organisition — quels que soient les exécutants qui aient mis en œuvre les procédés — il est temps d'envisager l'ensemble du programme de camouflage. A vrai dire, du moment où la photographie aérienne a été connue, ce programme n'a guère changé. Le matériel a pu être plus abondant, il a pu être employé avec plus de soin, les idées directrices sont restées les mêmes.

Celle qui avait présidé aux premières recherches des camoufleurs était de confondre les objets à dissimuler avec le milieu qui les entourait : cette espèce de « mimétisme » — là seulement il est permis d'employer le mot — resta un des buts principaux du camouflage. Nous avons dit les difficultés qu'y oppose la photographie : ombres portées qu'il faut faire disparaître, valeurs qu'il s'agit d'apparier. Il en résulte que ce genre de camouflage est d'une application fort délicate : on doit d'abord partir d'une connaissance minutieuse du terrain. Connaissance dont les photographies du secteur fournissent les documents. Mais ces photographies, l'ennemi les possède également ; il n'y a donc aucun intérêt à camoufler un ouvrage déjà existant : cette précaution ne ferait qu'éveiller l'attention. Et d'autre part les travaux d'un ouvrage qu'on veut camoufler doivent être conduits de manière à rester invisibles, soit qu'on les exécute seulement de nuit, soit qu'on place un premier camouflage simplement pour les soustraire aux vues. Par la suite, le camouflage exécuté doit être entretenu avec minutie, le manteau de végétation qui couvre la terre change de couleur à chaque saison, le camouflage doit suivre ces changements soit qu'on y emploie les herbes et les branches du voisinage, les renouvelant assez souvent pour les empêcher de se faner, soit qu'on apparie avec soin le raphia camouflé à la nature environnante. Accord qu'il faut vérifier sans cesse en faisant exécuter des photographies par nos avions.

Et que l'on ne se croie pas quitte avec ces précautions : l'officier ennemi qui étudiera les photographies est un être doué de raisonnement, qui tire parti d'une quantité d'indices pour déceler le camouflage ; des hommes qui se promènent, du linge qui sèche révèlent un emplacement occupé. S'il

s'agit d'une batterie, le souffle des canons couchant l'herbe, la brûlant, laisse des traces sur le sol. Et les chariots qui apportent des munitions dessinent des pistes dont l'aboutissement désigne les batteries. L'hiver, ces pistes défoncées s'élargissent parce que les conducteurs fuient la boue pour rechercher un terrain plus ferme, elles deviennent encore plus apparentes. Il faut parer à tout cela, avoir des panneaux mobiles qui dissimulent les taches de souffle, prolonger les pistes jusqu'à une route proche de manière que l'ennemi les prenne pour de simples chemins de passage. C'est avant tout une stricte discipline qui remédie à ces inconvénients : discipline qui n'est pas instinctive, qui répugne aux soldats, mais qu'il faut obtenir dans leur intérêt. On doit exiger des hommes qu'ils ne créent point de pistes nouvelles, qu'ils évitent d'élargir les anciennes, qu'ils ne se montrent point en groupe aux heures où volent les avions ennemis, qu'ils rentrent dans leurs abris dès que l'un d'eux est annoncé. On a pu dire que le camouflage était affaire de discipline. Rien n'est plus exact et en ce sens nos adversaires nous ont donné un bel exemple de camouflage d'ensemble dans leur attaque de mai 1918 au Chemin des Dames : nous avons les ordres relatifs à la préparation de cette surprise, les moindres détails y sont prévus. Jusqu'à la fin, le secteur a conservé l'apparence d'un secteur au repos. Nous avons su d'ailleurs leur rendre la pareille quelques mois après, lors de la contre-offensive préparée sous le couvert de la forêt de Villers-Cotterets.

Faire de fausses pistes, réduire la circulation des troupes, c'est sortir déjà de l'idée un peu étroite que, pour rendre vaine l'observation ennemie, il faut confondre les objets avec le terrain. On entre dans le domaine de la tromperie qui est plus vaste et plus fertile en ressources. L'imagination qui s'y exerce invente mille stratagèmes adaptés à chacun des cas particuliers proposés.

Il en est de fort simples : le camouflage des routes par exemple : les routes, il n'est point question que l'ennemi les ignore, mais il y a le plus grand intérêt à ce qu'il n'y puisse surveiller la circulation, soit pour les bombarder à l'heure opportune, soit pour en déduire les concentrations de troupes dans la

région. Là ce n'est point l'avion qui est le danger, l'avion passe et s'en va. La photographie qu'il prend ne représente qu'un instant dans la durée, renseignement qui n'est point valable pour l'instant suivant. Au contraire, installé dans sa nacelle, la patient observateur en ballon note, minute par minute, le nombre des voitures qui passent, évalue la longueur des colonnes. Mais que l'on tende parallèlement à la route — si elle est parallèle au front — perpendiculairement, si elle est perpendiculaire — de grands écrans de raphia, de toile ou de branchages, voilà l'observateur devenu aveugle. Il sait bien qu'il y a là une route, mais ce qui y passe, ce qui s'y passe lui est caché. Qu'y faire? Pour détruire ce camouflage posé sur des kilomètres de longueur, il faudrait des bombardements ruineux, encore aurait-on vite fait de réparer pendant la nuit les dommages du jour.

Ainsi, dans ce cas, l'artifice ne se dissimule même point. A certains endroits, on a cherché à le perfectionner en en supprimant l'apparence. Sur une toile, supposez qu'on peigne un grand décor — souvenir des trompe-l'œil que la Renaissance et le XVIIIe siècle ont peints sur leurs murs ou, plus prosaïquement, de ceux qu'on trouve aux jardinets des retraités de banlieue. Ce décor représente le paysage qui se trouve derrière, une rue de village, une voie de chemin de fer. A l'abri de la toile on pourra circuler, exécuter des travaux. Le stratagème certes est ingénieux, mais son emploi est bien limité du fait qu'il suppose que le point de vue de l'ennemi ne change pas. C'est dire qu'il suppose une obsertion par observatoire terrestre. Que le point de vue varie en effet, les lignes de la perspective seront faussées et le trompe-l'œil ne trompera plus personne.

Ces genres de stratagèmes, excellents contre l'observation oblique, ne vaudraient rien contre l'observation verticale des aviateurs : il y faut des tromperies moins élémentaires. Après tout, pourquoi cacher les objets? ce n'est ni toujours possible, ni toujours nécessaire, mieux vaut parfois donner le change sur leur destination : nous avons vu des arbres inoffensifs, des cadavres de chevaux, devenir de redoutables observatoires. De même un canon, couvert de son cache-canon, semble dans un verger l'innocente boule d'un arbre

fruitier; un ouvrage d'infanterie depuis longtemps abandonné pourra abriter une batterie et la soustraire au bombardement de l'ennemi à condition que les occupants prennent soin d'en entretenir, comme les architectes de la fin du XVIIIe siècle qui construisaient de fausses ruines, l'aspect croulant et abandonné.

Mais il est des objets terriblement rebelles aux transformations : certains canons lourds sont à désespérer. Non contents d'avoir des dimensions considérables, ils tirent d'une voie ferrée ; d'un épi qui se raccorde au réseau de chemin de fer par un aiguillage. Quoi qu'on fasse, l'ennemi découvre toujours une voie d'une certaine longueur. Dans ces conditions, camoufler seulement la position de tir, besogne déjà peu aisée, deviendrait une précaution enfantine. Est-ce à dire que le camouflage soit alors impuissant? Nullement. La défense est ancienne, de tout temps employée mais rarement avec autant de bonheur que pendant cette guerre. Elle consiste simplement à créer de faux objectifs. Ainsi l'ennemi restera dans l'indécision. Au cas même où il aurait assez de munitions pour tirer sur tout ce qu'il voit, ses feux moins nourris se disperseront, et rien n'empêche d'ailleurs, alors, d'appliquer à la vraie position de tir toutes les ressources de la dissimulation : le besoin de logique de l'ennemi est satisfait, il sait que la voie ferrée qu'il suit dans la campagne aboutit quelque part. Cependant un tel camouflage est chose encore délicate. Il ne faut pas croire l'ennemi plus sot qu'il n'est : il y a des fausses positions qui ne trompent personne, parce qu'elles sont trop visibles, parce qu'on ne relève pas autour d'elles les indices de l'occupation : souffles des pièces, pistes. Et il n'est nullement évident qu'une fausse position ne doive pas être camouflée. Elle peut l'être maladroitement, à dessein. Dans une occasion où le canon à protéger avait une valeur telle qu'on pouvait lui appliquer toutes les ressources de la ruse, l'ennemi a su dérouter notre observation. Il s'agissait en l'espèce de dissimuler la pièce de Beaumont, une de celles qui tirèrent sur Paris. Les précédentes en forêt de Saint-Gobain avaient été rapidement repérées et bombardées. Mais cette fois, la réussite fut complète. Une voie ferrée, non dissimulée, se détachait de la ligne principale, à quelque distance

un premier épi y était raccordé qui aboutissait à une sorte de butée de terre : première position trop ostensible pour nous tromper et qui, dès l'abord, fut reconnue comme fausse. Ensuite la ligne s'enfonçait dans le bois, détachait un nouvel épi, camouflé celui-là et terminé par une position à peine visible. Ce fut celle-là que nous prîmes pour la véritable. Or, elle était encore fausse. En réalité l'ennemi avait prolongé sa voie principale en la dissimulant avec toutes les précautions imaginables et la position vraie était indiscernable sur les photographies. C'est là un cas particulier assez remarquable du camouflage, en citer d'autres serait inutile et aboutirait à une énumération fastidieuse et à des descriptions inutiles d'installations. Au vrai, les méthodes générales du camouflage : dissimulation, tromperies sur les objectifs, multiplication d'objectifs, sont d'une essence très simple, mais lorsqu'il faut les plier à chaque circonstance particulière, c'est alors que l'imagination a beau jeu pour inventer mille dispositions ingénieuses. L'imagination seule? non pas. Ou cette étude a été inutile, ou nous avons montré que l'application des méthodes du camouflage supposait une connaissance approfondie de l'observation ennemie et en particulier de son observation aérienne. C'est à ce titre que cette technique nouvelle, dirigée contre elle, développée cependant d'une manière absolument autonome, lorsqu'un service eut été créé, qui réunissait sous sa dépendance tous les procédés de défense contre l'attaque aérienne ennemie, est devenue logiquement l'une de ses dépendances.

IV

LA D. C. A.

Artillerie contre avions et camouflage, bien peu de gens pensaient à la fin de 1917 que ces deux techniques dussent jamais avoir quelque chose de commun. Nous avons dit leurs évolutions. Le camouflage se développait pour lui-même dans un domaine en somme bien circonscrit. En revanche, moins par la volonté des hommes que par la force des choses,

il y avait beau temps que l'activité des commandants de D. C. A. d'armée ne se ornait plus à diriger cette belle artillerie dont nous avons suivi le progrès.

D'abord, auxiliaires indispensables du canon dans la nuit, on leur avait donné au début des projecteurs peu nombreux et peu puissants, mais dont le nombre et la force allaient constamment en croissant. C'était une arme nouvelle dont il fallait bien qu'ils étudiassent la technique, qu'ils imaginassent l'emploi. Nous avons vu encore qu'après la bataille de la Somme, quand il avait fallu entreprendre la lutte contre les avions bas, c'est à eux qu'on s'était adressé, leur connaissance du tir contre avions les désignant naturellement. On avait alors mis entre leurs mains, encore une autre arme, la mitrailleuse, en leur confiant des compagnies de mitrailleuses de pos tions, voire, dans certaines armées, en leur donnant une sorte de contrôle sur le tir de l'infanterie.

En même temps que ces attributions nouvelles les attiraient hors du cadre de l'artillerie, des liens se formaient qui chaque jour les attachaient plus étroitement à l'aéronautique. « Il est indispensable, prescrivait le commandement le 1er octobre 1916, qu'il existe entre la D. C. A. et l'aviation une liaison très étroite. Cette liaison doit être améliorée par tous les moyens. » Et en effet, l'aéronautique, qui faisait la police du ciel dans le ciel même, avait besoin d'être tenue constamment au courant de l'activité aérienne ennemie. Se renseigner elle-même elle ne le pouvait que très imparfaitement ; le nombre des avions eût-il suffi à entretenir constamment des patrouilles au ciel, les aviateurs, gênés par leurs appareils, étaient, pour l'observation, en état d'infériorité sur les guetteurs stables des unités d'artillerie. Ces guetteur , constamment exercés à découvrir et à reconnaître les appareils, étaient le plus sûrs informateurs. Tous les jours, plusieurs fois par jour, quelquefois toutes les heures, par téléphone, par T. S. F., la D. C. A. passait à l'aéronautique les renseignements qu'elle avait recueillis. Puis des conventions s'établirent, souv nt l'aviateur de chasse n'apercevait point son ennemi ; un chemin jalonné au ciel par des éclatements le dirigeait sur lui. La nuit, il fallait encore, sous peine de dangereuses méprises, que les postes d'artillerie fussent pré-

venus des sorties de nos avions, connussent leurs signaux de reconnaissance. Ces mutuelles nécessités avaient engendré entre l'aéronautique et la D. C. A. des relations au fond plus personnelles qu'officielles, puisque le commandement, en les recommandant, avait négligé de les sanctionner.

Agent de renseignement de l'aéronautique, le commandant de la D. C. A. l'était aussi du pays tout entier. La sûreté des villes et des établissements de l'arrière reposait en bonne partie — le principe avait été posé dès le début de 1915 — sur une surveillance lointaine. Il était indispensable que les incursions ennemies fussent annoncées assez à temps pour que l'on pût prendre les mesures d'extinction qui étaient à l'origine à peu près la seule défense efficace. Or, aux armées, éléments les plus avancés de la surveillance, il était naturel que la tâche en incombât à la D. C. A. Fort simple au début, cette besogne se compliqua à mesure que le nombre des incursions augmenta. Non seulement, il fallait transmettre les renseignements, mais encore, sous peine de provoquer des alertes injustifiées, il fallait les passer au crible, les érifier. D'autant plus que sur le territoire de l'armée, c'était souvent le commandant de la D. C. A. qui, sous sa responsabilité, donnait l'alerte, arrêtait pour un moment l'activité de toute une région.

Avec tout cela, et bien que tout le monde ressentît la gêne de cadres trop anciens et trop étroits, le commandant de la D. C. A. restait un simple chef de corps d'artillerie, sous les ordres directs du général commandant l'artillerie de l'armée. On le lui fit même sentir avec quelque sécheresse, en juin 1917, lorsque l'on changea son titre, en celui quelque peu barbare, quant aux termes, mais parfaitement clair quant au sens, de « commandant de l'artillerie antiaérienne ». « La lutte contre les aéronefs est assurée, remarquait le général en chef, par une combinaison des moyens de l'artillerie et de l'aviation mis à la disposition du général commandant l'armée qui se trouve en réalité être lui-même le commandant de la D. C. A. » Artillerie et aviation, l'énumération était même alors incomplète. Quant à l'idée, elle était juste, mais on n'avait guère avancé les choses en l'exprimant. Ce commandant d'armée n'avait après tout, auprès de lui, personne

pour l'éclairer et préparer ses décisions de D. C. A. Force lui était de s'adresser encore au commandant de l'artillerie antiaérienne. Mais, pratiquement, la multiplicité des besognes dont on avait chargé celui-ci n'était pas sans inconvénients. Insuffisamment secondé, il avait tendance à se consacrer presque exclusivement à son artillerie — le seul moyen de défense, il faut bien l'avouer, qui fût à cette époque bien au point — et à négliger les autres procédés dont l'efficacité apparaissait comme très douteuse.

***

Or, en 1917, les bombardements de nuit viennent mettre en évidence l'insuffisance de la seule artillerie. Jamais, sans doute, on ne les avait tout à fait négligés. Dès avant la guerre, l'État-Major de l'armée, inquiet des progrès des dirigeables ennemis, s'était préoccupé de connaître les établissements — gares ou usines — dont il y avait lieu d'assurer la protection. Après les premiers raids sur Paris, raids qui firent plus de peur que de mal, mais inquiétèrent l'opinion publique, la question avait été reprise, et en novembre 1914 on mettait sur pied à Paris une organisation d'ensemble comprenant à la fois escadrille de chasse, postes d'artillerie, mitrailleuses, projecteurs auxquels vinrent s'ajouter encore des appareils d'écoute. Peu de temps après, au début de 1915, un plan d'ensemble de la défense fut dressé; des centres de défense s'organisèrent en province, se perfectionnèrent peu à peu.

Mais, au fond, les occasions manquèrent longtemps d'éprouver les avantages ou les inconvénients du système créé. L'ennemi n'avait d'organes de bombardement lointain que les zeppelins et la vulnérabilité de ceux-ci les exposait à de tels dangers que leur action en fut singulièrement diminuée. Et d'ailleurs, pour des raisons assez mal connues, Paris, dont la défense était la plus puissante, ne subit aucun bombardement du milieu de l'année 1915 à la fin de l'année 1916.

Quant à l'aviation ennemie, elle se borna d'abord à des actions de hasard, à courtes distances et ce n'est qu'au début de 1916, qu'apparaissent des formations spécialisées de bombardement. Encore, ces escadres de combat, comme on les

appelle, après avoir tenté des bombardements de jour, en liaison avec l'attaque de Verdun, se consacrent surtout à barrer la route à nos avions en arrière du front. Ce n'est qu'à la Somme que l'ennemi entreprend de lier systématiquement le bombardement de nuit à ses opérations : les attaques sur Amiens et sur Longueau, inaugurent une ère nouvelle.

Mais en 1917, dans le temps que les zeppelins, avant d'être mis définitivement hors de jeu par la catastrophe du 20 octobre, ralentissent leur action, le danger, soudain, apparaît formidable. Dans l'hiver 1916-1917, les Allemands, en même temps qu'ils exerçaient leurs pilotes au vol de nuit, ont silencieusement construit une flotte aérienne d'appareils de premier ordre : les « Gothas » et les « Friedrischafen » doués d'excellentes qualités de vol, gros porteurs de projectiles, et, dès février 1917, ils entreprennent, sur Dunkerque, leurs incursions destinées à gêner le débarquement des troupes anglaises en France.

Il faut avouer que la brusquerie et la puissance de l'attaque surprirent : l'artillerie, mal préparée au tir de nuit, les projecteurs peu entraînés tâtonnèrent. Mais on se reprit aussitôt, il se trouva à Dunkerque un commandant d'artillerie antiaérienne qui portait sous l'apparence la plus sage et la plus calme, un esprit ouvert aux idées neuves et hardies, qui savait faire preuve d'initiative et l'encourager chez les autres. Grâce aussi à l'acharnement de l'ennemi qui, avec des affaiblissements et des recrudescences poursuivit ses bombardements pendant toute l'année 1917 et une partie de l'année 1918, Dunkerque connut le périlleux honneur de devenir une sorte de laboratoire où s'essayèrent presque tous les nouveaux procédés de défense. Bientôt les méthodes de tir de nuit s'améliorèrent; les projecteurs, grâce à l'organisation de l'écoute, commencèrent à prendre les avions dans leurs faisceaux. Dans l'été 1917, on esssaya, non sans effets, la chasse de nuit. Puis on tenta des camouflages par fumées. Très rapidement le résultat fut tangible.

Et pourtant, ce concours de moyens de défense, tout imparfait qu'il fût, n'avait pu être réalisé qu'au prix de grandes difficultés, grâce à des trésors de diplomatie et à des mutuelles bonnes volontés. C'est que le commandement, qui, en sep-

tembre 1917, dans une étude d'ensemble sur les bombardements de nuit, avait passé en revue les multiples procédés de défense, était resté muet sur les moyens de réaliser leur concert. En était-il un plus immédiat, plus simple, cependant que de les réunir sous le commandement d'un chef unique? Dès la fin de 1916, l'Allemagne avait écouté la leçon des faits en créant un « Commandant des Forces aériennes » dont dépendaient à la fois l'aviation, l'aérostation et la D. C. A. La France n'allait se décider qu'un an après à entrer dans la même voie.

*
* *

L'impulsion vint d'ailleurs des officiers spécialisés de l'artillerie antiaérienne. Peut-être la légitime fierté qu'ils étaient en droit de tirer du développement de leur arme, leur fermait-elle les yeux sur l'efficacité de certains autres moyens de défense ; toujours est-il qu'au cours d'une mission dont il avait été chargé au mois de septembre 1917, en Italie, le commandant Saconney, alors inspecteur des formations de l'aéronautique, à l'activité obstinée de qui notre aérostation devait déjà son remarquable personnel d'observateurs, fut frappé des résultats obtenus à Venise par l'emploi des ballons de barrage et résolut de doter la France d'une organisation semblable. Concevoir, proposer, exécuter, sont dans l'esprit de cet officier trois opérations qu'il voudrait simultanées.

Mais il se rendait bien compte que ce nouveau procédé n'avait rien d'une panacée. Dans la défense, il avait un rôle à jouer sans doute, rôle important mais modeste par sa passivité. Et e commandant Saconney, en matière de défense contre avions, n'était pas un novice. Il venait de la IVe armée où depuis 1915, pour rendre plus étroite la liaison entre l'aéronautique et l'artillerie antiaérienne, le commandant de celle-ci avait été détaché auprès du commandant de celle-là. Des cours y avaient été organisés en 1917 pour persuader artilleurs et aviateurs de l'importance de cette liaison. Lui-même au centre d'instruction de Vadenay, dont il était directeur, s'était efforcé, en créant un champ de tir aérien, de donner à l'instruction des mitrailleuses contre avions une

base concrète. Dès ce moment, il conçut tout un vaste programme de protection contre les bombardements nocturnes, dont il exposa les grandes lignes dans le préambule de son rapport au ministre. Il y énumérait ainsi les problèmes qui devaient être résolus pour obtenir une protection efficace contre les bombardements aériens :

1° Camouflage par nuages artificiels des lignes caractéristiques du terrain constituant le jalonnement des routes aériennes hautes et basses.

2° Barrage des routes aériennes basses.

3° Éclairage des régions hautes de l'atmosphère en vue de permettre le combat aérien *sans éclairage correspondant du terrain.*

4° Éparpillement, camouflage et protection des objectifs militaires terrestres.

Notons qu'il négligeait dans cette énumération l'artillerie dont le développement sans doute lui apparaissait assez ancien pour que l'avenir ne pût développer, dans de vastes proportions, ses possibilités.

Arrêtons-nous cependant un instant à ce langage, il y apparaît un accent nouveau, ce que nous pourrions appeler le « point de vue du ciel ». Pour se défendre, on a procédé jusqu'ici un peu au hasard. La question est reprise systématiquement et d'ensemble. Une défense suppose la connaissance des moyens de l'attaque. Au lieu de partir du canon ou de la mitrailleuse, voici qu'on part de l'avion, de l'avion qui a reçu mission de bombarder. L'air lui est ouvert, cela est sûr, il peut s'y mouvoir à toutes les altitudes et dans toutes les directions, mais comment s'y oriente-t-il la nuit? Comment va-t-il de son aérodrome à son objectif? Il est conduit à choisir sur le sol un certain nombre de points de repère (cours d'eau, grandes routes, lisières de forêts), et à se diriger d'après eux, « soit qu'il suive un itinéraire parallèle aux lignes générales du terrain, soit qu'il vienne reconnaître un point caractéristique à la manière d'un navire venant reconnaître une bouée-signal [1] ». Il se constitue ainsi, pour les avions, la nuit surtout, de véritables « routes aériennes » dont l'étude doit être extrêmement féconde pour les besoins de la défense.

1. Note sur l'Emploi des ballons de barrage du 1er juin 1918.

Ces idées nouvelles, ces projets de solution d'un problème que beaucoup s'étaient accoutumés un peu rapidement à regarder comme insoluble, eurent l'heur d'intéresser un chef qui ne s'effraya jamais des hardiesses, le colonel Duval, alors aide-major général chargé de l'aéronautique et des liaisons. On établit donc au Grand Quartier Général un bureau d'études de D. C. A. chargé de rechercher les procédés nouveaux et de préparer leur mise en œuvre. C'était sans doute un grand progrès puisque, pour la première fois, le problème était envisagé dans son ensemble et que, pour la première fois, il existait au Grand Quartier Général un organisme chargé de renseigner le commandement sur ces questions jusque-là traitées un peu au hasard par les divers bureaux. Pourtant la solution était bien timide. Dès ce moment le commandant Saconney avait conçu le projet d'un Service de D. C. A. organisé sur le modèle du Service aéronautique, embrassant l'ensemble des moyens de défense contre avions et des troupes qui les mettaient en œuvre. Mais les esprits n'étaient pas encore mûrs. Il fallut plus d'un an pour que ce projet fût réalisé dans toute son étendue.

En fait, le bureau de D. C. A., dont la situation était mal définie, n'avait guère de pouvoirs. Ils furent à la fois déterminés et fort étendus à la fin de l'année 1917, quand l'aide-major général, devenu chef du Service aéronautique, fut chargé de centraliser « les questions relatives à l'étude, à l'organisation et au fonctionnement de la « Défense contre Aéronefs ». Désormais l'Aéronautique et l' « Antiaéronautique », comme disait le commandant Saconney, étaient réunies sous une même autorité. Un vrai commandement des Forces Aériennes était créé, cette fois au profit de l'armée française.

La carrière était dorénavant ouverte aux novateurs, ils s'y jetèrent avec une hâte joyeuse, menant de front les études et l'organisation.

*
* *

Le bureau de D. C. A. avait été fondé, nous l'avons vu, « sous le signe » du bombardement de nuit. Il était sa principale justification et — à l'origine — sa principale préoccu-

pation. Il fallait d'abord connaître le mode d'attaque de l'adversaire, étudier les routes aériennes qui se créent spontanément, par le mécanisme que nous avons dit, dans les régions bombardées. Le premier soin du commandant Saconney fut donc d'organiser un Service de renseignements où l'on centralisa toutes les données que pouvaient recueillir et les commandants de l'artillerie antiaérienne et les municipalités. Ainsi se forma peu à peu une idée claire de la tactique de l'ennemi — condition indispensable d'une tactique de défense.

Mais il se révéla rapidement que cette centralisation des renseignements pouvait donner des indications plus précieuses encore à condition de joindre l'activité aérienne de jour à l'activité aérienne de nuit. Imaginez un graphique où le front est représenté par une ligne et où on reporte chaque jour le nombre d'avions de diverses catégories que les armées ont observés chacune dans son « ciel ». Vous aurez ainsi une image de l'engagement aérien de l'ennemi pour un jour. Comparez cette image à celle des jours précédents. L'engagement sera en quelque sorte cinématographié. Sur les graphiques successifs vous en lirez les variations et dans l'espace et dans le temps. Voici que, dans un secteur, le nombre d'appareils semble augmenter, que se multiplient les reconnaissances profondes, que les réglages deviennent plus fréquents. Puis cette activité s'atténue — plus rien. C'est qu'une attaque est proche — une attaque au moins du type usité en 1918. Soudain des bombardements se produisent sur les gares, sur les parcs, sur les magasins de l'arrière : — l'attaque est imminente. Sans doute, dans le même temps, il se produit des feintes en d'autres points. Mais un peu d'habitude suffit à les déjouer. Après plusieurs prévisions vérifiées il fallut bien en convenir : une nouvelle source de renseignements venait de s'ouvrir pour le commandement dans cette guerre de position où les renseignements étaient si difficiles à obtenir. Et ces renseignements n'arrivaient pas trop tard, comme c'était généralement le cas, c'étaient les intentions de l'adversaire qu'on lisait comme le brouillon d'un plan d'opérations, que le général en chef ennemi eût laissé traîner sur sa table.

Quels que fussent les résultats qu'obtenait ce mode d'acti-

vité du bureau de D. C. A., il n'en restait pas moins, pour lui, accessoire. Études, organisation, fonctionnement de la D. C. A., disait le programme... Encore, ce programme, pour être appliqué, il fallait qu'il fût connu des officiers d'artillerie antiaérienne et en particulier de leurs commandants. Propagande et instruction furent le second souci du bureau de D. C. A. Il devait compter sinon avec l'hostilité, du moins avec l'indifférence ; on avait peu de confiance aux nouveaux procédés, qui, il faut bien en convenir, n'existaient qu'à l'état embryonnaire, parfois même à l'état de concept et avaient grand besoin — pour leurs auteurs eux-mêmes — d'être mis au point. Les faire connaître, les expérimenter — telle fut dans ses grandes lignes la tâche du centre d'instruction et d'études de D. C. A., fondé au début de 1918 au Fayel, non loin de Compiègne et transporté plus tard à Pont-sur-Seine. Étroitement lié au bureau de D. C. A., il en fut l'auxiliaire indispensable. En passant en revue les progrès des moyens de D. C. A. on aura occasion de voir ceux que leur fit accomplir le centre. Ce qui nous intéresse ici, dans son œuvre, c'est l'élaboration d'une doctrine générale de la défense contre avions qui permit enfin de substituer à l'action isolée une coordination qui ne tarda pas à porter ses fruits. Et, pour répandre cette doctrine, le centre entreprit un véritable apostolat. Il avait été constitué d'officiers jeunes et enthousiastes. Convaincus, ils voulurent convaincre. Les officiers des armées qui passèrent en stage à Pont-sur-Seine se rappellent cette atmosphère passionnée, ces discussions amicales et violentes d'un instructeur avec ses élèves parfois plus âgés que lui. Souvent on arrivait, méfiant, se targuant d'une pratique déjà ancienne. Bien douteuses, au fond, toutes ces nouveautés. La défense de nuit? On savait bien que c'était une plaisanterie. Les idées se modifiaient peu à peu et on repartait persuadé.

Déchargé du détail des études par le centre, le bureau de D. C. A. put se consacrer à l'organisation générale des troupes hétérogènes qui concouraient à la défense contre avions. C'était la condition même de leur instruction, de leur entraînement — par conséquent de leur valeur. Le but poursuivi fut de créer des unités homogènes en personnel et en matériel,

solidement encadrées d'éléments de manœuvre comparables et utilisables aux mains du commandement, puis de les grouper en régiments spéciaux capables de fournir des renforts instruits. Quatre régiments d'artillerie : le 63e qui comprenait les unités demi-fixes de 75, le 66e, les unités mobiles, le 166e, les unités demi-fixes de 105, et le 67e enfin qui réunissait les projecteurs ; un groupe d'aérostation : le 2e, qui rassemblait les ballons de protection ; un régiment d'infanterie, le 501e territorial, qui groupait les compagnies de mitrailleuses spéciales ; un centre d'organisation d'artillerie ; un établissement central de projecteurs ; le centre de D. C. A. enfin, dont nous avons parlé, mais qui fonctionnait aussi comme centre d'organisation, telles étaient les formations et les établissements constitués ou en cours de constitution, tel était le bilan du bureau de D. C. A., lorsque les idées du commandant Saconney, devenu lieutenant-colonel — idées qui avaient déjà triomphé à l'arrière depuis cinq mois par l'organisation de la D. C. A. de l'intérieur — aboutirent à la création sans relâche poursuivie du Service de D. C. A. aux armées.

***

C'était enfin un ensemble cohérent, organique, articulé. Rien de ce qui concernait la défense contre avions n'y échappait, sauf peut-être l'aviation de chasse qui, par le genre même des appareils qu'elle employait, continuait à faire partie de l'aéronautique.

Au centre, le « commandant des Forces aériennes » qu'est l'aide-major général chargé de l'Aéronautique et de la D. C. A. — dans l'espèce ce fut le général Duval — vrai « maître du ciel », donne ses ordres à deux chefs de service, le chef du Service aéronautique et le chef du Service de D. C. A. L'un et l'autre, disposant de l'ensemble de ses forces, en règlent la répartition suivant les intentions du commandement, l'un et l'autre fixent la doctrine générale, l'un et l'autre enfin coordonnent l'action des commandants d'aéronautique d'une part et celle des commandants de D. C. A. d'autre part, dans les armées.

A la périphérie, les commandants de D. C. A. sont placés

sous les ordres directs des généraux commandant les armées, qui, enfin, savent à qui recourir pour les questions de défense contre avions, qui trouvent devant eux, au lieu d'une poussière de responsabilités, promptes parfois à se dérober, un seul chef qui a les deux attributs complémentaires indispensables à un chef : responsabilité et autorité.

Il étend en effet ses attributions à tout ce qui concerne la défense contre avions. Les formations spéciales qui y sont directement engagées : artillerie, projecteurs, mitrailleuses, ballons de barrage, il les commande. Il met encore sa compétence, sa connaissance du ciel, à la disposition de ceux à qui elle importe. C'est ainsi qu'il guide les troupes dans l'emploi des moyens de camouflage, qu'il joue auprès des municipalités des villes bombardées le rôle d'ingénieur-conseil en vérifiant la répartition et la solidité de leurs abris.

Au-dessous de lui enfin : unité vivante de la D. C. A., la compétence des spécialistes reprend ses droits avec ses officiers adjoints sans que la spécialité puisse devenir maintenant un danger. Commandant d'artillerie antiaérienne, commandant des mitrailleuses, commandant des projecteurs, officiers chargés des moyens défensifs et officiers de renseignements, il est loisible à l'effort de chacun d'eux de se développer à plein collier puisqu'il existe au-dessus d'eux une main ferme qui fait entrer leurs efforts dans l'harmonie de l'ensemble.

Les progrès d'organisation ont souvent autant et parfois plus d'importance que les progrès techniques — encore que leurs résultats soient moins manifestes et mettent plus de temps à être ressentis. C'est le temps qui manqua au Service de D. C. A. — sous l'habile direction du colonel Beaune qui en devint le chef — pour porter tous ses fruits. Malgré les qualités des officiers dont disposait déjà la D. C. A., malgré les qualités de ceux qu'elle recruta, malgré surtout la continuité des vues que le Service de D. C. A. hérita du bureau de D. C. A. — continuité qui rendit la transition plus facile — une machine aussi importante ne se met pas en route sans quelques hésitations, sans quelques tâtonnements. Dans notre armée, où le sens de l'ironie ne perd jamais ses droits et où l'on aime — c'est la suprême élégance — à se montrer aveugle aux qualités d'organisation qu'il faut bien tout de même que

nous ayons montrées pour avoir fini par gagner la guerre, se répétait une phrase : « Quand l'armistice viendra nous commencerons seulement à savoir faire la guerre. » Il serait très injuste de l'appliquer au Service de D. C. A., qui, en peu de temps, a produit de grands résultats. Mais il serait injuste aussi de ne point se souvenir qu'il n'a été réalisé que bien tard [1].

*
* *

LES PROGRÈS DES MOYENS DE D. C. A. EN 1918

Il y a, à la fin de l'année 1917, dans la courbe d'évolution de la défense contre avions, ce que les mathématiciens appellent « un point remarquable ». D'une part, les batailles de mouvement de 1918 vont changer les conditions de la lutte. D'autre part, dans le domaine plus spécial de la technique, de nouvelles orientations sont inévitables. L'artillerie antiaérienne est arrivée dans le tir de jour à une perfection de méthodes qui ne saurait de longtemps être dépassée. Les méthodes, elle les appliquera en 1918, mieux qu'en 1917. Elle aura à sa disposition plus de canons — et des canons plus puissants : le 105 sur plate-forme, par exemple. — Après tout ce ne seront là que progrès quantitatifs. En revanche, voici que l'on voit germer, en plantes drues et touffues, les idées nouvelles sur la D. C. A. Il naîtra entre les moyens de défense une sorte d'émulation, le progrès de chacun d'eux provoquant les progrès des autres ; la vieille artillerie reprend une nouvelle jeunesse grâce à l'écoute qui permet le tir de nuit ; grâce à l'écoute aussi les projecteurs éclairent les avions. L'éclairage à son tour profite et au canon et à l'avion de chasse à qui il est permis de voir et d'abattre son adversaire. Canons et projecteurs peuvent être concentrés avec une puissance jusqu'alors inconnue, puisque des procédés passifs les relèvent de leur rôle de protection dans toute une partie du ciel. Un souffle jeune, un souffle de printemps circule qui fait un renouveau après plus de trois ans de guerre.

1. Ajoutons que la concentration de tous les éléments qui constituent la D. C. A. n'a été réalisée au ministère qu'après l'armistice. Jusque-là ils étaient répartis entre quatre Directions différentes.

Un renouveau dont le début est sévère : l'habitude de la guerre de position, la lenteur des fabrications qui n'avait jamais permis de mettre à la disposition des armées un nombre d'auto-canons suffisant, avaient conduit à des idées singulièrement dangereuses sur la tactique de l'artillerie. On estimait que le front devait être défendu par une ossature de sections demi-fixes solidement casematées, entre lesquelles, en cas de besoin, les unités mobiles viendraient s'intercaler, prenant place naturellement dans les secteurs territoriaux qui se partageaient les unités demi-fixes. Cependant, à l'hiver, la menace lointaine de l'attaque allemande dont l'annonce avait été si bruyante — et si prématurée — avait fait sentir au commandement français la nécessité de se constituer des réserves. Projet que l'accroissement du front anglais au début de 1918 permit de réaliser. Un certain nombre de sections d'auto-canons firent partie de ces réserves. Sans en avoir l'expérience, il était facile de deviner que ces petites unités, isolées dans la bataille, dépourvues de liaison entre elles, sans chef qui pût coordonner leur action et la subordonner à l'action générale, seraient condamnées à jouer un rôle insignifiant. Une semaine avant l'attaque allemande, on constitua donc deux groupements de trois sections chacun. A peine formés, ils furent jetés dans la bataille — une bataille qui déroutait toutes les prévisions et qui surprit d'abord les troupes le mieux et le plus solidement encadrées. Faut-il s'étonner que l'activité des groupements se ressentît de leur nouveauté? Mais il était clair que l'expérience était encourageante et que les inconvénients que l'on constata provenaient non du fait du groupement, mais du défaut de cohésion des sections. Progressivement, à mesure que l'occasion s'en présentait, car on ne pouvait dégarnir le front, les autres sections furent groupées à leur tour. Entre temps, sur la plus grande partie de la première ligne demeurait l'ossature des unités demi-fixes. A la surprise de mai, au Chemin des Dames, leurs canons partagèrent le sort de tous les matériels difficiles à transporter, il y eut des pertes considérables qui éclairèrent sur les dangers du système. Puisque le dogme de l'inviolabilité des fronts était renversé, on devait évidemment les garnir, non pas de lourdes plates-formes, proie inévitable

d'un ennemi qui progresse, mais des groupes mobiles nouvellement organisés. Malheureusement, nous n'avions pas assez d'auto-canons pour le faire. Un autre type de matériel mobile commençait à vrai dire à arriver au front, le canon de 75 sur remorque, où l'on avait cherché à remédier au défaut fondamental de l'auto-canon qui, par son poids était lié aux routes. En séparant la pièce du châssis automobile, en la montant sur une remorque que traînait un tracteur, on avait pensé lui donner une plus grande souplesse d'emploi en lui permettant même de tirer sur tout le tour d'horizon, ce que ne pouvait point l'auto-canon. Mais les remorques arrivaient lentement. Et puis, matériel nouveau, étudié plus vite, elles n'étaient pas d'abord d'une solidité irréprochable. Faute donc de pouvoir établir un front mobile sur toute l'étendue de l'armée française, on dut se borner aux régions qui, de par leur situation, pouvaient craindre une attaque. Par contre, les armées stabilisées de l'Est conservèrent leur ossature demi-fixe organisée par secteurs. Ailleurs, les auto-canons faisaient une ligne souple et manœuvrière.

Enfin, égaux à leur tâche dans l'offensive, ils « collèrent » aux divisions d'attaque, luttant avec succès contre les avions d'infanterie ennemis dont l'attaque ne les surprenait plus maintenant.

Dans le magnifique bilan de l'année 1918 : 220 avions certainement abattus, près d'un tiers de ce chiffre désemparés, les appareils tirés au-dessous de 2 000 mètres tiennent une place importante. 800 mètres, 700 mètres, 400 mètres, lit-on dans les comptes rendus. Ce n'est plus le tir scientifique de 1917, l'officier qui dirige le feu comme il résoudrait au tableau noir une équation. On s'installe, dans le tumulte de la bataille, pour quelques heures, on déroule pour l'observation un fil téléphonique qui traîne sur le sol. Et on tire. On défend les autres et on se défend soi-même : maintenant les avions gênés réservent des bombes pour les canons, ou les attaquent à la mitrailleuse. C'est presque du corps à corps, si l'on ose aventurer ce mot. Il y a une belle histoire dans les derniers mois de l'artillerie antiaérienne : le 4 octobre, la 68e section d'auto-canons est survolée à basse altitude par une patrouille de cinq Fokkers qui la mitraillent, la bombardent. Les ser-

vants n'interrompent pas un instant leur service, les pièces tirent à toute volée : trois avions s'abattent à quelques centaines de mètres, désemparés, les deux autres s'enfuient ; mais l'un d'eux, encore atteint par le feu de la 68e section et de ses deux voisines qui ont concentré leurs feux pour l'aider, s'écrase sur le sol. Voici bien un autre genre d'ivresse que l'ivresse mathématique de nos jeunes savants.

*
* *

C'est à la science que l'on revient avec le problème du tir de nuit. La nuit le canon est aveugle, il semble impuissant. A l'origine, on avait pensé le remettre dans les conditions normales du tir de jour en éclairant son adversaire avec un projecteur. Malheureusement les projecteurs ne prenaient guère les avions, et comme on les employait isolément, s'ils en prenaient un, ils ne le conservaient pas assez longtemps pour permettre des tirs réguliers. Jusqu'au milieu de l'année 1917, on se contenta donc de faire à certaines altitudes des barrages, un peu au hasard. « Barrage », toute la presse emploie ce mot qui est satisfaisant pour l'esprit, mais dangereux. N'imagine-t-on point une barrière impossible à franchir? Or, « pour tendre un rideau infranchissable d'obus sur une surface verticale d'un kilomètre carré, il faudrait 10 000 canons [1] ». Dès lors, il apparaît qu'on ne peut attendre des barrages qu'un effet moral d'autant plus sérieux que la concentration d'artillerie est plus dense. On chercha mieux et, puisque l'œil était impuissant à localiser l'avion pendant la nuit, on pensa recourir à l'oreille. Mais l'ouïe est un sens bien moins aigu que la vue. De plus, l'oreille, accoutumée à percevoir de faibles bruits, est inhabile à en indiquer la direction. On voulut remédier à son insuffisance par des appareils ; or, les premiers construits, qui amplifiaient non seulement le bruit de l'avion, mais tous les autres bruits dans un rayon très étendu, rebutèrent les recherches. La question fut reprise quand, à la fin de 1917, on posséda le « paraboloïde » qui, cette fois, donnait assez exac-

1. Instruction provisoire sur le tir au son du 25 février 1918.

tement la direction d'une source sonore, sans qu'on fût trop gêné par les bruits parasites qui se produisaient dans le voisinage. Et, dans le même temps, les expériences faites pendant les bombardements de Dunkerque avaient démontré — à l'étonnement de ceux mêmes qui les avaient entreprises — qu'on avait dit beaucoup trop de mal de l'oreille humaine, que c'était, après tout, un sens assez fin si on se donnait la peine de l'éduquer. Un entraînement rationnel — où on était parvenu ingénieusement à chiffrer le progrès des qualités recherchées, permit aux écouteurs de réduire progressivement l'erreur — le « cône de brouillard », comme on disait, dans la détermination de la direction d'une source sonore.

Mais la direction de la source sonore n'était point ou n'était plus la direction de l'avion. Dans l'instant qu'on l'entendait, il n'était plus là où on l'avait localisé, puisque le son avait mis un certain temps à parvenir aux oreilles de l'écouteur. On était habitué à la D. C. A. à parler d'avions fictifs : on connaissait déjà l' « avion futur » dans le tir de jour. C'était la position où se trouverait l'avion au moment de l'arrivée du coup de canon. On eut aussi l' « avion passé », c'était la position où on entendait l'avion et où il n'était plus. En somme, le problème du tir de nuit consistait à déduire de l' « avion passé », l' « avion actuel », puis l' « avion futur ». Il fallait arriver à traiter l' « avion passé », le seul qu'on connût la nuit, comme on avait traité de jour l' « avion actuel ». D'ingénieuses méthodes, élaborées dès la fin de 1916, par la D. C. A. de l'intérieur, à Besançon, puis par la D. C. A. des armées, à Dunkerque, en 1917, permirent de tracer sa route, de mesurer son altitude, en un mot, de lui appliquer des méthodes presque semblables à celles du tir de jour. En janvier 1918, la commission d'Arnouville publiait une instruction de base sur le tir au son, dont l'application fut poursuivie et facilitée par le centre de D. C. A., qui mit au point de nombreux dispositifs destinés à supprimer complètement les calculs nécessaires. On ne peut nier que la méthode nouvelle se heurta à beaucoup de scepticisme. Dans l'esprit de beaucoup d'officiers d'artillerie s'était solidement ancrée la notion de l'inutilité complète du tir de nuit.

Mais la preuve fut rapidement faite : à Dunkerque, où le personnel était rompu à la pratique des tirs au son, quatre gothas furent abattus la nuit pendant le seul mois de juillet.

*
* *

Il ne faut pas croire que le perfectionnement du tir de nuit ait fait négliger les projecteurs. Bien au contraire. Il est trop évident qu'en tout état de cause il vaut mieux tirer sur l'avion vu que sur l'avion entendu parce que l'oreille, si perfectionnée soit-elle, n'arrivera jamais à la précision de l'œil et que d'ailleurs, en introduisant dans les calculs « l'avion passé », on augmente encore l'incertitude du tir, puisqu'on est obligé de faire une hypothèse sur la marche de l'appareil pendant un temps très long. En outre le tir d'artillerie n'est pas seul en cause. En éclairant l'avion, on pouvait permettre à la chasse de nuit de s'organiser.

Au début de cette année 1918, les projecteurs de D. C. A. avaient derrière eux une histoire, une vieille histoire qui commençait avec le début même de la campagne, mais qui n'était pas beaucoup plus intéressante pour cela. En somme, après plusieurs réorganisations, l'artillerie contre avions avait fini par absorber la plus grande partie du personnel et du matériel des projecteurs du génie primitivement destinés à l'éclairage à terre, et des projecteurs de place de l'artillerie. Peu à peu, elle avait reçu des appareils mieux adaptés à leur tâche, plus puissants que les petits projecteurs de 0 m. 60 ou 0 m. 90 de diamètre dont elle disposait à l'origine. Mais les résultats obtenus n'avaient guère correspondu à l'effort tenté. Il en faut rechercher la cause dans un principe posé dès la fin de 1915 et trop longtemps respecté : à chaque unité d'artillerie était attaché un projecteur avec son équipe commandée par un sous-officier. Or, les commandants d'unités d'artillerie, déjà absorbés par les questions de tir, « ne croyaient pas » aux projecteurs et en confiaient l'emploi aux chefs d'équipe qui avaient bien reçu à l'école de Toul une instruction technique suffisante mais n'avaient aucune idée précise sur la recherche des objectifs aériens. La méthode qu'ils employaient, appelée méthode de « balayage », consistait

simplement à diriger le faisceau à peu près sur le bruit perçu, puis à balayer autour de ce point, lentement, une certaine étendue du ciel. Il était dans ces conditions fort rare que l'avion fût saisi. L'était-il, le servant du projecteur, ébloui par le faisceau, ne s'en apercevait pas toujours, et l'éparpillement des projecteurs, résultat de l'éparpillement des unités, ne permettait point de le conserver assez longtemps pour permettre à l'artillerie d'exécuter un tir efficace. Au fond les artilleurs en étaient venus à considérer les projecteurs comme un danger plutôt que comme une protection pour l'objectif du bombardement ennemi.

Cependant les bombardements de 1917 avaient là comme ailleurs modifié un peu les idées régnantes. A Dunkerque, en particulier, on avait été frappé des résultats obtenus par l'armée anglaise notre voisine. Pourquoi les projecteurs anglais prenaient-ils les avions? Les causes de ces succès n'étaient point difficiles à découvrir : concentrations considérables de projecteurs que pratiquaient aussi nos ennemis — les aviateurs français qui survolaient la région Metz-Thionville en savaient quelque chose — et excellent encadrement des équipes par des officiers spécialistes. On commença donc en France aussi à renoncer à l'éparpillement des projecteurs. Quant aux officiers spécialistes, on n'en avait guère. Tout juste l'officier du Service des projecteurs du génie qui, en octobre 1917, avait été adjoint au commandement de l'artillerie antiaérienne. Adjoint purement technique, d'ailleurs, et dont le zèle était singulièrement inégal à la tâche. N'importe, c'était un premier pas accompli. A vrai dire, il était si faible qu'il est bien permis de d re qu'en 1918 on partait presque du néant. Tout ce qu'on avait, c'était un matéreil à peu près créé. Les projecteurs de 1 m. 20 étaient nombreux, ceux de 1 m. 50 commençaient à arriver, les uns et les autres d'une portée suffisante. L'existence de ce matériel permit au progrès d'être brusque. Il suffisait que le problème qui n'avait jamais reçu que des solutions partielles fût pour la première fois envisagé dans son ensemble. L'organisation, la technique, la tactique des projecteurs furent à la fois renouvelées.

Séparés des unités d'artillerie qui les employaient peu et mal, groupés en sections, puis en compagnies autonomes,

solidement encadrés par des officiers instruits, ils acquirent une capacité de rendement que l'on ne soupçonnait point. Une nouvelle méthode de recherche des avions s'affirma, préparée, on ne saurait l'omettre sans injustice, par les essais faits à Dunkerque en 1917, et remplaça le procédé infructueux du balayage. C'est celle qu'on a appelée avec une excellente propriété de termes le « tir au projecteur ». L'expression ne fait-elle pas image? Le projecteur devient une espèce de canon qui lance un faisceau au lieu d'un obus. Seulement la vitesse de ce projectile — vitesse même de la propagation de la lumière — est infinie. Alors pourquoi ne point appliquer les procédés du tir au son qui ont si brillamment réussi aux canons? Le problème est même bien plus facile puisque le projecteur ne s'inquiète point de l'« avion futur », mais seulement de l'« avion passé » et de l'« avion actuel ». Désormais, aux lents balayages d'antan, succédèrent les coups de sonde, brusques, répétés, rapides. Le résultat fut qu'on prit les avions.

On les garda parce qu'au lieu de disséminer au petit bonheur les projecteurs autour des points à protéger, on les rassemblait en puissantes concentrations sur les routes habituelles des avions, changeant leur place fréquemment pour que l'ennemi ne pût s'en servir comme repères. Donc l'avion saisi ne pouvait échapper de longtemps aux faisceaux concentrés sur lui et qui se le passaient l'un à l'autre. Longuement éclairé il était une proie offerte à ses ennemis, le canon et l'avion de chasse.

*
* *

Car on pouvait songer maintenant sérieusement à la chasse de nuit. Dans l'obscurité, elle n'est qu'un leurre. On y avait fait de considérables efforts, pourtant. Le Bourget retenait un grand nombre d'avions qui y étaient exclusivement consacrés. On a conservé le souvenir d'une chasse sensationnelle du lieutenant de Lesseps à la poursuite d'un zeppelin. En réalité, si l'on fait abstraction de l'effet moral produit sur les Parisiens qui, entendant ronfler les moteurs au-dessus d'eux, se pensaient défendus, les avions du camp

retranché furent à peu près inutiles. On « cassa du bois », surtout au début, quand on n'était pas encore habitué aux vols de nuit et ce fut le plus clair de l'effet obtenu. D'autres essais, et en particulier ceux poursuivis avec une admirable ténacité à Dunkerque par le commandant de l'escadrille N° 313 qui sut entraîner au vol de nuit ses pilotes, les employer ensuite en liaison intime avec le commandement de la D. C. A., n'eurent qu'un résultat partiel : un avion certainement fut abattu. Semblable résultat ne paraissait pas de nature à compenser la gêne que causait la chasse de nuit à l'artillerie, obligée de ne point diriger son feu dans la zone où se trouvaient les avions. En somme, en 1917, il apparaissait clairement aux aviateurs que la chasse n'était possible que contre un ennemi éclairé soit par des fusées, soit par des projecteurs. Quand donc les projecteurs purent prendre les avions, la question se posa à nouveau et dans les conditions es plus favorables puisque le faisceau du projecteur est assez étroit pour que l'avion de chasse puisse s'approcher à courte distance de son adversaire en restant lui-même caché dans la nuit. Un éclatant succès couronna en effet les expériences entreprises au centre de D. C. A. Des déclarations de deux aviateurs, le chassé et le chasseur, il ressortait avec évidence que le premier eût été abattu sans pouvoir offrir à son adversaire la moindre résistance. Malheureusement l'étude avait été commencée trop tard : la chasse de nuit était encore en organisation au moment de l'armistice.

*
* *

Tels étaient, en 1918, les progrès des moyens actifs de D. C. A. On a vu suffisamment qu'ils sont considérables, mais pour la plupart des moyens passifs — sauf le camouflage qui poursuivit une existence indépendante presque jusqu'à la fin de la guerre — ce n'est pas de progrès qu'il siérait de parler, c'est de création, si l'on compte pour rien des essais embryonnaires et inorganiques condamnés d'avance à l'échec.

Ces essais, pour les ballons de barrage, remontaient au milieu de 1916. Ne pouvait-on placer devant les objectifs

des filets aériens, portés par des ballons et aux mailles desquels les avions de bombardement viendraient s'embarrasser? D'aucuns rêvaient même de les électriser et d'y répartir des charges d'explosifs qui pulvériseraient l'ennemi. Partant donc de cette idée de filets protecteurs, on imagina, pour garantir la gare de Longueau des bombardements pendant la bataille de la Somme, d'élever deux ballons d'observation, des « drachens » à cette époque, entre lesquels des câbles horizontaux étaient tendus. Fixés de distance en distance au câble supérieur d'autres câbles verticaux complétaient assez bien les mailles de ce filet qu'on voulait interposer entre l'avion et son objectif. Mais avec ce dispositif, d'ailleurs long à manœuvrer, on s'élevait à peine à 5 ou 600 mètres, altitude évidemment insuffisante.

Le résultat était si peu encourageant qu'on fut assez long à renouveler l'essai; pourtant, sans grande confiance, l'aéronautique demandait au mois de juillet 1917 la construction d'un certain nombre de petits ballons destinés au barrage. Entre temps, on avait réfléchi qu'à condition de ne pas écarter trop les ballons les uns des autres, il était inutile de s'encombrer des fils horizontaux qui alourdissaient le système, la rencontre des câbles de retenue devait suffire à provoquer la chute des avions ou du moins à les endommager gravement. De la sorte, le barrage restait infranchissable. Physiquement non puisqu'un avion avait largement la place de passer entre deux câbles. Moralement oui puisqu'on ne voit pas les câbles la nuit et que l'aviateur hésitera à s'engager dans la zone rendue dangereuse par leur présence.

Dans cet esprit, on entreprenait peu de temps après un nouvel essai aux mines de Pompey, — cette fois avec de petits ballons mais avec un matériel technique insuffisant et aucune notion de la tactique à suivre.

Il est donc permis de dire que la question était nouvelle quand le commandant Saconney s'en saisit. Nous avons dit qu'au cours de sa mission en Italie il avait étudié avec soin l'organisation de la défense aérienne de Venise : avec un matériel assez primitif, des ballons sphériques, les Italiens étaient parvenus à interdire presque complètement la ville aux hydravions autrichiens : deux d'entre eux avaient été

abattus et les autres, rendus prudents, n'osaient plus que des incursions presque inoffensives en raison de l'altitude à laquelle ils étaient contraints de voler. En un tournemain, moins d'un mois après son retour, le commandant Saconney présentait au ministre tout un programme d'organisation de sections de ballons de barrage. Non point un programme vague, mais un tableau où le détail des effectifs était prévu, où le matériel était minutieusement énuméré. Ce programme, il est permis de dire qu'il n'y eut rien à y changer et les sections — dont les premières arrivèrent aux armées dès le printemps de 1918 — étaient prêtes à entrer immédiatement en action. Quant à leur tactique, elle put être aussitôt fixée grâce à ces études que le bureau de D. C. A. avait considérées à juste titre comme le fondement de sa doctrine : recherche des routes d'avions et de la tactique du bombardement ennemi.

Connaissant ces deux facteurs, on sut comment placer les barrages. Soit qu'on les établît pour un objectif de petites dimensions (gare ou usine) à courte distance de manière à empêcher l'avion d'aborder l'objectif à basse altitude, — soit que, pour la défense d'un objectif plus étendu on les reportât plus loin sur la route d'accès de l'ennemi. Que leur effet ait été réel, il n'est pas permis d'en douter, c'est peu sans doute que deux avions aient été abattus par eux. On a des signes qui montrent mieux que l'ennemi les craignait. Du jour où ils furent installés à Calais, à Boulogne, à Dunkerque, les itinéraires de bombardement jusqu'alors immuablement suivis se modifièrent complètement.

***

Dans le temps qu'il mettait ainsi au point un nouveau moyen de défense contre les bombardements, le bureau de D. C. A. enrichissait le camouflage d'un nouveau procédé pour lutter contre l'observation ennemie : les fumées. En réalité les fumées gênent l'observation terrestre aussi bien que l'observation aérienne. Aussi bien les curieux peuvent leur trouver de lointaines origines : c'est un des stratagèmes

les plus connus des anciens et l'on trouvera dans Polyen plusieurs récits de dérobades à l'abri de feux de bois sec allumé sous une couche de bois vert qui répand une épaisse fumée. Il est cependant un de ces exemples qu'il est permis de citer pour les analogies qu'il offre avec certaines opérations récentes. En l'an 1632, Tilly tenait dans l'angle de la Lech et du Danube un camp retranché d'où il barrait le chemin de la Bavière à Gustave-Adolphe. Pour forcer le passage, celui-ci eut l'idée de masquer le canon de son adversaire par des fumées de bois et de paille qui permirent à ses soldats de jeter un pont et de traverser la Lech. Ne croirait-on pas lire le récit du passage de la Marne, en juillet 1918, par les troupes allemandes?

Au cours de cette guerre, c'est la marine qui s'est rendu compte d'abord (en 1916) des avantages qu'elle pouvait retirer des fumées qui permettraient aux navires de commerce et aux navires de guerre de se soustraire aux vues de l'ennemi, soit pour rendre son tir moins efficace, soit pour pouvoir manœuvrer derrière ce rideau et modifier leur route pour lui échapper. Il n'y avait aucune raison pour que l'armée de terre ne profitât point à son tour des engins fabriqués pour la marine, engins qui dégageaient une fumée puissante, opaque, stable, noire ou blanche. Dès 1917, le sous-secrétariat des Inventions prévoyait qu'ils pourraient être employés de jour pour soustraire à l'observation terrestre ou aérienne les mouvements de troupes, les batteries d'artillerie, les lignes de tanks, pour aveugler l'ennemi au moment d'une attaque, enfin pour dissimuler la nuit au moyen de grands nuages des points importants que l'ennemi voulait bombarder.

Grâce à ces efforts, on eut, en 1917, des engins bien étudiés, plus légers que ceux de la marine, et que le commandement put adopter officiellement. Restait à fixer les conditions de leur emploi. Les premiers essais des armées au printemps 1917 semblent avoir eu un faible retentissement. C'est encore à l'infatigable défense de Dunkerque qu'il était réservé d'expérimenter en grand le nouveau procédé. Le commandant de la D. C. A., qui, depuis longtemps en relations avec la marine, avait été rendu attentif aux engins fumigènes, put

exécuter, en novembre 1917, des essais auxquels le commandant Saconney vint présider. On espérait protéger Dunkerque du bombardement en noyant la ville dans un brouillard artificiel, interdisant tout repérage. Les passants qui n'y voyaient pas plus loin que le bout de leur nez s'enthousiasmèrent, les auteurs de l'expérience s'enthousiasmèrent moins. On a des dessins où un observateur aérien s'est efforcé de rendre, sur une photographie de la ville, l'aspect que présentait l'émission. Ce sont, parallèles au vent, de grandes stries blanches, entre lesquelles se reconnaissent encore bien les lignes du paysage. Sous peine d'une dépense formidable d'engins il fallait renoncer à couvrir toute une ville : une usine, une batterie tout au plus. Cependant, l'étude des routes d'avions ne laissait pas de permettre d'appliquer encore les nuages artificiels. Puisque les avions, la nuit, se repéraient à des détails caractéristiques du terrain, croisements de routes, canaux, bois, — pourquoi ne pas faire disparaître ces repères dans un nuage suffisamment vaste pour que leur position exacte ne puisse être fixée? Ce fut l'emploi des fumigènes la nuit, tel qu'il put être codifié en août 1918, quand on disposa d'une expérience suffisante. De jour on les utilisa à peu près dans les conditions prévues par la section technique. Tantôt par des émissions de grande étendue, on cache à l'observation ennemie des mouvements de troupe, des attaques, des batteries. Tantôt, si les batteries sont repérées, on les fait disparaître ainsi que les buts auxiliaires avoisinants dans des nuages de moindre étendue pour empêcher la précision du réglage. Tels sont les principes dont l'application singulièrement délicate a permis aux commandants de D. C. A. d'exercer efficacement leur rôle de conseillers du commandement. Rien n'est si dangereux en effet qu'un camouflage par engins fumigènes mal fait. Il attire immanquablement l'attention de l'ennemi, lui révèle une intention, lui indique que derrière le rideau il se passe quelque chose. Mais le champ est ouvert aussi à toutes les diversions, on peut exécuter à la fois plusieurs émissions dont certaines ne cachent rien, ne sont que des faux semblants. L'ennemi restera alors dans l'indécision. L'emploi des fumées ne peut donc être laissé au caprice des exécutants. Il importe

qu'ils soient guidés par la D. C. A. qui les fait profiter de sa précieuse expérience de l'observation ennemie.

***

Vous connaissez ces images grossières qu'on voit aux livres de leçons de choses et qui sont destinées à présenter aux yeux des enfants, d'une façon claire, avec des légendes, le résumé d'une leçon. C'est une image de ce genre que nous voudrions placer ici afin que le lecteur saisît clairement le mode d'action des procédés de défense dont l'énumération a pu paraître quelquefois confuse.

La nuit tombée — nuit calme, nuit claire, favorable au bombardement — une escadrille d'avions ennemis est partie de son terrain pour bombarder une gare importante de l'arrière, où l'on soupçonne que s'effectuent d'importants passages de troupes. Dès qu'elle a passé les lignes elle est signalée à l'arrière par les postes de guet. A l'instant voici que les faisceaux de lumière trouent l'obscurité, apparaissent, disparaissent, apparaissent encore. Dans les directions que leur indiquent les appareils d'écoute, les projecteurs sondent la nuit. Un avion est pris par le faisceau. Aussitôt, comme attirées, les lignes lumineuses convergent sur lui, un bruit de crécelle déchire les bourdonnements des moteurs : ce sont les avions de chasse qui épiaient et maintenant mitraillent l'adversaire révélé à leurs coups. Et sur une profondeur de 10 kilomètres les projecteurs se passent l'un à l'autre l'avion saisi.

Maintenant l'escadrille un peu dispersée a franchi la zone de chasse. Le plus difficile semble accompli, il n'est plus que de suivre la route blanche qui se dégage sur le fond noir de la campagne et des villages endormis jusqu'au premier embranchement. On se guide ensuite sur la route de droite... Mais au point où doit se trouver l'embranchement, une immense nappe de brouillard couvre le sol, elle paraît sans limites parce que la nuit le champ de vision ne s'étend pas loin, ce sont des fumées allumées au signal d'alerte. Force est alors de se diriger à la boussole jusqu'à ce qu'on ait retrouvé des repères certains au sol. Des avions s'égarent, l'un d'eux se dirige vers une grande lueur qu'il aperçoit à

l'horizon. C'est, sur plusieurs kilomètres carrés de surface, une sorte de halo où, régulièrement disposées, les sources lumineuses forment un réseau. Lorsqu'il survole ce lac embrasé, l'aviateur se trouble, il perd le sens de son équilibre. En un point de cette mer, il y a certainement un objectif important. Mais où peut-il se trouver? Est-ce au centre? Sur l'un des côtés? On ne distingue rien. Finalement, l'observateur lâche ses bombes au hasard, cependant que le pilote s'empresse de sortir de cette zone où il ne se sent point en sûreté.

Le principal de l'escadrille a poursuivi tant bien que mal sa route, encore que quelques avions se soient laissé tromper par les lumières d'une fausse gare élevée dans la campagne. Il s'agit maintenant d'aborder l'objectif. De face? On sait qu'il existe un barrage de ballons et que, voici deux jours, un avion s'est abîmé au sol pour avoir rencontré un de leurs câbles. On passera donc par la gauche. Mais là de nouveaux projecteurs se démasquent et le tir de l'artillerie poursuit ceux qui ont été pris dans les faisceaux, ceux même qui jouissent encore de la protection relative que leur confère l'obscurité. A intervalles réguliers, le canon se tait pour permettre l'écoute. Puis sa fureur recommence.

Enfin, les bombes sont lancées — un peu au hasard — mais tout n'est point fini. Il faut traverser à nouveau la zone de chasse de nuit — la contourner ne sert pas à grand'chose, car elle s'étend au loin et dans ses chenaux libres de terribles concentrations d'artillerie rendent le passage aussi dangereux. Entre temps les bombardiers français, dont la marche a été soigneusement canalisée hors des zones dangereuses par des feux qui balisent leur route, ont attaqué le champ d'atterrissage de l'escadrille. Les appareils qui rentrent capotent et se brisent dans les entonnoirs. Et quand on fait le bilan de l'opération on s'aperçoit que, si l'effet du bombardement a été incertain, les pertes éprouvées ne le sont point.

Anticipation, ce tableau? Sans doute, mais non pas anticipation lointaine, anticipation de demain. Peut-être le temps n'a pas permis que tous les éléments d'une défense fussent ainsi réunis en un point. Mais tous existent, tous étaient prêts, étudiés. Seulement, l'esprit devance la matière, et la réalisation industrielle ne suit pas aussitôt la conception.

*
* *

LE PARTAGE DU CIEL

Rien n'est mieux comparable à cet ensemble complexe et varié qu'est la D. C. A., que le désordre réglé d'un orchestre : chacun des instruments y joue son rôle, mais ne participe à l'harmonie générale qu'autant qu'il obéit aux gestes du chef d'orchestre. Ainsi les divers moyens de D. C. A. n'ont toute leur efficacité que coordonnés entre eux. Sans doute il y a mille gradations, mille nuances dans leur dépendance réciproque. Il en est qui peuvent, à la rigueur, agir tout à fait seuls : l'artillerie pendant le jour, le camouflage ordinaire, D'autres, au contraire, sont, de par leur nature même, forcément « esclaves » : l'écoute n'existe qu'en fonction du canon et de la chasse de nuit. Entre ces extrêmes, par exemple, les ballons de barrage ne prennent toute leur efficacité que combinés à d'autres moyens : aux canons qui battent les régions qu'ils ne peuvent protéger. Quoi qu'il en soit, la défense doit savoir tirer parti des qualités précieuses et incomplètes de chacun de ses moyens pour créer ce que nos aïeux appelaient un « tout ensemble ». Condition du bon rendement de ces procédés si divers, le « tout ensemble » est la condition de leur existence même : certains d'entre eux sont exclusifs des autres, employés sans discernement ils peuvent neutraliser mutuellement leurs effets. Que les zones d'action ne soient point parfaitement délimitées, le canon détruira les ballons de barrage; les câbles des ballons feront choir les avions de chasse, craignant de recevoir des obus; ceux-ci n'oseront poursuivre leurs adversaires. De son côté, l'artillerie n'osera tirer de crainte d'atteindre indistinctement amis et ennemis. Lisez ce passage, impressionnant dans sa sécheresse, d'un rapport de l'escadrille N° 313 : à Dunkerque, où elle opérait, les avions chassaient au-dessus de 3 000 mètres, et jusqu'à cette altitude c'était le domaine du canon.

Le 22 décembre, à 18 heures, l'adjudant Merle, à 3 200 mètres de la partie sud-est de Dunkerque, voit un avion ennemi à 400 mètres

au-dessous de lui et en avant. Il le suit pendant une trentaine de secondes. Soudain, un tir de barrage éclate entre eux, à 3 000 mètres, et le tir est si nourri que la fumée des explosifs lui fait perdre de vue l'ennemi... L'incident mérite qu'on le note, car il prouve la discipline de l'artillerie et de l'avion.

Et, dans la nuit que sillonnent les avions de bombardement ennemis, ils ne sont point les seuls à voler : nos propres appareils ont des missions à remplir, qui ne doivent pas être entravées et ce serait une piètre défense que celle qui gênerait l'offensive. Les pièges, donc, que la D. C. A. accumule sur le trajet de l'ennemi peuvent être un danger pour nous-mêmes. Nos avions, même s'ils y échappent, gênent fortement la défense, troublant l'écoute, intimidant les artilleurs qui n'osent ouvrir le feu avec toute la rapidité désirable.

Fausse contradiction dont il est facile de sortir. Au début de la guerre, on pouvait, à la rigueur, considérer le ciel comme un champ d'action parfaitement libre où l'avion était maître de l'espace. Mais quand les appareils et les obstacles qu'on leur oppose se multiplient, il faut, dans l'intérêt de la défense comme de l'attaque, en venir à une réglementation du ciel, faute de quoi, le chaos s'engendre, chaos périlleux à la fois pour l'aéronautique et l'antiaéronautique.

C'est ici qu'intervient ce « maître du ciel » que nous évoquions tout à l'heure. Maître biblique de ce domaine nouvellement conquis ; il en fait le partage. Partage facile tant que dure le jour parce qu'alors aéronautique et antiaéronautique collaborent aisément : dans les airs où l'avion de chasse mène la lutte, le canon est son brillant second. Mais la nuit, il faut que les domaines soient sévèrement séparés. Le maître du ciel assigne à la D. C. A. des zones d'action où il est interdit aux avions autres que ceux de chasse de nuit de voler. Il trace en les faisant jalonner de balises lumineuses les routes que suivront les escadrilles de bombardement pour aller remplir leur mission. A son tour, dans l'espace qui lui est réservé, la D. C. A. distribue à chacun de ses moyens son champ d'action. Il y a la zone de chasse de nuit, la zone de barrage, la zone d'artillerie et de mitrailleuses. N'oublions pas qu'une réglementation si sévère n'implique nullement un système rigide. Au rebours de ce qui se passe au sol, les

zones ne sont point des surfaces, mais des volumes. Rien n'empêche de les varier suivant les modalités de l'attaque, de les faire jouer verticalement et horizontalement. De la sorte, les escadres ennemies sont décontenancées dans leurs prévisions par la souplesse de la défense.

Ainsi, c'est à ce terme à la fois grandiose et effrayant qu'aboutit l'effort combiné de l'aéronautique et de la D. C. A. : un partage du ciel. Dans ce domaine intact où s'étaient réfugiées au moins ses espérances, l'homme a introduit la mesure et le nombre. Œuvre de science, mais de science guidée par l'imagination sans quoi rien ne se réalise de grand. Ainsi un pas de plus s'est fait dans l'exploitation du globe. Mais la rançon d'un progrès si sublime est qu'il ait été accompli pour rendre plus sauvage encore la lutte de l'homme contre l'homme.

PIERRE DE LA BLANCHARDIÈRE

LA PLUS JEUNE ROMANCIÈRE DU MONDE

La plus jeune romancière du monde? — Je n'en sais rien, mais... j'en suis sûre. Jugez-en : elle a neuf ans — ou du moins miss Daisy Ashford avait neuf ans lorsqu'elle écrivit son livre : *Young Visiters*.

C'était alors une bonne grosse petite Anglaise, le teint rose, les cheveux blonds, les joues pleines, une petite fille trapue et saine, aux mains potelées et aux mollets vigoureux : rien de la femme de lettres !

Rien dans l'image de l'enfant que j'ai sous les yeux ne fait songer même à une sagacité précoce — rien? sauf le regard ; miss Daisy Ashford a les yeux les plus vifs qui soient. Non, ce regard-là n'est pas quelconque : il éclaire ce jeune visage rond d'un rayonnement de malice et d'esprit.

L'enfance de miss Ashford s'est écoulée dans le comté de Sussex où elle fut élevée avec ses frères et sœurs. A quinze ans, elle fut mise au couvent des Augustines de Haywards Heath. Cette enfance ressemble beaucoup à celle de bien des petits Anglais ; elle la passa en liberté à la campagne, à courir dans la prairie, et à jouer des tours à sa gouvernante. Cette robuste petite fille, dans son costume marin, faisait comme vous et moi quand nous avions neuf ans : elle grimpait aux

arbres, cachait ses livres de classe, et jetait ses plumes par la fenêtre. Mais douée d'une grande imagination, elle songeait surtout à écrire des romans ; quand on ne lui en laissait pas le loisir, elle racontait à ses frères et sœurs, auditoire attentif, des histoires de son invention.

Miss Daisy Ashford, que j'ai interrogée sur son enfance, me répond :

— Écrire fut alors ma principale occupation... j'aimais fort aussi à écouter la conversation des grandes personnes, et j'y prenais le plus vif plaisir.

Rien de ce que l'on disait devant cette petite bonne femme ne passait inaperçu, et voici déjà un don de romancier : l'observation. Sans doute on s'entretenait de tout devant elle lorsqu'elle se faufilait au salon ; on parlait de Londres, de la cour, du prince de Galles, des cercles, dont faisait partie la « gentry » ; on parlait encore voyages et palaces, et aussi, — sans doute, mais oui, — on parlait d'amour.

Ces conversations excitaient la curiosité de l'enfant et développaient son imagination. Après les avoir entendues, sa passion se donnait libre cours, et intarissable, elle composait des romans. Notez que celui-ci est fort bien fait, qu'il ne comporte pas de longueurs, que les personnages y sont présentés rapidement au lecteur, et précisés d'un trait. L'auteur indique leurs origines et leurs faiblesses, les décrit, enfin, il conte à merveille et voici les deux qualités principales du romancier avec l'imagination : l'observation et le don de conter.

Miss Daisy Ashford écrivit ainsi de huit à quatorze ans, ensuite, elle le confesse elle-même :

— Je perdis alors tout à fait le don.

Elle composa pendant ces quelques années nombre de romans dont les titres pourraient être de Rhoda Broughton, ou de Ouida : *la Fiancée de Mr. Chapmer* (celui-ci fut dicté par l'auteur qui ne savait pas encore écrire), puis : *Courte histoire d'amour et de mariage*, *Young Visiters*, *la Véridique histoire de Leslie Wooderek* ; son dernier livre, intitulé *la Fille du bourreau*, est un travail de longue haleine qui l'occupa un an.

Enfin la romancière entra au couvent, et la littérature devint

le cadet de ses soucis. Elle est même tout étonnée actuellement d'avoir été cette petite fille, qui inventa tant, et tant d'histoires.

Lorsque sa mère mourut, il y a deux ans, miss Ashford retrouva, pieusement conservés, les manuscrits de son enfance, et s'amusa à les lire à une amie. Celle-ci trouva *Young Visiters* « the funniest of the lot », elle en demanda copie. Miss Ashford ne pensait plus à tout cela, lorsqu'elle fut prévenue dernièrement par dépêche (étant à la légation britannique de Berne) qu'un éditeur *Chattio & Windus*, désirait publier son ouvrage enfantin. Elle fut « très surprise et excitée », me dit-elle, de cette nouvelle, et ne connut M. J. M. Barrie (qui écrivit la préface du livre et le lança) que plus tard. M. J. M. Barrie est l'auteur du délicieux *Peter Pan* que tout le monde connaît.

Quel succès accueillit le roman de miss Daisy Ashford dont le titre contient lui-même une faute d'orthographe ! (Sans préjudice des autres qu'on a laissées au cours de l'ouvrage — car celui-ci n'a été modifié en rien, et cela est excellent.) Oui, quel succès ! Ah ! nous pouvons écrire des livres, et même les publier ! nous n'aurons pas souvent de pareils tirages ; voyez plutôt : ce roman-ci a paru en mai 1919; le second tirage est du même mois, et aussi le troisième ; puis cinq autres furent faits en juin, trois autres en juillet. — Et ce n'est pas fini !

« Mais, direz-vous, je n'aime guère cette petite fille auteur qui a constamment un crayon à la main, et qui prend des notes! Ce livre doit avoir quelque chose de prétentieux et de vieillot qui est fort déplaisant en vérité ! » Comme vous êtes loin de compte ! Ce qui est charmant ici, au contraire, c'est que l'on ne sent au cours du récit aucun effort : une étonnante petite fille raconte à son gré une histoire d'amour; qu'elle ait neuf ans, cette petite fille, cela ne se voit pas qu'à ses fautes d'orthographe, cela se voit aussi à la rapidité avec laquelle elle résout les problèmes les plus ardus que la société nous pose chaque jour, et ce qui est frappant aussi, c'est le contraste qui existe entre les sujets choisis, et la naïveté de l'auteur. Celui-ci vous contera par exemple une rupture amoureuse, ou le petit lever du prince de Galles : l'idée que

l'écrivain de neuf ans se fait de ces deux événements est fort originale en vérité.

Puis, certains actes de la vie, on le voit, ont frappé ou intéressé spécialement cette enfant, et tiennent dans son livre une place prépondérante : les repas y sont décrits minutieusement. Cette petite fille est gourmande, et les menus l'occupent, elle n'y omet aucun détail. Ensuite, — c'est une femme, — les toilettes sont toujours décrites par elle avec soin ; je pourrais même dire les modes, car miss Daisy prend aussi la peine de remarquer la forme d'un chapeau d'homme, ou la coupe d'un veston ; elle attache à ces choses une importance capitale qui est bien de son âge : en définitive, pour elle, un homme dont l'habit n'est pas rigoureusement à la mode cesse sur l'heure d'être un héros.

D'autres observations inattendues sont rigoureusement notées : par exemple les détails du voyage. Elle s'arrêtera à la question pourboire (elle est pratique, cette petite Anglaise). Un valet de pied qu'elle juge excessivement chic : livrée vert olive et chapeau à cocarde, empile sur l'omnibus du château les bagages de deux visiteurs. Dans la voiture, ceux-ci attendent et s'interrogent, anxieux,

— Lui donnerons-nous un pourboire? — demande Ethel à son compagnon.

— Ma foi, — répond celui-ci, hésitant, — ce n'est peut-être pas le moment. Nous le remercierons poliment...

Puis il conclut :

— Ce qu'il faut faire, c'est de lui laisser deux shillings six pence sur la table, quand notre séjour sera terminé.

— Les trouvera-t-il? — reprend la jeune fille, inquiète.

— Je le crois ; d'ailleurs c'est l'usage, et s'il ne les trouve pas, nous n'y pouvons rien.

Que dites-vous de ce colloque?

***

A la campagne, dans le Northumberland, un monsieur d'âge respectable (*elderly*) reçoit. Il a quarante-deux ans, ce monsieur respectable, il aime à s'entourer de jeunes filles, et les préfère jolies. Il s'appelle Alfred Salteena, il est riche,

mais son origine est vulgaire : son père était boucher, c'est pourquoi Alfred n'a guère de relations dans le grand monde.

Voici comment il est fait :

« M. Salteena avait des cheveux foncés coupés court, des moustaches et des favoris qui étaient très noirs, et tortillés. Il était de taille moyenne, et il avait des yeux bleus très pâles. Il avait un complet marron clair, mais le dimanche il en avait un noir, et tous les jours il portait un chapeau haut de forme, car il trouvait cela plus seyant. »

La jeune fille qui est chez lui — l'invitée — a dix-sept ans ; elle se nomme Ethel Monticue, elle est blonde, coiffée en pyramide et a les yeux bleus — : « Elle avait une robe de velours bleu qui était devenue un peu courte aux manches. Elle avait un chapeau de paille noire et des gants en chevreau. »

Et voilà. Comme c'est simple !

L'action s'engage tout de suite.

Alfred Salteena et Ethel Monticue, au petit déjeuner du matin, se retrouvent; Salteena reçoit justement un billet : c'est l'invitation d'un voisin qui le prie de passer quelques jours chez lui, et écrit avec une grande franchise : « S'il vous plaît, amenez une de vos jeunes filles, celle qui a la plus jolie figure. » Alors M. Salteena se tourne du côté d'Ethel et lui dit : « Vous viendrez avec moi. » D'ailleurs comme elle est seule chez lui, il n'a pas de choix à faire.

Cet ami qui les invite, c'est Bernard Clark, et on devine aisément que c'est l'homme chic, l'homme bien né, élégant, qui possède une terre, un château avec hall, et qu'enfin, c'est le héros. Par hasard, il a connu jadis ce fils de boucher, et cela ne nous étonne pas; dans les collèges, n'est-ce pas? il y a de tout.

Voici la lettre que M. Salteena écrit en réponse à son élégant ami :

« Mon cher Bernard,

» Certainement je viendrai habiter chez vous lundi prochain; j'amènerai miss Ethel Monticue, communément appelée miss M. Elle est très active, et jolie. J'aime beaucoup bêcher

le jardin, et j'ai un penchant pour les dames lorsqu'elles sont agréables, je suppose que c'est ma nature. Je ne suis pas tout à fait un gentleman, mais vous vous en apercevrez à peine, et puis je n'y peux rien.

» Votre vieux et *valeureux* ami.

» ALFRED SALTEENA »

Après cela nos invités se préparent au voyage ; M. Salteena, en homme prudent, ne mange pas d'œuf à la coque le matin du départ, redoutant les nausées, il paraît nerveux. Ethel lui demande :

— Quel chapeau porterez-vous?

— Je porterai mon numéro un : le noir, et mon veston d'alpaga blanc qui m'évitera la poussière et les mouches.

— Je mettrai du rouge (l'auteur écrit *ruge*) sur mon visage, — dit Ethel à son tour, — car je suis très pâle à cause de l'humidité qu'il y a dans cette maison.

— Vous aurez l'air très sotte, — répond Salteena en riant d'un rire strident.

— Eh bien ! vous aussi, — riposte Ethel agacée.

Et on devine que M. Salteena (qui n'aime pas le maquillage) est inquiet de cette visite, et qu'il craint les coquetteries d'Ethel en faveur du chic Bernard, et que — enfin oui, que M. Salteena est amoureux d'Ethel. Quoi ! Ce vieillard? l'homme de quarante-deux ans? Quelle folie ! C'est ainsi pourtant : la nature humaine a de ces faiblesses, et puis, il faut bien le dire : l'amour est de tout âge !

Dans le wagon (nos amis voyagent en seconde, au grand dépit d'Ethel), M. Salteena dit :

— Bernard a une grande maison, il sera riche.

— Oh ! vraiment, — répond Ethel d'un air détaché en regardant les vaches qui paissent dans les champs. Et M. Salteena, troublé par cette attitude, se plonge dans la lecture de son journal...

L'arrivée au château de Bernard est fort impressionnante : le maître d'hôtel est stylé, parle à voix basse, et s'incline devant ses maîtres à chaque réplique ; le hall est vaste, tout autour sont pendus des armes et des portraits d'ancêtres qui contribuent à lui donner « grand air ».

Puis vient la rencontre d'Ethel et de l'élégant Bernard : Voici Bernard. — Un homme de grande taille, avec de belles longues jambes, des cheveux châtains et des yeux bleus (ici tout le monde a des yeux bleus).

Après cela, M. Salteena présente Ethel; elle rougit sous son fard, et Bernard qui la contemple attentivement devient lui-même pourpre : le roman est indiqué.

Aucun détail n'est oublié par l'auteur qui possède à merveille l'art de peindre : la chambre réservée à la jeune visiteuse est décrite minutieusement, avec ses rideaux de soie cramoisie aux fenêtres, et son lit à colonnes ; sur la table à coiffer, drapée de blanc et de mauve, une main attentive a disposé quelques violettes dans un « vase de prix ».

Ethel Monticue est enchantée, et Bernard, remercié par elle avec effusion, répond :

— Charmé que cela vous plaise, dans la salle de bain il y a un appareil pour se laver la tête !

*
* *

Si ce roman d'un auteur de neuf ans n'était qu'un roman d'amour, il serait déjà fort divertissant, mais à côté de l'intrigue amoureuse qui se noue avec la simplicité que l'on sait, *Young Visiters* contient une critique acerbe de la société qui accueille les parvenus, et des parvenus qui cherchent à s'introduire dans la société.

M. Salteena, nous le savons, est un parvenu (aujourd'hui on dirait : nouveau riche). Sa mère, par bonheur, est de meilleure origine; tout à l'heure, même, le nom de cette mère servira les projets de son fils. La fortune de Salteena lui procure bien des avantages : il en désire d'autres encore : il veut être du monde, connaître la cour, être présenté sans doute? Car ceci est le desiderata de tout ambitieux mondain. Pour réaliser ces ambitions, sa richesse le servira-t-elle?

La petite romancière sans détours affirme : oui, et petit à petit, elle nous indique comment cette richesse peut procurer de si précieuses faveurs.

Bien entendu, elle n'y met aucun ménagement. Nous savions déjà que M. Salteena souffrait de son origine et jalousait

Bernard Clark qui possède, lui, une éducation mondaine, de hautes relations, des ancêtres : avantages inappréciables. Malgré cette jalousie, le fils du boucher se confiera pourtant à Bernard. Après tout, ce dernier est un ami, et M. Salteena ne peut se confesser à aucun mondain sachant jouir de sa fortune avec plus de goût ; le goût, le détachement élégant : voilà ce que l'autre brûle d'acquérir.

Ce Bernard vit, lui, au milieu de l'opulence avec des allures rassasiées et fatiguées qui sont d'un parfait bon ton. A table, il est servi par un vieux maître d'hôtel déférent, flanqué lui-même de valets de pied en culotte de peluche verte et coiffés de perruques en ailes de pigeon du meilleur effet. Eh bien ! Bernard donne distraitement ses ordres, et regarde à peine ces serviteurs !

Il boit aussi du sherry avec lassitude ; c'est un homme du monde enfin, et l'on comprend que le pauvre Alfred Salteena, qui tout à l'heure à table était fort encombré de son bol, et ne savait s'il devait le boire ou le répandre dans son assiette, consulte ce parfait dandy.

Bernard Clark donne son avis : il conseille à M. Salteena d'aller passer quelque temps — une retraite — au cercle du Crystal Palace. Cette idée-là est vraiment la plus curieuse qui ait pu germer dans l'esprit de notre petite romancière. Ce cercle (?) reçoit des pensionnaires, quelques lords désargentés mais excessivement bien. Ceux-ci accueillent volontiers les Salteena inexpérimentés et, obligeamment, les guident, et les présentent dans le grand monde.

M. Salteena, recommandé par Bernard Clark à l'un de ces lords, se présente timidement chez lui (description minutieuse du bureau occupé au Crystal Palace par lord Clincham : fauteuils de cuir confortables, surmontés de couronnes, portrait de famille au-dessus de la cheminée, etc...) et la conversation s'engage. Alfred Salteena s'accuse humblement de n'être pas de sang royal, il ajoute :

— Mais vous, my lord, je suppose que vous en êtes?

Lord Clincham agite négligemment sa main, puis :

— Une légère portion certes coule dans mes veines, mais cela ne me tourmente guère et (pieusement ceci) après tout, le jour du jugement qu'en adviendra-t-il?

M. Salteena pousse un soupir :

— *Je pensais à ce monde-ci.*

Après cela lord Clincham, qui est très intelligent, décidément, comprend la situation à demi-mot, et consent à se charger de l'éducation mondaine du néophyte, moyennant une somme d'argent — modeste en vérité — versée immédiatement, sans préjudice d'autres versements à venir, car, prudemment, le professeur s'est informé de la situation financière de l'élève.

M. Salteena paie donc, remercie, et le lord, se coiffant de son haut-de-forme gris, renvoie son visiteur, en prononçant avec le plus pur accent français un « au revoir » plein d'élégance.

Que va faire de Salteena, ce lord? Vous croyez peut-être que cette question demeure à l'état de question dans l'esprit de miss Daisy Ashford? et que celle-ci ne sait pas au juste où elle nous conduit? Erreur. Elle le sait à merveille.

Lord Clincham, dès lors responsable de son nouvel élève, lui conseillera d'interroger sur les questions mode, étiquette, fêtes, etc. les valets du cercle, très entendus en ces matières. Lui, se chargera de la grammaire, introduira Salteena dans le monde élégant, le présentera aux chasses, le fera inviter aux thés mondains, etc.

M. Salteena devra aussi choisir une carrière suivant ses capacités, car « de ce choix dépendra le genre d'éducation qu'il recevra », que veut-il faire?

M. Salteena répond :

— Obtenir une fonction quelconque à Buckingham Palace !

Le lord propose alors :

— Galoper derrière la daumont royale, par exemple?

Et M. Salteena :

— Oh ! vraiment cela me plairait tout à fait, j'aime beaucoup le grand air et la royauté !

***

Le chapitre suivant est intitulé *High Life*, il contient cette étonnante visite au prince de Galles, dont j'ai déjà parlé.

Au cercle, quand le domestique attaché à la personne du

nouveau riche, propose à celui-ci de la part de lord Clincham d'assister au lever, Salteena s'écrie :

— *Oh ! yes what fun !*

Ce qui équivaut à peu près à : « Oh ! oui, quelle veine ! » Ensuite, il demande au valet ce que c'est qu'un lever? — Car vous pensez bien que le fils du boucher ignore les usages de la cour. — La réponse cependant ne le satisfait pas complètement, et il pose de nouveau sa question à Clincham :

— Que fait-on au juste à ce lever?

— Oh ! — répond le lord négligemment, — nous nous promenons dans les salons, nous mangeons des glaces, nous buvons du champagne, et tout cela... Quelquefois il y a de la musique.

— Est-ce que l'on danse? — demande l'autre inquiet.

— Pas toujours.

— J'en suis bien content, — reprend Salteena soulagé, — je ne suis plus si souple qu'autrefois, et puis, mes jarretières sont un peu serrées.

Il faut lire cette indescriptible séance du petit lever, la majestueuse bonhomie du prince héritier, la présentation de M. Salteena sous un faux nom — celui de sa mère — et comment le prince démasque la ruse (car il connaît admirablement l'armorial de son royaume) et la pardonne ensuite. Pendant que, fort adroitement, notre romancière s'est débarrassée de M. Salteena, que deviennent dans le beau château Bernard et Ethel livrés à eux-mêmes? ils deviennent — vous l'avez deviné — amoureux l'un de l'autre, et rien n'est plus candide et plus effronté que la description de cette passion.

Où Bernard va-t-il faire sa cour? il lui faut changer de cadre, emmener la bien-aimée, voyager.

Alors un soir ce jeune homme allume sa pipe, et dit « passionnément » à sa compagne :

— Que penseriez-vous d'un séjour dans un grand hôtel de Londres? Nous irions au théâtre, nous ferions des parties, nous nous amuserions beaucoup, vous et moi?

Ethel accepte tout de suite, enchantée, et va faire ses malles.

A Londres, ils s'installent dans un riche palace et mènent une charmante vie de dissipation — entendez : « table *d'ôte* », théâtre, parties, etc... Un jour Ethel et Bernard font une visite à M. Salteena. La jeune fille est vêtue pour l'occasion d'une robe de mousseline vert pré, coiffée d'un chapeau de même couleur, elle tient à la main une ombrelle et un sac assortis. L'auteur, qui est l'honnêteté même, a soin de nous confier ce qu'Ethel a enfermé dans son sac : « quelques épingles à cheveux, un mouchoir propre, cinq shillings, et un pot de rouge », avec cela, n'est-ce pas? on peut aller partout.

Donc ils se rendent bras dessus bras dessous au Crystal Palace ; justement lord Clincham y donne une fête, les salons sont bondés de l'aristocratie la plus élégante, une grosse duchesse chante au piano, l'assistance est en joie, on ne voit que jeunes earls, lords, et duchesses. Là se place une scène de premier ordre :

Lord Clincham qui connaît à peine Ethel — Bernard vient de le présenter — demeure seul avec elle, et lui présente à son tour quelques-uns de ses amis; il lui nomme ainsi lord Hyssops. Mais elle reconnaît sous ce nom le fils du boucher, l'ami Salteena ! Tableau. (Salteena a pris ce titre qui n'est à personne, et ce nom qui est celui de sa mère, depuis sa présentation au prince de Galles, mais Ethel l'ignore.) Une explication est nécessaire. Au cours de cette explication, sous le coup d'une émotion légitime, mais malheureuse, M. Salteena déclarera à Ethel son amour :

— Je trouve vos façons bien mystérieuses, — dit Ethel à ce nouveau noble, — vous disparaissez, et vous revenez avec un titre... notre amitié, je pense, devra finir ici, bientôt vous épouserez une duchesse !

— Pas du tout ! — répond M. Salteena en rougissant profondément, — et vous savez bien que j'ai toujours désiré vous épouser vous-même !

— Voilà du nouveau pour moi.

— Pas pour moi, — murmure M. Salteena (et sa voix tremble dans sa poitrine). — J'ajoute que je vous ai toujours aimée, et maintenant, je vous aime avec passion.

— Mais moi, je ne vous aime pas, — répond la cruelle Ethel.

— Pourtant, si vous m'épousiez, vous pourriez peut-être y arriver?

— Je ne crois pas, mais vous êtes très bon de m'avoir demandée (et elle lui sourit plus gentiment).

— Ceci est mon agonie, — balbutie le prétendant éconduit en s'accrochant à la table, — ma vie sans vous sera intolérablement amère.

Ethel l'encourage :

— Soyez un homme, et je penserai toujours à vous avec sympathie !

C'est ainsi qu'Ethel se débarrasse de M. Salteena qu'elle n'aime pas.

Il ne nous manque plus, après celle-là, qu'une scène d'amour avec Bernard, et nous l'aurons au chapitre suivant intitulé : « Une proposition. »

***

Nous avons déjà lu, au cours de ce roman, la description de la vie à la campagne, la vie élégante et de bon ton telle que la comprend l'auteur ; puis celle que l'on mène à Londres, soit dans la « gentry » admise aux petits levers des princes, soit dans la « society ». Enfin, on nous a raconté l'épisode de l'amour malheureux nous allons connaître maintenant l'idée que miss Daisy Ashford se fait de l'autre amour : le vainqueur. Quoi? Cette petite fille songe à de telles choses? Certes, et elle y songe souvent, et avec complaisance, mais aussi avec une franchise pleine du lyrisme le plus enfantin, et le plus divertissant.

Oui, ce petit marin joufflu a réfléchi aux problèmes de l'amour — à sa manière bien entendu — et entre deux pensums, en mordillant le bout de son porte-plume, elle a rêvé aux flirts printaniers le long de la rivière, et au plaisir qu'elle goûterait, si elle était une belle jeune fille mince, vêtue de blanc, assise à la barre d'un canot, écoutant les paroles passionnées d'un rameur amoureux !

Elle a vu de tels tableaux reproduits dans les magazines illustrés de son pays? d'accord. Mais les légendes qu'elle écrit sous ces images, elles sont bien de l'auteur enfantin...

et d'abord les exclamations, les protestations, les serments, les déclarations amoureuses que profèrent ses personnages sont dans un langage ardent, et ces personnages eux-mêmes, elle les a créés emportés, violents; ils s'expriment avec feu, ils pâlissent et rougissent à chaque instant, balbutient ou, sous l'empire de leurs sentiments, parlent d'une voix rauque (*husky voice*), s'accrochent aux meubles, ou s'évanouissent : c'est bien l'ouragan même de la passion !

Toutefois, vous pensez que miss Ashford ignore la pitié, car la pitié est le résultat d'une sage réflexion, et je vous le demande, réfléchit-on quand l'amour nous sollicite d'autre part? — C'est ainsi que l'auteur a lestement exécuté, il y a un instant, le pauvre M. Salteena si malheureux... Mais aussi pourquoi cet homme entre deux âges se mêle-t-il d'aimer une jeunesse de dix-sept ans? — Il ne nous intéresse guère, car il n'a pas comme notre héros de « belles jambes longues », ni un complet qu'il porte avec un chic élégant. Le fils du boucher est gêné dans sa veste d'alpaga? Ce n'est pas un amoureux. Parlez-nous de Bernard, celui-là, oui, il est intéressant, aussi ne sera-t-il pas heureux tout court, mais : heureux *follement*. Miss Daisy Ashford se plaît aux degrés les plus élevés de la passion. Le chapitre dans lequel Bernard se déclare est vraiment charmant, car mieux que dans toute autre partie du livre, il met en présence le côté matériel de la vie, et la poésie de l'auteur : thé, rôties beurrées, et amour tendre; viandes, pâtés et déclarations d'amour; bains savonneux et propos passionnés !

Le lendemain de la fête au Crystal, Bernard, douillettement couché et trempant une rôtie dans son thé, prend subitement une résolution : il demandera Ethel en mariage le jour même ! Mais Londres ne l'inspire guère, Londres manque de verdure... Il emmènera donc la jeune fille à la campagne :

— Dépêchez-vous, Ethel ! — crie l'amoureux à travers la porte. — Nous allons passer une journée à Windsor. Nous emporterons notre déjeuner !

Et la jeune fille :

— Hurrah ! je serai bientôt prête, j'ai pris mon bain hier soir, *alors je ne me laverai pas beaucoup ce matin.*

Bernard approuve cette résolution, et ajoute galamment :

— Vous êtes fraîche comme une rose, ma chère, aucun savon ne vous embellirait !

Confuse de ce début, Ethel s'habille de son mieux, et elle est fort belle, paraît-il, dans une robe de mousseline blanche fleurie de roses (elle n'oublie pas de mettre aussi un peu de rouge à ses joues).

A Windsor, nos amoureux louent un bateau, et la jeune fille contemple fièrement les bras nerveux et brunis de son bien-aimé qui rame avec ardeur, pendant qu'elle s'étend elle-même mollement sur les coussins...

Puis ils attaquent les viandes froides, le poulet, débouchent le champagne, etc... Ensuite viennent les paroles d'amour.

Ethel est couchée dans l'herbe, ses yeux sont fermés, mais vous pensez bien qu'elle ne dort point ! Bernard tout en fumant sa pipe admire le visage rose de sa *Sweet-Heart* et ses longs « cils bouclés », et puis il se rapproche d'Ethel et murmure son nom en tremblant :

— Oh ! Qu'est-ce que c'est?

— Les mots me manquent, — prononce Bernard d'une voix rauque, — ma passion est si intense !

Ethel feint la surprise... peut-être ne s'attend-elle pas, après tout, à une attaque si brusque, car Bernard « place fermement » un bras autour de sa taille, et l'interroge :

— Quand m'épouserez-vous? Je vous aime si intensément que, si vous me refusez, je me jetterai dans l'eau bourbeuse de cette rivière !

— Oh ! ne faites pas cela ! — implore la jeune fille éperdue.

— Alors dites que vous m'aimez !

— Oh ! Bernard, je vous aime follement, vous êtes pour moi comme un dieu, et je vous épouserai certainement.

— Quand?

— Aussitôt que possible.

— La semaine prochaine, ma chérie ! — dit Bernard.

Et, « saisissant le taureau par les cornes », il l'embrassa sur sa jolie figure en l'appelant plusieurs fois « sa femme ». Ethel « tremble de joie en entendant ces mots mystiques » et puis, elle s'évanouit !

Son fiancé la ranime et la ramène, non sans avoir emballé

les restes du déjeuner. En revenant, il prononce ces quelques mots pleins de prévoyance :

— J'espère que vous n'avez pas de maladie?

— Oh ! non ! je suis très forte, je me suis évanouie d'émotion et de joie.

— Ah ! je vois, il y a des gens, en effet, à qui cela arrive.

Le roman est fini ici, quoique l'auteur consacre encore deux chapitres à la description des cérémonies du mariage, cadeaux, lunch... (Au lunch apparaît un grand *wedding cake* surmonté d'un ange en sucre, qui brandit un sabre de pâte d'amandes.)

Et M. Salteena, que deviendra-t-il? Va-t-il se jeter dans la Serpentine, traîner des jours désespérés? du tout. Salteena, qui fait partie maintenant de la « gentry », épousera une fille d'honneur de Buckingham Palace. Lord Clincham se mariera aussi avec une noble héritière, et ces trois couples donneront le jour à dix-neuf enfants.

Tel est ce récit d'une romancière de neuf ans. Toutefois, je n'ai pu indiquer ici ni l'humour, ni la drôlerie spirituelle qui pétille au cours des dialogues et des situations.

Faut-il regretter, après cela, que miss Daisy Ashford ait perdu si tôt le « don » d'écrire? à notre point de vue, sans doute.

Quant à l'auteur, j'imagine qu'étant petite, les Fées lui ont dit : « Tu seras quelques jours notre filleule ; nous te donnons une imagination magnifique et charmante qui embellira les heures de ta jeunesse heureuse. La Fantaisie dont tu seras douée te transportera à travers un monde inconnu : celui du rêve. Les ignorant encore, tu imagineras à ton gré les passions humaines. Mais lorsque tu seras une femme, ces illusions s'évanouiront ; la vie n'est faite que de réalités. Pourtant les songes qui enchantèrent ton enfance, en rendront plus délicieux le souvenir passé !... »

MARIE-LOUISE PAILLERON

AVEC LE DÉTACHEMENT FRANÇAIS

DE PALESTINE ET DE SYRIE[1]

18 septembre.

Le D.F.P.S. [2] va attaquer avec la grande armée anglaise qui s'étend de notre secteur à la mer. Le sang français va donc couler une fois de plus sur cette terre où sont tombés jadis tant de nos Croisés, de nos Hospitaliers, de nos Templiers (sans compter ceux qui tombèrent en route), où sont tombés tant de soldats de la République, soit au mont Tabor, qui se dresse là-bas, à vingt lieues de nous, soit devant les batteries de Saint-Jean-d'Acre. Et il y a encore ceux qui dorment à Gaza, terrassés par le mal dont nous savons nous garder aujourd'hui.

Cette pensée hausserait le courage du détachement, s'il en était besoin ; mais tous en ont assez d'un rôle trop effacé, trop négatif au regard de celui que jouent leurs frères du front occidental. Cependant tous ou presque tous sont des vétérans de ce front-là, des vétérans, des vieux, devrais-je dire, ou des demi-invalides. N'importe : Quoique prenant l'affaire en riant (pas le service, bien entendu), en nous blaguant nous-mêmes, nous n'en sommes pas moins désireux

1. Voir du même auteur *Une campagne au Hetjas*, dans la *Revue de Paris* du 15 septembre.

2. *Détachement français de Palestine et de Syrie.*

de montrer notre valeur à ces Anglais coloniaux qui ne voilent guère leur douce pitié pour les pauvres *French politic forces*.

A vrai dire, il n'y a parmi nous qu'une unité absolument française, notre « printemps », nos petits chass'-d'Af'. Mais nous savons combien nous pouvons compter sur nos spahis et nos tirailleurs algériens, quoique à la moisson rouge de France les meilleurs d'entre eux aient été depuis longtemps fauchés.

Pour nos Arméniens et nos Syriens, l'heure devrait être solennelle : depuis des siècles, c'est la première fois qu'ils vont affronter en bataille rangée les exterminateurs de leur race, venger peut-être leurs morts. Il est un peu de mode, aux tirailleurs surtout, de douter de leurs vertus guerrières. Mais leurs officiers ont confiance. Ils tiendront, paraît-il, comme ils ont tenu en 1909 à Adana et sur tous les points où ils n'étaient pas complètement désarmés, à Hajin, à Durtyol, à Chekr Mourad surtout. Puissent-ils mériter les fleurs dont leurs compatriotes les couvrent dans les journaux d'Égypte ! C'est notre plus cher désir.

Au coucher du soleil, je suis venu m'établir dans l'oued Ballout. Quel spectacle, que cette descente du *Zig zag road* vers le *Hot Cross* ! Dans l'oued débouchent trois ravins : ceux d'Aïn Zerga et de l'oued Emir, et celui qui vient de Rafat. Au fond de l'oued, c'est un grouillement de voitures, de bêtes et d'hommes allant aux points d'eau ou aux ravitaillements. Le soleil oblique frappe les parois abruptes des montagnes, les colore en rouge, tandis que les ombres sont d'un violet admirable. Quel pays de tourisme ! Et c'est la guerre qui m'amène parmi ces merveilles !

La préparation d'artillerie est sans doute commencée. Des pièces, sur les crêtes sud, mêlent leur voix aux obusiers de la vallée. Les projectiles passent en ronflant au-dessus de nous, renforçant ou atténuant leur bruit selon qu'il y a sous leur trajectoire des crêtes ou des vallées ; il se répercute dans les tournants des ouadi... Le tonnerre brusque d'une pièce voisine a surpris un cheval, qui traînait un tonneau d'eau, et le conducteur, un tirailleur des nôtres, roulant sous le tonneau, a eu la tête écrasée. Premier cadavre ! Je confie au pharmacien du poste de l'oued Emir le soin de l'enterrer sur un gradin du plan sud de l'oued, où un peu de terre rend

l'inhumation possible, comme l'indiquent déjà quelques croix.

Je regagne ma tente, dressée sur les galets de l'oued Ballout. Tout se tasse. Les obus, de temps à autre, viennent se briser contre les murs de la crique où s'est installée l'ambulance 3, et les éclats d'acier, heurtant le silex de la craie, sont autant de briquets provoquant une foule d'étincelles.

19 septembre.

Au réveil, la canonnade s'accentue. Il fait encore noir quand arrivent les premiers blessés : les autos sont là, toutes prêtes.

Les nouvelles arrivent aussi, les tirailleurs ont brillamment enlevé les tranchées qui leur faisaient face, presque sans perte ; mais, après avoir franchi un ravin profond, ils se trouvent momentanément arrêtés par des feux d'enfilade de mitrailleuses. Le mont Ararat couvre de projectiles le plateau de Rafat, où tiennent nos Arméniens, qui paraissent très exposés.

Vers 8 heures, les premiers prisonniers descendent. Ils forment deux groupes : environ 200 hommes. Parmi eux, un médecin syrien, qui parle déjà de s'engager parmi nous, fait ses adieux à son chien, un berger de Poméranie, que mon sergent adopte incontinent, avec promesse de le bien soigner. Un vieillard à barbe blanche étonne nos infirmiers : c'est le *khodja*, l'aumônier du bataillon, car l'état-major d'un bataillon a été pris au cours de l'assaut. Les prisonniers turcs sont assez mal vêtus et ont des mines défaites. Mais nous-mêmes ! Puis, un soldat désarmé a toujours un air si piteux !

Je vais en auto examiner le poste établi au haut du *Gun Road*. J'y trouve, outre les médecins qui en assurent le service, le docteur Hartmann, arrivé je ne sais comment de Jaffa pour prendre part à la fête et cueillir un lot de blessés. Mais l'ennemi est en fuite et on ne voit plus rien, sinon, sur le sentier où des mulets de litière ramènent quelques blessés, une quantité d'éclats d'obus. Il n'en tombe plus, et d'ailleurs on veille à ne pas former de groupe sur le plateau, baptisé par les cartes *Umbrella Hill*. A l'abri d'un mur de pierre

sèche en fer à cheval, sous un caroubier solitaire, un officier déjeune. C'est vrai : il est plus de midi. Nous cassons la croûte avec les vivres de mon sac, puis nous avançons jusqu'au bord du plateau. Devant nous, dans le nord, rien ; au nord-ouest, vers Arsouf, quelques éclatements, mais sur le mont Ararat et autour, ça cogne ferme, et de grosses colonnes de fumée noire ou blanche jaillissent.

Il faut redescendre dans l'oued Ballout pour voir comment s'opère le transport des Arméniens. Le médecin-chef de bataillon a la fièvre des trois jours, un peu de délire : il ne veut pas quitter son poste, et on a toutes les peines du monde à l'évacuer... Les évacuations vers l'arrière se font à merveille. Celles de l'avant, bien aussi, sauf que chacun des médecins de bataillon se croit toujours un peu lésé dans sa dotation en brancardiers et en bêtes de somme.

Nuit calme. Laissé à l'A 3 P[1] le malheureux lieutenant Arditti, le seul officier français blessé. Mais il a une fracture des vertèbres cervicales, et n'en reviendra pas.

20 septembre.

Quel réveil au matin ! Les Allemands, qui tiennent l'Ararat, nous envoient toutes leurs saletés, probablement à l'heure du départ, et leurs derniers coups sont pour l'ambulance, dont ils connaissent fort bien la place par leurs avions, place signalée par une immense croix de terre rouge au milieu d'un cailloutis de craie. Les obus frappent le coteau et dégringolent en une grêle de menue ferraille qui finit par joncher le sol. Un obus tombe au milieu de nos chevaux qui s'arrachent à leur piquet. Pendant que je tâche de les calmer, un autre nous tue une mule. Un troisième tombe sans éclater entre deux infirmiers qui cherchent un endroit plus à l'abri pour y transporter ma tente. Cet obus est le dernier. L'Ararat doit être pris, à moins que, menacés d'être tournés par la brigade irlandaise qui tient notre droite, les Allemands n'aient décampé.

L'ordre de poursuivre n'est pas donné. Toutefois l'A 2 P s'est portée en avant et s'est établie dans un repli de terrain, derrière Umbrella Hill.

1. Ambulance n° 3 de Palestine.

Il faut maintenant penser à nos morts : vingt-deux Arméniens sont tombés à Rafat et y sont inhumés ; un adjudant de tirailleurs est tombé devant Zaouïah, dont nous tenions les abords hier à midi, et a été enterré par ses camarades. On me signale encore trois ou quatre tirailleurs, groupés dans un ravin au delà de Umbrella Hill. Je pars à cheval pour reconnaître l'emplacement précédant quelques brancardiers, tandis que je fais préparer des tombes autour du caroubier. Mais le chemin est exécrable, ou plutôt il n'y a pas de chemin. Les brancardiers se perdent, et il fait déjà nuit quand je rencontre les trois cadavres, que j'ai peine à identifier. On ne peut songer, dans ces gorges affreuses, à faire marcher les hommes la nuit. Je reviens par un semblant de piste qui me mène à Deïr Ballout, puis je retrouve le Gun Road. Les officiers de la batterie Salomon dînent là, tandis que les 75 redescendent la vallée. Leurs munitions épuisées trop vite, ils se sont servis des 77 pris à Gaza, tirant jusqu'à ce que les pièces éclatent.

21 septembre.

Encore une nuit tranquille. La journée s'est passée pour nous à rassembler le matériel sanitaire et à le diriger vers Mezereh, situé près d'un important point d'eau, au sud du débouché de la vallée entre Tireh et Mejdel Yaba.

L'ambulance 3 P et les brancardiers fonctionnent, car l'épidémie de « fièvre des trois jours » fait rage, et les autos suffisent à peine à transporter à Ludd les fiévreux. Il y a 300 malades ou blessés à l'hôpital, et il y aura bientôt autant d'hommes au dépôt des éclopés, où l'aide-major s'efforce de faire un triage.

22 septembre.

On nous dit de nous apprêter, d'ici deux ou trois jours, pour la poursuite. Nous rassemblons en hâte ce qui reste de matériel épars. Il y en a ! Il y en a ! On nous avait promis des camions pour le transporter à Ludd ; mais les camions ont sans doute bien autre chose à faire.

D'autre part, on a demandé des propositions de citation : quels noms donner? Chacun a fait son devoir, sans fléchis-

sement. Les heureux élus seront un jeune médecin de l'A 3 P S, détaché à Rafat près de l'escadron à pied et des Arméniens, et qui a donné l'exemple du courage; un infirmier de l'A 2 P qui, à un poste très avancé, très exposé, s'est montré on ne peut plus débrouillard; le médecin-chef de l'hôpital d'évacuation, qui a bien organisé son affaire, tout en se montrant brillant chirurgien; enfin un simple tirailleur prêté aux brancardiers et qui, prenant sur les autres convoyeurs indigènes un grand ascendant, a rendu service. On parlait de le faire nommer caporal : impossible! C'est une mauvaise gouape, dont le livret est couvert de motifs de punitions, plus extraordinaires les uns que les autres, pour des histoires de cartes. Il se contentera de sa croix de guerre et de quarante piastres comme prime.

Notre cavalerie a de la chance : avec la division de cavalerie australienne, elle a brillamment coopéré à la victoire, en prenant Tell el Keram, point stratégique sur la ligne qui va de Djiljulieh à Afouleh, à l'embranchement de la ligne d'El Marah. Le régiment mixte aurait couché près de Bir Asur et, dans un raid, coupé de nouveau la ligne, entre Afouleh et Djenin. Notre cavalerie serait donc dans la plaine d'Esdrelon, en vue du mont Tabor, pouvant descendre sur Saint-Jean-d'Acre ou remonter vers Tibériade, et contourner le Tabor soit par Bersan et la vallée du Jourdain au Sud, soit par Nazareth au Nord.

Mais les Turcs lâcheront-ils sans combat la forte ligne qui de Saint-Jean-d'Acre gagne des hauteurs atteignant, de la mer au Tabor, 500 et 600 mètres, se continue par le lac de Tibériade et la vallée du Yarmouk? Ce serait trop beau.

Camp de Mezereh, 23 septembre.

Nous avons reçu un communiqué officiel. Au cours de la poursuite, du 19 à 9 heures jusqu'au 21 à 20 heures, le régiment de cavalerie du D. F. P. S. a fait 2 400 prisonniers, capturé 18 canons, 6 mitrailleuses, un matériel considérable comprenant des automobiles et des voitures de toute sorte La ville de Naplouse a été prise en trente minutes par une charge de la cavalerie française. Les pertes sont très légères.

Ont-ils de la chance, nos spahis et nos chasseurs d'Afrique ! Ils ont donc savouré l'ivresse de la charge sabre au clair : l'idéal du cavalier !... Ici nous rongeons notre frein. L'ordre de départ ne vient pas, la fièvre des trois jours continue ses ravages. Nous poursuivons la récupération pénible du matériel abandonné dans le secteur. Nous avons enterré, non sans mal dans ces ravins rocailleux, nos derniers cadavres, déjà touchés par la putréfaction. Temps très chaud, orageux. Par moments le vent souffle, et des trombes de poussière comme nous en avons vu à Ramleh et à Mejdel balaient en enfilade une ligne de tentes, à la grande joie des voisins.

24 septembre.

Nous campons dans des sorghos déjà moissonnés, hauts comme des maïs, auxquels ils ressemblent : la moisson consiste à enlever le panicule, gros comme le poing, qui porte le grain. Nos chevaux se régalent des fanes. Car, pour ce qui est des jeunes pousses partant du pied, le lieutenant Marchegay, colon tunisien, recommande de ne pas en laisser manger, à cause de leur teneur en acide prussique. Nous déterrons aussi pour les chevaux les rhizomes du chiendent. Ils ont besoin qu'on pense à eux, les pauvres ! Beaucoup sont morts des coliques de sable, dues à la terre qu'ils avalent en cherchant sur le sol les grains d'orge et d'avoine tombés de leur musette-mangeoire. On leur avait confectionné des muselières : la précaution n'a pas suffi.

Le point où nous campons est infesté de scorpions noirs. J'en ai pris grimpant au plafond de ma tente indienne ; mon sergent secrétaire en a trouvé deux dans son casque ; un aide-major, ayant omis de secouer ses souliers avant de les mettre, a souffert atrocement d'une piqûre au pied. En général, l'inoculation du venin n'a d'autre conséquence qu'une réaction locale — inflammation et douleur. Mais les Arméniens piqués crient et gémissent d'une voix si aiguë, que la nuit en est troublée.

Bonnes nouvelles de Syrie : on annonce la capture de 250 000 hommes et de 260 canons.

26 septembre.

Nous sommes trop près des ruines d'Antipatris pour que je n'y pousse pas une pointe.

Elles se profilent sur l'horizon à 4 kilomètres au nord du camp, sous la colline où Mejdel Yaba, à demi détruite, est encore toute blanche de chaux. Les murs de la cité d'Hérode Antipater forment un vaste carré. Les Arabes appellent ce point Ras el Aïnin — la « tête de la source ». En effet une source abondante y entretient une grasse végétation. Nos chevaux entrent dans l'herbe jusqu'au poitrail. Elle dépasse la tête des cavaliers hindous qui y font paître des bêtes misérables — sans doute une prise récente opérée sur les Turcs. En des jardins abandonnés, des bananiers vigoureux montrent une exubérance de végétation que nous ne connaissions plus depuis le Delta du Nil.

Des E. L. C. [1], autour de la station de Ras el Aïnin, travaillent activement à l'établissement d'une nouvelle voie ferrée, parallèle à la voie plus étroite qu'utilisaient les Turcs. C'est une fourmilière humaine. Les pioches s'élèvent et s'abaissent rythmiquement : on dirait d'une mêlée dans une bataille. Mais le rendement est considérable. Ces Égyptiens modernes en uniforme kaki, couleur du sol, transportent dans des couffes de sparterie, comme leurs ancêtres des temps pharaoniques, la terre nécessaire au remblai. Et c'est un curieux contraste, que d'employer à ce travail, digne des recordmen de la pose des transcontinentaux américains, des hommes qui manœuvrent comme les fellahs de la IVe dynastie, sous l'œil de leurs contremaîtres en robe bleue, armés du fouet, symbole de puissance. A mesure que le remblai avance, on y met les traverses et les rails, apportés par un train à pied d'œuvre, avec le ballast. Le train retourne à l'arrière pour un autre chargement, et un nouveau train le remplace, qui peut avancer à quelques centaines de mètres de plus.

On sent qu'Antipatris dut être une ville artificielle comme la plupart de celles qu'ont bâties les Hérodes. Mais nous l'avons mal visitée, tant à cause des barbelés que les Hindous n'avaient pas fini d'enlever, que des tranchées anglaises, dont la première ligne passait ici. En revenant, nous aperce-

1. *Egyptian Labour Corps.*

vons sur une route, à plus d'un kilomètre, une file d'hommes : des prisonniers ! Il faut voir cela. Un temps de galop parmi les sorghos — grosse imprudence à cause des larges et profondes crevasses de l'argile rétractée par la sécheresse — et nous arrivons à point pour voir défiler la colonne, qui fait courir aussi les tirailleurs algériens. Des Hindous au haut turban, à la barbe soigneusement roulée, composent l'escorte. En tête viennent des officiers prussiens. Ils nous fixent, avec l'expression arrogante qu'on leur connaît. Tout à coup, sur leurs faces insolentes passe une expression de stupeur : *Franzosen !* Ils nous ont reconnus à notre képi... Eh ! oui, il y a encore des Français, et jusqu'en ces parages ! Derrière les Allemands, un troupeau de Turcs, l'œil morne. Quelques déguenillés emportent en guise de couvertures de fort beaux tapis qui n'ont pas dû leur coûter cher.

3 octobre.

La colonne est partie. Je reste à Mezereh pour assurer l'évacuation du matériel, étant d'ailleurs le seul médecin disponible pour le service de la compagnie d'étapes du 115e R A T et des éclopés qui le rassemblent. Ce service va passer à l'A 2 P réduite à deux médecins du fait de l'épidémie, en attendant qu'elle quitte Kefr Ischa pour suivre la colonne, à quatre étapes. Elle doit verser au dépôt de Ludd tout son matériel d'hospitalisation, et laisser brancards et matériel technique, pour ne charger ses voitures qu'à 300 kilos, avec les cinq jours de vivres et de fourrage nécessaires pour atteindre Kaïffa, où elle reprendra des vivres pour une partie des neuf étapes de Kaïffa à Beyrout. Les infirmiers de cette ambulance sont bien vieux, plusieurs sont presque des invalides : espérons qu'il en arrivera quelques-uns. Le 6, on doit lui envoyer des camions automobiles chargés de son matériel technique. Elle va abandonner, non sans regret, deux Turcs, blessés légers qui, fort heureux d'être bien nourris, travaillaient dur.

Zoumarine, 4 octobre.

Pressé de rejoindre la colonne, je ne ferai aucune des deux randonnées que je m'étais promises. J'aurais aimé, d'une

part, aller de Djiljalieh à Naplouse, visiter en même temps Samarie et la montagne sacrée de Garizim ; d'autre part, piquer vers la mer et Kaisarieh, l'antique Cesarée. Tant pis !

Je quitte donc le camp de Mezereh en même temps que le convoi d'autos qui emportent le matériel destiné à l'avant et les tentes indispensables. Ce qu'on abandonne à la garde de quelques éclopés va refluer sur Ludd, où la compagnie d'étapes le mettra en wagons à destination de Port-Saïd, comme le dépôt avancé et l'hôpital de 350 lits, le tout pour être réembarqué à destination de Beyrout. Mon ordonnance, les secrétaires de l'État-Major, celui de la chefferie du service de santé se sont casés sur ces autos, qui vont chercher un chemin praticable en contournant par le Sud-Est le massif du Carmel. Mon cheval est solide, entraîné, largement repu du chiendent et de l'orge abandonnés sur le champ de bataille. Heureusement : car l'étape sera dure.

Je passe entre les ruines d'Antipatris, au delà desquelles se prolonge maintenant la voie ferrée, et Mejdel Yaba, tout blanc sur sa colline. Je traverse le village à peu près détruit de Djiljulieh, premier gîte d'étape de notre colonne. La route est réparée, mais longe des champs criblés de trous d'obus, encombrés de fils barbelés. Je fais boire mon cheval à l'abreuvoir d'un camp d'Indiens — lanciers du Bengale, je crois. Ils me saluent avec la déférence sympathique que montrent toujours aux Français les Indiens qui ont séjourné en France. La route, qui suit le pied des montagnes, est pleine d'autos britanniques, et aussi de civils qui vont dans l'un et l'autre sens, regagnant les pays libérés ou rejoignant leurs familles. Quel pittoresque mobilier traînent ces musulmans et ces Juifs !

Quittant la route, je prends à travers champs — des champs bien cultivés où gît mainte épave de la guerre, surtout des squelettes de chevaux et de chameaux. Je laisse à droite Tell el Keram, où trois de nos cavaliers ont accompli un joli fait d'armes. Trois spahis, séparés du gros de leur escadron, cheminaient un peu à l'aventure, accompagnés d'une demi-douzaine de cavaliers hindous avec lesquels ils fraternisaient dans je ne sais quel sabir. D'un groupe

de maisons voisin de Tell el Keram partent des coups de fusil à leur adresse. Excellente occasion pour nos spahis de faire fantasia ! Pour crâner devant les Hindous, ils n'hésitent pas à mettre sabre au clair et à charger. Les Bengalis ne restent pas en arrière. Résultat : un spahi blessé mais les Turcs se rendent. On se partage les prisonniers, et les deux spahis en ont pour leur part cinquante, qu'ils vont remettre à la prévôté anglaise contre un accusé de réception en bonne forme.

Kakou, gros village, est le deuxième gîte d'étape de notre colonne. Je fais halte près du puits, où des femmes et des fillettes — chrétiennes et musulmanes — viennent tirer de l'eau : spectacle banal en Orient, mais d'un charme dont on ne se lasse pas.

Après quoi je suis une route qui traverse plusieurs *tell* — vestiges de ruines antiques. Toujours des traces de la bataille : voici des autos boches démolies pendant leur fuite, et voici un convoi de chevaux et de mulets, mal en point pour la plupart ; voici encore des restes de la voie ferrée qui allait de Tell el Keram à El Marah et desservait Liktra, où subsistent les plantations de la colonie juive.

Kerkur, troisième gîte d'étapes, offre un point d'eau assez bien aménagé parmi des ruines antiques. Au Nord est une falaise crayeuse où s'ouvrent des cavernes — carrières ou tombeaux. Ici commence le spacieux canton qui porte sur les cartes le nom de « Forêt des Chênes verts ». Bien clairsemés, les pauvres chênes ! De nombreuses souches gisant à terre, et que les Turcs destinaient au chauffage de leurs locomotives, disent que les années de guerre ont été fatales à la forêt.

Je traverse le lit herbeux d'un ruisseau qui est l'oued Khadeïr, le « fleuve vert », l'un des « fleuves aux Crocodiles » de l'antiquité. La nuit tombe lorsque j'escalade le sentier de mulet qui grimpe vers Zoumarine... J'ai dépassé sur la route une de nos autos sanitaires, en panne. Ces petites voitures Ford, don d'un Américain, sont légères, excellentes, mais, quoiqu'on y mette au plus quatre malades, elles sont encore trop chargées pour ces mauvaises routes, et les ressorts, que nous ne pouvons pas changer, hélas ! se brisent trop souvent.

5 octobre.

Zoumarine est une colonie judéo-allemande des plus florissantes, avec de nombreux cottages européens alignés derrière de beaux eucalyptus. Aux alentours, des vignobles en bon état sur un terrain fort accidenté, coupé de ravins profonds. Femmes et jeunes filles ont l'air très boche ; mais les vieillards, assez nombreux, répondent surtout au type accrédité du vieux Juif.

Pays de Cocagne pour nos hommes : il y a en quantité d'excellent vin blanc à des prix abordables : d'où, ce soir, pas mal de vent dans les voiles. Par contre, une masse de malades à évacuer ; sur 120 hommes venus se présenter au groupe de brancardiers et à l'ambulance, environ 90 Arméniens. La fièvre atteint près de 40 degrés. Devant un tel arrivage, les évacuations deviennent insuffisantes et nos chauffeurs sont sur les dents, d'autant plus qu'il faut transporter ces malades jusqu'à Kaïffa, où le docteur Augagneur est allé installer un hôpital temporaire de trente lits. Médecins et infirmiers couchent avec les malades sous les toiles de tentes individuelles, tendues entre les oliviers : heureusement qu'il ne fait pas froid et qu'on a distribué du pinard !

On vend des paquets de *Palestine News* : la propagande anglaise ne s'endort pas.

Kaïffa, 7 octobre.

La route descend de Zoumarine par un ravin encaissé au fond masqué de lauriers-roses et de gigantesques roseaux. Au delà du défilé une petite plaine sur la mer : c'est El Ferdis — « le Paradis ! »

Je coupe, en abandonnant la colonne, vers la petite anse qui fut le port de la Dor antique. La carte signalait sur ce point une verrerie : il n'en reste que les murs. Le fond de l'anse est une grève de sable fin ; l'eau y a la limpidité du cristal. Avec mon estafette, j'y prends un bain délicieux, malgré la blessure que je me suis faite à la jambe par suite du frottement de l'étrivière, et que j'ai laissée sans pansement.

Des Bédouines, belles comme des antiques dans leurs haillons bleus, passent, une amphore sur l'épaule. Nous les

saluons amicalement au passage. Or voici qu'elles vont jusqu'à la pointe des rochers, enjambent un petit bras de mur et se mettent à puiser de l'eau. Eau douce ou eau sursalée? Car elles n'avaient pas besoin d'aller si loin puiser de l'eau de mer. A leur retour, je les interroge : c'était bien de l'eau douce. Nous allons vérifier : il y a là plusieurs trous, identiques à première vue, mais les uns entourés d'une bordure de sel cristallisé, les autres grouillant de larves de moustiques. C'est à ceux-ci qu'elles puisaient. Nous goûtons de cette eau : elle est exécrable.

Sur le promontoire, il y a des ruines, où les Turcs avaient aménagé un poste de surveillance. En allant retrouver nos chevaux, nous rencontrons des pêcheurs à l'épervier. Pour un *medjidié* — cinq francs : la vie est chère ici, nous disent-ils — nous leur achetons quelques douzaines de petites daurades. L'un d'eux est un Moghrebin : ils se déclarent enchantés d'être délivrés du joug turc.

Retour à travers d'importantes ruines — celles de Dor, je pense — et par des bas-fonds allongés entre la dune et les hauteurs à l'Est. En hiver, ce doit être le marécage. M'étant approché avec précaution du bord d'un *ghedir*, je suis suivi de Fil-de-Fer, la grande haridelle de mon estafette. Le voilà en deux sauts enlisé dans la vase jusqu'à la selle. Il a fallu mettre pied à terre pour opérer le sauvetage d'abord de Dumontel, puis de le sellerie et des poissons, puis de Fil-de-Fer lui-même. Enfin nous arrivons au camp, établi dans une plaine au pied du Carmel. Tous les détails de la montagne sacrée apparaissent. La plaine est bien cultivée : une grosse colonie juive l'habite. Les puits à moteur abondent. En face, les ruines du Castello Peregrino des Croisés. Des enfants misérables y jouent avec des épaves provenant de quelque torpillage.

En hâte, après le déjeuner, je prends le chemin de Kaïffa en contournant le Carmel. Je dépasse un détachement de la colonne, qui va s'embarquer pour Beyrout sous la conduite du lieutenant de gendarmerie. Mon cheval, fatigué, trotte péniblement, et c'est à la nuit noire que j'atteins le quartier de la colonie allemande, à l'ouest de la ville.

Longtemps j'erre dans ces rues coupées à angle droit,

cherchant quelque chose de français. Enfin un petit bonhomme qui comprend parfaitement notre langue s'offre comme guide pour ce soir et comme domestique pour demain. Il me fait traverser la ville arabe sur un pavé déplorable, sous des voûtes noires où je n'aurais pu songer à m'engager seul, et j'arrive à la gare — local assigné pour le logement de l'Etat-Major et des services. Des plantons y sont déjà, commis à la garde des bagages venus de Mezereh en auto, et parmi lesquels je reconnais les miens. Ils me font une telle peinture du supplice des punaises en ce lieu que je renonce à y passer la nuit ; on y serait d'ailleurs assez mal, à même le plancher.

Comme d'autre part l'hôpital est à l'autre bout de la ville et que mon cheval n'en peut plus, je gagne le camp des autos, à quelques centaines de pas. Après avoir réussi à faire boire Frelon et à boire moi-même, je l'attache à un tamaris, le desselle, lui donne son avoine et m'endors dans les couvertures qui forment son lourd paquetage : demain on verra à manger.

8 octobre.

Je me mets en quête de nos trente lits. Ils ne sont ni chez les frères des écoles chrétiennes ni chez les sœurs de Nazareth — établissements français — mais à l'hôpital allemand. Les hommes y sont bien. La pharmacie regorge de coton. On m'a réservé un lit dans la communauté et un bureau dans une salle de classe. Cette communauté, habitée par des sœurs allemandes catholiques, héberge encore quelques infirmières allemandes — parmi lesquelles se trouvent peut-être les filles de Liman von Sanders — et quelques sous-officiers anglais. A l'hôpital, je retrouve le docteur Augagneur, le docteur Bellama, arrivé de Port-Saïd par mer, et qui doit se rembarquer pour Beyrout, enfin l'aide-major Bertin Roulleau, qui a libéré son dépôt d'éclopés de Ludd pour en installer un ici : le besoin s'en fait sentir.

L'après-midi, je fais seller mon cheval pour aller au camp installé sur la plage et dans les dunes, par delà l'embouchure de la rivière qui draine la plaine d'Esdrelon. On la franchit à gué, bien que les Anglais y aient jeté une passerelle pour les autos. A côté, des autos allemandes ensablées, que leurs

conducteurs ont essayé de jeter dans la mer... Kaïffa est long à traverser, le crépuscule est court, et ce n'est qu'à la nuit que je découvre l'ambulance et les brancardiers. Ils maugréent un peu d'avoir à coucher dans le sable, quand la plus grande ville que nous ayons traversée depuis l'Égypte est là, toute proche. Moi aussi (il est si tard !) je passe la nuit — encore une ! — sous la tente, dans un brancard, à quatre kilomètres de l'hôpital où m'attend le lit tout blanc des sœurs allemandes, parmi toutes les inscriptions gothiques qui m'eussent souhaité bonne nuit et bon matin en m'invitant à louer la Providence.

9 octobre.

Un bon bain de mer, au réveil, m'enlève toute trace de courbature. Sur toute la plage on se baigne : Anglais, Français, Hindous, mulets, chevaux, chameaux. Ma plaie n'a pas mauvais aspect : mais un pansement à l'hôpital lui fera du bien.

Les ordres arrivent : il faut encore s'alléger au maximum, abandonner tout bagage personnel, emporter, au contraire, avec les munitions, le plus possible de vivres de réserve. Le matériel déposé sera convoyé par mer jusqu'à Beyrout.

Nous avons deux jours pour nous reposer à Kaïffa : c'était nécessaire. La ville est consignée aux troupes. Elle présente d'ailleurs peu d'intérêt, et nous n'avons pas le courage de tenter l'ascension du Carmel. En creusant le sable des dunes, on trouve une eau dite potable : en réalité, elle ne peut servir qu'à abreuver les bêtes et à laver le linge. Il faut faire les corvées d'eau jusqu'au puits de la station.

Le colonel de Piépape a rejoint Beyrout en auto, et c'est le colonel Regnier qui a le commandement de la colonne.

Saint-Jean-d'Acre, 13 octobre.

Je laisse à Kaïffa plus de 300 malades au dépôt d'éclopés. J'avais annoncé au commandement un déchet probable de 750 hommes entre Mezereh et Beyrout. Quelques-uns commencent à tousser. Les caractères de l'épidémie se modifient un peu, se rapprochant de ceux d'une maladie qui règne

à Kaïffa : allons-nous faire connaissance avec cette grippe espagnole, qui paraît faire tant de ravages en Europe?

L'étape entre Kaïffa et Saint-Jean-d'Acre n'est qu'une promenade sur le sable mouillé de la grève. Les convois y avancent sans grande difficulté. Durant 15 kilomètres, des dunes nous séparent de la plaine cultivée de Megiddo ou d'Esdrelon, où, depuis les Hittites, tant de peuples se sont combattus ! Sur la plage il y a des mines échouées, des arabas abandonnées, camouflées en batteries menaçant la magnifique rade qui se déploie en croissant entre le cap Carmel et Saint-Jean-d'Acre. Un peu avant cette ville, nous traversons à gué un large fleuve, près du pont de la voie ferrée Saint-Jean-d'Acre-Kaïffa, dynamité par les Turcs. Ce fleuve ne doit pas peu contribuer à ensabler le havre qui fut sans doute le port de Ptolémaïs.

Autour de l'ambulance on procède au triage des malades. Hélas ! il y en a beaucoup, et je ne suis pas sans inquiétude quant à leur évacuation : le médecin de Kaïffa ne pourra guère nous envoyer ses autos à travers les sables et les deux gués du Cison et du Bélus. Les éclopés légers — qui sont le grand nombre, pourront en tout cas refaire les quelques kilomètres de grève qui nous séparent de Kaïffa.

Après le déjeuner, je vais à cheval jusqu'à Saint-Jean-d'Acre. A l'Est se trouve un tertre où Bonaparte établit ses batteries. J'entre par une vieille porte : devant ce qui fut le Sérail, je vois le colonel Romieu admonestant des Arméniens empressés à en déménager quelques « trophées ». Voici la mosquée de Djezzar Pacha, ce farouche Ahmed qui mérita si bien son surnom (*Djezzar* signifie boucher) et qui, grâce aux canons que lui fournit Sidney Smith, résista deux mois à Bonaparte. Partout des canons de fer, rongés de rouille. La caractéristique de Saint-Jean-d'Acre est d'être une place forte : et voilà qu'elle s'est rendue aux Alliés par télégraphe !

J'avais confié Frelon à un gamin : je m'excuse du trop modeste bakchich que l'absence de monnaie m'empêche d'augmenter. Il rit et n'insiste pas : la civilisation est bien en retard ici. Je m'arrête un instant près d'un café arabe sur une petite place commerçante, quand y débouche le *band* d'un régiment anglais, dont la musique redoutable et les

gesticulations acrobatiques ne paraissent pas émouvoir l'assistance. Le soir tombe : je reviens en traversant une place vide et des soukhs couverts, toute mon attention concentrée sur les pieds de mon cheval, qui patine d'une manière inquiétante sur les dalles polies du pavé.

14 octobre.

L'étape promet d'être difficile pour les convois, dès que nous serons sortis de la plaine. Nous longeons l'aqueduc et passons devant le jardin des Babistes. Le cheikh de cette secte, qui eut son heure de célébrité, vit au milieu d'environ 250 de ses adhérents : ils seraient en tout 500 en Syrie. Ledit cheikh pense être une incarnation de la divinité, sinon Dieu lui-même. A part quoi, me dit un médecin qui lui a rendu visite, et qui, dans le civil, est un Père jésuite, c'est un homme fort raisonnable, avec qui l'on peut discuter.

Les Babistes, expulsés de Perse, étaient vaguement ressortissants du consulat de Perse à Jérusalem et soumis à la surveillance de la police turque, surtout sous l'ancien régime, qui voyait en eux des anarchistes. Que vont-ils devenir? Si le protectorat français est établi ici, conformément aux traités, je pense qu'on les laissera tranquilles.

Nous trouverons encore en Syrie une secte bien curieuse, celle des Yesidiés, les « adorateurs du diable », qui n'ont rien de diabolique : ils croient à la métempsychose, au jugement dernier, à la vie éternelle, au Purgatoire, à l'Enfer (bien que peut-être les flammes en aient été éteintes par une cruche des larmes d'Adam), à Issa, c'est-à-dire à Jésus, qui n'a pas été crucifié, faute d'un clou qu'un des leurs fit disparaître, à une foule de fables d'une puérilité touchante. C'est en vain qu'en 1892 Omar Pacha, curieux de connaître leur « Livre noir », tortura les fidèles Yesidiés. Les pauvres gens seront heureux de jouir de la pleine liberté de conscience à l'abri de notre drapeau.

Les conversations abrègent la route : Saint-Jean-d'Acre est déjà loin. Un camarade se joint à nous et nous conte qu'hier les Arméniens, croyant avoir trouvé la piste d'une Arménienne enfermée dans un harem de la ville, ont mis la maison à sac.

Chemin faisant, nous traversons un fouillis de jardins et

de roseaux autour d'un village. Mais dans la rivière qui entretient ce Paradou plein d'oranges est tombée une de nos cuisines roulantes : le pont était effondré au milieu, et les mules ont pris trop au bord... Pendant cet à-coup, je cause avec un capitaine de la Légion arménienne, qui connaît la Grande Arménie, Van, Bitlis. Encore un bout de route, et nous arrivons devant Zib, un gros village dans la verdure. J'escalade le monticule où il est perché. Sur la place, quelques vieux Turcs affectent de ne pas me voir. Une dizaine de voitures sont en réparation devant l'atelier d'un charron : probablement des épaves de l'armée turque.

La colonne s'arrête au pied du djebel Nakoura, près d'un camp d'Hindous, qui travaillent à une route neuve dont on voit les lacets escalader la montagne en contournant l'ensemble du cap Blanc — le ras Nakoura des Arabes Encore des malades, encore des éclopés : les autos n'y suffiront pas. Il faudra qu'ils se décident à monter dans les litières portées par les chameaux qui nous suivent depuis Kaïffa.

Un épisode attendrissant : je marchais à côté du convoi. Deux femmes viennent en sens inverse, sur le bord de la piste, interrogeant les hommes qui passent. L'une d'elles est jeune, assez jolie malgré les traits fatigués et le visage amaigri, où les grands yeux noirs sont encore agrandis par l'ombre des cils. Ses vêtements, qui durent être riches — velours et soie — sont en lambeaux. Elle va nu-pieds, comme la vieille qui l'accompagne. Tout à coup, un cri, et elle s'abat sur la poitrine d'un Syrien de la colonne : son mari ! J'en ai un picotement aux yeux, tandis que la vieille me raconte combien elles ont été malheureuses à Sour — l'ancienne Tyr —, que sa fille, à l'approche de nos troupes, a voulu venir au-devant, sur le bruit que son mari pouvait bien revenir d'Égypte avec les Français. Et le couple, enlacé, continue la route, après que la femme s'est réconfortée d'un coup de vin au bidon d'un convoyeur.

Tyr, 15 octobre.

Aujourd'hui c'est la traversée du djebel Abiod — la « Montagne blanche » — qui doit aboutir au campement de Ras el Aïnin.

Départ laborieux. Les grands malades ont été mis en auto pour Kaïffa. Mais les petits éclopés sont chargés sur les chameaux, et ce n'est guère rassurant de les voir si haut perchés, quand on pense aux difficultés de la route en corniche.

Quant à la colonne, les piétons partent d'abord. L'artillerie suivra. La route, à flanc de coteau, atteint un passage périlleux, au bas d'un poste ruiné. Des Hindous font sauter un dernier roc avant de nous laisser la voie libre. Pendant l'arrêt, j'ai autour de moi quelques gradés de la compagnie syrienne. Son capitaine, M. Beuchère, un nom bien connu dans la presse algéroise, est déjà appelé à Beyrout pour y occuper un poste civil, avec le lieutenant Boustani, un sympathique Syrien. Le fanion de la compagnie est là, brodé, je pense, par des Syriens d'Égypte. Un grand légionnaire marche sans sac. Je m'informe : « C'est, me dit-on, le dernier homme qui nous reste après les évacuations : aussi le ménageons-nous pour l'entrée triomphale à Beyrout. — Ah ! Et comment t'appelles-tu ? Quel est ton village ? demandé-je à ce héros dans mon arabe le plus pur. — Je m'appelle Jean Kremer. — Mais en arabe ? (Car souvent les Syriens traduisent leur nom en notre langue, Tewfik en Théophile, Ouarda en Rose.) — Si ! Si ! C'est mon nom : mes parents ont émigré d'Alsace en 1871. » Sans commentaire...

La route descend, très raide, vers un ravin où elle fait un coude brusque, et remonte à quelque cent pieds au-dessus de la mer, qu'elle surplombe. Au-dessus de nos têtes, des blocs énormes ne semblent soutenus que par les racines infinies des romarins, des lentisques et des chênes-verts. Cette route en demi-tunnel est effrayante. De mon cheval, je vois sous moi bouillonner les lames, dont un murtin nous sépare aux endroits dangereux. Un chien, qui gambadait entre les jambes des fantassins et des chevaux, a voulu sauter sur ce murtin : son saut s'est achevé dans les remous, au pied de la falaise de craie, verticale en ce point. Un mulet s'est abattu : pour le relever vite et laisser la voie libre, il a fallu jeter le chargement à la mer, notamment un sac de sucre. Que vont devenir notre artillerie et les Arabes du service de santé?

Enfin la piste s'abaisse, longe une ancienne voie romaine

parfaitement reconnaissable à ses dalles de pierre dure, traverse un oued desséché — le Nahr Eskanderoun : un nom qui garde, avec quelques pierres amoncelées, le souvenir d'Alexandroschène. Maintenant, dans tous les ouadi, il y a des tas de cailloux cassés, comme ceux qui bordent nos routes. C'est en effet l'ébauche d'un travail français, comme l'indiquent les lettres et chiffres gravés sur les pierres, un travail de civilisation que la guerre est venue interrompre. Sur un d'eux, je trouve une femme mourant de faim, à qui je fais donner à manger, et nous arrivons au bout de l'étape.

Nous voici donc en Phénicie ! Voici des puits à fleur du sol, autour desquels se pressent nos Arméniens. Ce sont ceux que Salomon, à ce qu'on rapporte, fit creuser pour son allié le roi Hiram. Le campement s'établit assez loin d'eux et s'adosse à une hauteur, près d'une ferme bien cultivée. Nous sommes au point où les Phéniciens découvrirent le verre. De la hauteur on découvre encore, par endroits, la voie romaine ; mais des ruines phéniciennes, rien, absolument rien. On reste rêveur en pensant que c'est sur cette bande de terre étroite, étranglée entre la mer et la montagne, sur un rivage presque sans abri, qu'est née et qu'a fleuri une civilisation si intense, que c'est d'ici que sont partis tant de colons qui essaimèrent sur toutes les côtes méditerranéennes et jusqu'au delà des colonnes d'Hercule.

Non, nulle trace de cité dans cette plaine de Paléo-Tyr. A peine quelques pierrailles. Cette reine des mers est bien telle que l'a prédit la malédiction d'Ezéchiel. Pour gagner Sour, je traverse des vergers, des prés, de petits marais pleins de roseaux géants ; puis je chemine sur le sable fin en compagnie d'un Syrien qui porte des roses, maudit les Turcs de lui avoir tout pris, chevaux, bétail, argent, et bénit la France libératrice.

Dans la ville, il faut un gros effort d'imagination pour évoquer l'ancienne Tyr. Le port Sud ou égyptien est ensablé; le port Nord ou sidonien est le seul qui serve actuellement. Je suis la falaise toute percée de grottes artificielles et encore couronnée d'une tranchée turque. A l'angle nord-est de la ville je trouve la maison où s'est établi le docteur Chapu, avec des tirailleurs envoyés d'avance, pour y grouper les malades,

en attendant qu'on puisse les diriger sur Saïda ou Beyrout. Déjà tout est plein.

Nous allons au Sérail, en compagnie d'un lieutenant promu d'hier gouverneur de la ville. Il est très vaste, avec des bureaux pleins de papiers en désordre. Je constate que les Turcs faisaient comme nous, qu'ils retournaient leurs enveloppes par suite de la pénurie du papier. Des armoires sont pleines d'archives que nous respectons. Le casernement des gendarmes est spacieux. Voici la salle du tribunal ; derrière, des cours. Tout cela est très bien éclairé et ne demande pas grand effort pour être remis en état d'abriter quelques éclopés, si besoin est. Mais on fera bien de séparer les Algériens des Arméniens, et même de garder ceux-ci, pour éviter leurs entreprises de récupération ou de représailles contre les enturbannés de la ville.

Je continue ma visite, distribuant à des enfants faméliques les biscuits de ma sacoche. Dans les rues solitaires, il y a des maisons bien bâties : parfois les portes s'ouvrent sur un atrium où une dame syrienne fume le narghileh. Quelques jolis visages derrière des fenêtres grillagées. J'entre dans la cathédrale, traverse le quartier très vivant des soukhs. On y vend quelques galettes dont je fais une distribution immédiate. Le port est pittoresque avec ses deux antiques musoirs, mais vide ; avant leur retraite, un lieutenant turc et ses hommes ont incendié les barques — 300, me dit-on — sans que les habitants aient osé s'y opposer.

16 octobre.

On s'en va par la plage, en contre-bas de la chaussée d'Alexandre, devenue une belle route moderne. Les sables accumulés de chaque côté en ont fait un isthme presque aussi large que la ville elle-même, de 500 mètres environ. Le long de la mer, des approvisionnements du *Supply* britannique. La plage a l'éclat de l'or ; sous le soleil, l'eau limpide semble formée d'émeraudes qui se confondent peu à peu avec les saphirs du large. Ce ne sont point là des métaphores poétiques, mais l'expression exacte de la réalité.

Nous quittons à regret le rivage pour entrer dans une zone

de verdure, où des eaux abondantes, des canaux rectilignes donnent une sève exubérante à de grands tamaris et à des roseaux qui font la voûte au-dessus de notre chemin. Nous regagnons la grand'route, semblable à une route de France.

Une maison de garde : à l'intérieur, un cadavre de soldat turc achève de se décomposer à l'endroit même où il a été abattu à coups de feu, comme le montrent aux murs les étoiles que les balles y ont faites. Mais cette grand'route est bien monotone entre les friches où pousse une sorte d'astragale et les champs. Nous prenons l'ancienne piste.

Soudain, au pied d'une koubbah juchée sur les ruines d'un château fort, apparaît un fleuve, un fleuve véritable qui passe sous un pont et s'éclipse dans les verdures ; c'est le Nahr Kassimieh — le « fleuve de la Séparation » — qui vient du Nord sous le nom de Litani (l'antique Léontès), le plus beau fleuve que nous ayons vu depuis l'Égypte. Le pont en dos d'âne, d'une seule arche, est l'œuvre du khédive Méhemet-Ali. C'est un travail admirable. Nos chevaux, de l'eau courante jusqu'au ventre, paraissent heureux de boire les mulets échappent aux conducteurs.

Le camp, déjà monté, est envahi par des indigènes venus on ne sait d'où. Ils ne se contentent pas, les pauvres affamés, des restes que nos hommes leur distribuent de bon cœur; ils se précipitent encore sur les miettes de pain et les débris immondes jetés loin des tentes dans la poussière ; les boîtes vides de *Cornedbeef*, de sardines, sont examinées avec soin et scrupuleusement récurées.

Les évacuations de malades et d'éclopés se font sur Tyr. Je m'y rends dans l'auto du lieutenant de la S. S. A. Sauf les médicaments, dont la pénurie nous inquiète, tout va bien. Dans les soukhs, la misère ambiante nous incite encore à des distributions de galettes. Un gamin déluré nous demande en un français très pur de monter dans l'auto. Pour l'amour du français, nous le prenons et l'emmenons du port à la chaussée d'Alexandre. Quel délire ! L'arrivée des Français restera longtemps dans la mémoire de cet enfant, dont la figure est épanouie du plaisir de saluer ses camarades du haut de ce char extraordinaire.

Saïda, 18 octobre.

Nouvelle étape, nouveau campement, établi cette fois au delà du cap Serafend, dont le nom rappelle l'antique Serapeta. Et la colonne repart une fois de plus. Je pars avec elle.

Dès les premiers vergers qui bordent Sidon au Sud-Est, nous apercevons à un khan des drapeaux français. Un vieux Syrien, coiffé du fez, mais habillé à l'européenne, exécute sous une veranda la danse du sabre. Nos hommes regardent, avec un sourire quelque peu ironique : que n'a-t-il pris un fusil, ce brave ? Hélas ! les Syriens se seraient peut-être révoltés, si on avait pu leur fournir des armes et des cadres.

Plus loin, un groupe compact nous attend. Ce sont des musiciens indigènes et des Syriennes en caraco, leurs deux tresses noires pendant sur le dos. « Vive la France ! » Nous répondons : « Vive la Syrie ! » La colonne passée, la groupe nous suit, avec sa musique devant laquelle un enfant exécute, lui aussi, la danse du sabre, en suivant de son mieux la mesure avec des bonds qui amusent fort les hommes du convoi. Je suis à cheval parmi cette foule à qui l'enthousiasme n'ôte pas tout à fait le sens des affaires — il faut vivre ! — car des marchands d'oranges et de figues ont emporté leurs paniers. Une marchande de tabac, voyant ma pipe vide, m'offre du tabac blond aux longs brins fins — du Latakieh peut-être. Je manque de monnaie. Mais c'est jour de largesse, et de bon cœur elle me permet de bourrer ma pipe.

A tous les balcons, des Syriennes européanisées agitent des mouchoirs. « Vive la France ! Vive la France ! » Nous sommes seuls à crier : « Vive la Syrie ! » Et c'est ainsi tout le long de la rue principale ; sur les murs des cimetières qu'elle longe, des femmes voilées à la turque nous regardent passer. Plus loin, des sœurs donnent à leurs élèves le signal des applaudissements. Vers la mer, nous défilons devant des notables, des prêtres de tout rite, aux costumes variés. Les officiers sont invités à un thé auquel se rendra le gouverneur. Le gouverneur, en l'espèce, est mon camarade le capitaine Fegerlé, de la Légion d'Orient.

La route tourne au sortir de la ville. Encore accompagnés de Syriens qui offrent aux hommes des gâteaux et des cigarettes, nous entrons dans une sorte de forêt dense et basse,

au-dessus de laquelle émergent des caroubiers, des sycomores, des dattiers. Ces jardins de Saïda la Fleurie nous émerveillent. Sur les hauteurs, il n'y a guère que des olivettes, mais en plaine les arbres fruitiers dominent : orangers, grenadiers, citronniers, bananiers, et presque toutes les espèces de chez nous, surtout des cognassiers et des vignes. Il y a aussi des néfliers du Japon, et des kakis, arbres d'un beau port avec leurs feuilles semblables à celles du châtaignier, mais plus charnues, plus glauques, les fleurs rappelant celles du marronnier d'Inde. La maturité a lieu plus tard, comme nous l'expliquent deux jeunes musulmanes rieuses, ayant le bas du visage voilé de blanc.

Des roches, des villas, des ravins verdoyants que traversent des rigoles pleines d'une eau courante, un pont au-dessus d'une rivière véritable, un village où se sont groupés les élèves d'un séminaire grec, puis la route escalade à nouveau le roc aride. A un moment, arrêt dans le convoi à cheval ; il doit se ranger pour laisser passer une caravane de plusieurs milliers de chameaux, qui défilent devant nous d'un pas lent et mesuré, emportant le ravitaillement compliqué d'une armée anglaise. Nous arrivons enfin au lieu de notre campement. Il y a là des vergers d'orangers défendus contre le vent de mer par des roseaux, des eucalyptus et des tamaris, quelques maisons aussi, dont la plus proche est celle d'un curé grec pourvu d'une ribambelle de filles.

Toujours des éclopés à la Légion d'Orient. Le docteur Grunberg est malade, et le service n'y est plus assuré que par deux médecins auxiliaires arméniens, MM. Palandjian et Hagopian, on ne peut plus dévoués pour leurs compatriotes : les évacués surabondent. Comme les Syriens, ils sont très geignards, résistent peu au mal et à la fatigue, ignorent notre point d'honneur et connaissent bien mieux leurs droits, dont on leur a trop parlé, que leurs devoirs, dont il n'est guère question. La plupart d'entre eux ne semblent pas comprendre notre dévouement. Ce que nous faisons individuellement pour eux, ils sont portés à l'attribuer à la crainte que nous inspirent nos chefs, et volontiers ils tenteraient d'ajouter à cette crainte par des menaces à peine déguisées, des appels à la toute-puissance des comités arméniens. Aussi les médecins

des tirailleurs ne veulent-ils à aucun prix passer à la Légion d'Orient.

L'organisateur et le père de la Légion, c'est le colonel Romieu. Il défend bien ses Arméniens, leur trouve toutes les vertus militaires, les exalte presque autant que le font les articles dithyrambiques de la *Bourse égyptienne*. Est-ce qu'avec son âme d'apôtre il lui est interdit de les voir tels qu'ils sont, ou bien veut-il les voir ainsi, pour ne point perdre courage dans la tâche ingrate qu'il a entreprise de transformer en guerriers, en hommes, ces pauvres *raïas* aveulis par dix siècles d'oppression? Car leur race a mené dans l'ensemble une vie toute végétative, résistant à la destruction par la fécondité de ses femmes, subvenant à ses besoins par le travail de ces mêmes femmes courbées sur la glèbe, de ses hommes assujettis au morne labeur de leurs petits métiers, la richesse ne venant guère que de l'émigration, et le plus souvent par des moyens tortueux. Mêlés aux Kurdes autochtones comme eux, mais pasteurs et guerriers, ralliés à la race dominatrice par quelques infusions de sang touranien et surtout par la puissance du sabre, réussiront-ils, avec notre aide, à faire une nation arménienne? Pourra-t-on les élever, comme les Israélites de Tunisie, à la dignité de citoyens et à celle de soldats?

Certes, prétendre que chez les Arméniens il n'y a d'autres hommes que les femmes — énergiques celles-ci, travailleuses et intelligentes — c'est une pure boutade; une boutade aussi que d'attribuer à ceux-là seuls une valeur militaire, dont les mères ont été violées par des Turcs. Mais pour qui n'a vu les Arméniens qu'à Chypre, à Ismaïlia, sur les routes et dans les camps de Palestine ou de Syrie, il est difficile de croire aux prouesses des compagnons d'Andronic et autres héros du Caucase.

Suis-je trop pessimiste? Après tout, je n'ai pas été avec eux coude à coude sous les tirs de barrage du mont Ararat; j'ai surtout vu les déchets de la Légion, ceux qu'on renvoyait de Chypre pour le motif d'impotence physique, intellectuelle et morale, sur le lit desquels je me penchais pour faire la part de la maladie somatique, de la névropathie ou de la simulation dans les troubles nutritifs ou moteurs.

C'est pour quatre heures, le thé du Mejdlis. Je remonte à cheval pour me rendre à Saïda. La plage, par où je prends, s'étend comme une avenue entre la mer et les jardins qui s'étagent dans un amphithéâtre de collines, avec de jolies villas récentes et des bâtiments plus importants, collège américain, maisons religieuses. Une multitude de chameaux campent au bord de la mer... En ville, les officiers se groupent peu à peu et arrivent, après bien des détours, à la maison où l'on attend. Des messieurs en tarbouch nous reçoivent aux accords d'une fanfare probablement scolaire. Le joyeux Fegerlé est stupéfiant de dignité dans son nouveau rôle. L'Angleterre est représentée par quelques officiers. Pas de femmes, naturellement. A part cela, collation parfaite : thé, café, cigarettes, vin du Liban et mastic, pâtisseries variées, olives, dates, pistaches. Ce que nous apprécions le plus, c'est un léger fromage frais, un beurre exquis, une sorte de crème de Chantilly parfaite, et un miel délicieux, blanc, limpide, parfumé, qui font songer à toutes les fragrances du printemps de Syrie.

Viennent ensuite des discours pleins de protestations d'amour pour la France. Sincères? Pourquoi non ? Nous savons d'ores et déjà que des Libanais, par dizaines de milliers, sont morts des souffrances que leur ont infligées les Turco-Allemands pour le seul crime d'être nos protégés. Ils portaient comme ceux-ci le tarbouch, tous ceux qui furent pendus à Beyrout, en châtiment de leur francophilie. Et ce vieux curé libanais, dont l'histoire mérite de rester dans nos mémoires ! Les Turcs, informés que son fils était engagé dans notre Légion étrangère, condamnèrent ce prêtre à mort. La corde au cou, il monte sur l'escabeau. L'officier lui promet la vie sauve s'il veut crier : « Vive la Turquie ! » Le vieillard crie par trois fois : « Vive la France ! » et repousse du pied l'escabeau.

En réponse aux notables, Fegerlé assure que la France aime et protégera la Syrie, et qu'il compte sur eux. Ainsi il répète naturellement les assurances séculaires d'amitié faites aux montagnards du Liban — cette clef de voûte de tout édifice syrien — par saint Louis, par François Ier, Louis XIV, Louis XV, la Convention, Bonaparte, Louis-Philippe et Napoléon III... Mais le soleil baisse : il faut partir. Je reviens au pas,

botte à botte avec le colonel Romieu, admirant avec lui la pourpre d'un beau couchant sur la mer. Sur la plage, nombreux groupes de jeunes filles et de femmes, les nattes sur le dos, le sourire facile. Hum ! il va faire nuit, et les tentes des Anglais qui dirigent les chameliers sont bien proches. « Bonsoir, mesdames ! que faites-vous là si tard? » Elles nous expliquent qu'elles sont venues ce soir sur la plage comme elles y viennent tous les soirs depuis que nous sommes vainqueurs et que « par conséquent la mer est libre », pour voir si n'arrivent pas les « frégates » qui doivent ramener leurs pères, leurs époux ou leurs frères, des Amériques et autres pays lointains où ils ont émigré avant la guerre. Nous leur exprimons nos meilleurs vœux, sans avoir le courage d'affaiblir leur espoir.

Beyrout, 20 octobre.

Damour est notre avant-dernière étape. Ici la montagne s'allonge jusqu'à la mer, et la ville y dégringole, avec ses maisons isolées parmi les mûriers et les oliviers. C'était une petite ville riche, dont les 6 000 habitants étaient occupés à la culture du mûrier, au commerce de la soie et à l'industrie des filatures. Hélas ! il en reste à peine 2 000 habitants : les autres sont morts de faim.

Des sœurs avec quelques filles sont venues au-devant de nous, et aussi tout ce qu'il y a de population maronite. Combien heureux ! Le premier bienfait de notre présence va être une large distribution de mangeaille.

Une auto vient me chercher pour que j'aille à Beyrout m'occuper de l'installation de la colonne. Je n'en suis pas fâché : ma jambe me fait très mal. Avec le lieutenant d'état-major, je cherche une place de campement à Chouifat, où l'eau courante abonde, mais les olivettes où la ville est nichée sont si denses qu'il n'y reste pas grand'place à utiliser.

Nous longeons le bois de pins qui est la promenade de Damas, et nous pénétrons enfin dans les faubourgs de Beyrout. Il nous semble rentrer dans la civilisation. Un tramway électrique traverse un long faubourg. Nous passons devant la place des Canons où se trouve le vieux Sérail, devenu le Medjlis — la Mairie —, et nous arrivons à un fort beau bâtiment, jadis

caserne turque, où nous succédons à l'État-Major allemand. Il l'avait richement meublé au moyen de réquisitions chez d'opulents Syriens, et n'a pas eu le temps d'enlever les tapis. Autour de nous, c'est une foule — foule de mendiants, depuis les femmes dont les bras nus, décharnés par les jeûnes, se tendent dans un geste de supplication, jusqu'aux gros effendis cachetés du rouge tarbouch, qui viennent quémander une situation officielle. Quelques soldats de chez nous maintiennent doucement l'ordre. On nous introduit chez le colonel de Piépape, qui s'est laissé nommer « Gouverneur des territoires occupés de Syrie » par le général Allenby, stratège éminent, mais allié médiocrement francophile, dont il se considère comme l'homme-lige.

On me désigne pour y coucher une maison Wiener. Je m'y rends. Les jeunes filles me remettent les clefs, et le lieutenant des autos son lit de camp. En bas, une écurie. Je remercie mes hôtes et je m'informe : au-dessus de moi loge mademoiselle Dorian, nièce de l'archevêque maronite du Caire.

Je retrouve à Beyrout le médecin-chef de l'A 2 P, qui vient de rejoindre en auto, et Bellama, qu'il a fait appeler et qui est arrivé par mer de Kaïffa. C'est le premier Syrien rentré à Beyrout depuis la guerre. Il y a déjà fait d'excellente besogne. Il a mis les scellés sur l' « Apotheke » allemande et s'est installé à l'hôpital de la Charité, où je puis envoyer dès maintenant des malades. Je retrouve aussi l'aide-major Collet, qui a pu réquisitionner le Johannister-Hospital ou hôpital Saint-Jean, dont il conserve les diaconesses (l'ambulance 3 P va s'y installer), ainsi que le dispensaire Saint-Charles tenu par des sœurs allemandes, et dont on pourra faire un hôpital chirurgical pour les grands blessés et les officiers. Le G. B. est installé provisoirement au collège grec, où il y a un réfectoire et une chapelle pouvant donner une quarantaine de places.

Tout cela est bien insuffisant, et il faut chercher autre chose. L'hôpital militaire turc de 400 lits est déjà occupé par les Britanniques, qui y ont 700 malades. L'Ecole des Arts et Métiers l'est par les services, et d'ailleurs le gouverneur militaire aurait l'intention de rouvrir cette école : il s'y trouve des centaines de lits qu'on pourra réquisitionner, le

moment venu, quand nous saurons où les mettre. Il y a aussi une école de diaconesses allemandes où on logerait 100 malades sans gêner les sœurs, mais on doit y mettre des orphelins qui, pour le moment, sont au consulat britannique. Il ne faut pas songer à la Faculté de médecine américaine, très vaste, mais entièrement absorbée par les Anglais. Il existe encore un hôpital grec que la colonie est trop pauvre pour faire fonctionner. Je l'ai visité : cinquante femmes ou jeunes filles y meurent de faim. Elles n'ont plus, comme distribution régulière, que du bouillon d'aubergines. Si nous y installions une infirmerie, ces malheureuses seraient sauvées par ce que nous leur donnerions de notre nourriture. Tout est arrangé avec le directeur et ses nurses : mais, hélas ! le gouvernement a acquiescé à une réclamation de quelques membres francophobes de la colonie grecque, et nous recevons l'ordre de n'occuper que la moitié du local. Dans cette ville de 100 000 habitants où la guerre a vidé la moitié des immeubles, c'est un Tunisien, le docteur Cherif, de la Quarantaine, qui vient mettre à notre disposition, à l'autre bout de la ville, les bâtiments du lazaret : ils possèdent une étuve à désinfection, de l'eau, et sont à peu près habitables.

Ce qui nous a frappés le plus à Beyrout, c'est la quantité des faméliques. Nous faisons la charité autant que nous pouvons : la galette de pain vaut jusqu'à 25 piastres turques papier. Il est vrai que pour une livre égyptienne on a huit livres turques papier. La tranche de pain revient donc à plus de 50 centimes. Autour des cantonnements des Hindous (logés en ville tandis que les nôtres sont sous la tente dans les faubourgs), c'est un triste spectacle de voir les jeunes chrétiennes mendier avec des sourires des morceaux de biscuits et les restes de cuisine.

Si le gouvernement a quelques fonds, quel malheur de ne pas les employer à payer de malheureux sans pain pour faire un peu de nettoyage ! Ce serait de la bonne propagande française. Les Anglais l'ont fait très intensivement à Jérusalem.

Un lieutenant de la Légion d'Orient me conte une bonne histoire : il y avait au consulat de France un certain Zalzal qui, de par sa situation, fut à même de livrer aux Turcs les documents confidentiels du consulat, notamment des papiers

compromettants pour les amis de la France, dont plusieurs, sur ses dénonciations, furent pendus. Or, quand l'amiral Varney débarqua à Beyrout, un de ceux qui l'attendaient à l'accostage était le Zalzal, venu en frac noir et gants blancs lui offrir ses services. Ces cas de trahison chez les Syriens paraissent avoir été rares. On me cite, par contre, celui d'une jeune femme qui, pendant toute la guerre, a pu donner des renseignements à nos bateaux patrouilleurs.

Le soir venant, il pleut — une abondante pluie d'orage : et notre malheureux corps français qui campe sous la tente ! Avec Bellama et un commandant, je dîne chez un docteur syrien. Le commandant est nommé gouverneur de Tripoli. Il va trouver là les Ansariehs, qu'on s'obstine au D. F. P. S. à considérer comme des musulmans, bien que les Turcs les aient passablement brimés, étranglés ou pendus. Gouverner Tripoli ! Succéder aux « Comtes de Tripoli » ! Le port, en ce moment, n'est, paraît-il, qu'une rade ouverte aux vents ; mais il est destiné à devenir le grand port de la Syrie, Beyrout ne communiquant qu'avec peine avec l'intérieur par son chemin de fer à crémaillère : à moins que Kaïffa ne devienne ce grand port syrien.

Comme le repas finissait, on introduit un vieux domestique. Ce vieillard, qui a déjà vu des Français ici avant 1890, crie : « Vive la France ! » et fond en larmes. Il y a plus de trente ans qu'il sert dans cette maison : s'il pouvait obtenir la médaille des vieux serviteurs ! Du moins a-t-il des chances de mourir avant de voir toutes les sottises que nous commençons à faire dans son pays. Il était bien gênant pendant l'occupation turco-boche. Bien des fois le docteur, déjà suspect, eut lieu de craindre que ses « Vive la France ! » n'amenassent au logis quelque patrouille. Le gouverneur d'alors n'eût pas fait grâce.

23 octobre.

Je suis allé en auto à Brumana voir si l'on ne pouvait pas y installer un hôpital ou une maison de convalescence.

La route monte parmi des plantations de pins, fait cent lacets. A Brumana, la plupart des maisons sont vides : les habitants sont morts de faim. Le maire nous reçoit avec des démonstrations joyeuses, et fait baiser à sa fille le fanion tricolore de l'auto. Le couvent possède encore trois sœurs ;

mais les Turco-Boches ont pris tous les lits. A la rigueur, on pourrait y envoyer des convalescents qui coucheraient dans leurs couvertures. Il y a aussi deux hôtels, dont l'un, hôtel suisse, est prêt à fonctionner : dix-huit lits. On pourrait en faire une maison de convalescence pour officiers, à condition d'assurer leur subsistance.

Malgré les pansements, la plaie de ma jambe, qui a maintenant l'étendue de ma main, ne fait qu'empirer. Sur les instances des médecins de l'ambulance, avisé d'ailleurs par une dépêche que Delmas est embarqué avec son adjoint Cauteret, je me décide à entrer à l'hôpital Saint-Charles.

4 novembre.

Ma jambe va mieux depuis que je suis à l'hôpital. Le docteur Collet me permet une sortie. Je l'emmène à Beït Schebab, avec le Père Antoine et le capitaine d'état-major d'Espinay.

Le but de l'excursion est d'aller voir une maison donnée à la France par le Père Yamine, et mise par lui à notre disposition. Le Père Ambroise Yamine ne parle pas le français, seulement l'italien, mais il est très Français de cœur. La maison, le jardin, et le dispensaire étant le produit de quêtes faites en France, il veut que ces biens retournent à la France et ne deviennent pas biens de mainmorte au profit des moines, qui n'en feraient rien.

En effet, les moines possèdent en biens *wakfs* les deux tiers du Liban, sans les exploiter. C'est là une des causes de l'émigration dans cette terre déjà si peuplée : 80 habitants au kilomètre carré — la densité de la population en France — ce qui est énorme pour un pays de montagnes où la terre végétale est rare.

Comment les moines ont-ils toutes ces terres? Par une série de dotations pieuses, par la création d'une foule de monastères depuis le moyen âge. Les Maronites sont d'une extrême ferveur. Pour une fondation de messe, pour l'acquittement d'un vœu formulé au cours d'une maladie, ils donnent un petit lopin de terre qui arrondit le domaine. Puis, aux époques troublées, le paysan isolé préfère remettre sa propriété au couvent, pour en devenir le fermier sous la garde de la com-

munauté, plus forte que lui. Mais les moines, sobres, économes, ne s'intéressent nullement au progrès des cultures, et n'emploient leur argent qu'à augmenter leur influence. Ce sera un des points noirs de notre protectorat, que d'organiser un meilleur rendement de ces terres.

Vastes plantations de pins dans le Liban ; pins d'Alep et pins du Brutium. Quant aux cèdres, on sait qu'ils sont réduits à quelques centaines de pieds. Ceux de France vont les dépasser en vieillesse. Celui du Jardin des Plantes date de 1754. On se demande pourquoi les Libanais n'en plantent plus, ne fût-ce que dans leurs jardins d'agrément.

12 novembre.

Nous avons appris ce matin la signature de l'armistice. Les sirènes de tous les bateaux ont fait un beau tapage. Les sœurs de Saint-Charles font bonne contenance : la petite sœur polonaise a l'air enchanté, les sœurs bavaroises ont leur demi-sourire habituel ; mais, à Saint-Jean, c'est la désolation : « Nous n'avons plus qu'un roi maintenant », a dit la supérieure en montrant le ciel.

Le soir, il y a eu une manifestation assez inquiétante contre nous : la politique du gouverneur donne ses fruits. Une centaine de jeunes élèves de la Faculté de droit turque, quelques musulmans fanatiques, quelques comparses aussi, soudoyés par l'or de ceux qui ont intérêt à se mettre en travers de notre œuvre en Syrie, se sont dirigés avec le drapeau syrien vers le Sérail et ont demandé à être reçus par le colonel de Piépape. Ils voulaient lui faire proclamer Faïçal roi de Syrie. Les sentinelles les arrêtent. Le colonel les autorise à lui envoyer quelques délégués. Devant une telle concession, ils n'ont pas hésité à se montrer plus arrogants et ont voulu forcer le passage. Il a fallu appeler le poste. C'était une section du 3e bataillon arménien — des hommes récemment arrivés de Chypre et qui ont, ma foi, belle allure sous leur casque kaki. Les choses n'ont pas traîné : en un tournemain, le drapeau chérifien a été pris (c'est le second que l'on garde au Sérail) et la manifestation dispersée.

Mais il est curieux de constater que quelque 10 000 Beyroutiens sunnites prétendent faire la loi à plus de 400 000 Maro-

nites et Grecs, sans compter les Druses, les Ansariehs, les Yesidiehs, les Metoualis, etc. Avec Faïçal et le sultan Hussein, ce sont les Anglais qu'ils réclament. Il va sans dire que les Anglais n'en sont pas chagrins. Nous n'avons, en Europe, qu'à nous louer de nos alliés — mais ceux d'ici sont des coloniaux très impérialistes, qui font de leur mieux pour contrecarrer tous nos projets, et britannisent à force le pays : avant la guerre, la monnaie égyptienne était inconnue à Beyrout ; maintenant elle y a seule cours légal. On avait aussi établi une poste qui délivrait les timbres égyptiens. Enfin peu après l'entrée de Faïçal à Damas, quelques centaines de ses Bédouins munis de laissez-passer, sont venus à Beyrout avec Choukri-Bey : c'était deux jours avant l'arrivée de la division navale de Syrie. L'amiral Varney trouva, à son débarquement, le drapeau multicolore du chérif qui flottait sur l'un des plus importants édifices de la ville, entre un fanion chérifien et un pavillon de la Croix-rouge. Les Maronites étaient navrés.

Il y a cependant des accords, qu'il faudra bien qu'on respecte.

18 novembre.

Je suis allé prendre le thé dans une très riche famille de Beyrout. Ce sont des catholiques grecs qui nous font beaucoup d'amabilités, après avoir fait, je le soupçonne (sinon, comment eussent-ils résisté aux exactions du gouvernement turc pendant la guerre?) pas mal d'affaires avec les maîtres de la veille.

Salon somptueux ; mobilier Louis XIV ; force dorures. La conversation a lieu en français. Une dame se plaint à nous avec une inconscience touchante de bien des ennuis : « Notre auto n'a plus de pneus ; on l'a prêtée au Vali qui ne nous les a pas rendus... Quel malheur d'être sans moyens de transport ! Nous avons dans la Bekaâ et à Nazareth de grosses réserves de blé : ne pourrait-on pas mettre à notre disposition des automobiles militaires? Le blé se vendrait si cher en ce moment !... Nous sommes désolés de n'avoir plus de papier-monnaie : nous ne pouvons pourtant pas changer notre or ! » Autre tristesse : il y a là un jeune sous-officier syrien qui porte un nom fameux dans la parfumerie française et qui a, ma foi, très belle mine : « Comment se fait-il que ce jeune homme ne

soit pas encore officier? Il est d'une si bonne famille ! Une famille si riche ! »

Sur invitation, je me suis rendu également à une vente de charité dans un couvent catholique. Vente au profit des orphelins. Le thé est servi par de charmantes Syriennes. La Mère supérieure, vêtue de blanc avec la grande croix bleue, préside à la loterie, le sourire aux lèvres.

Je suis allé aussi, avec un camarade, faire un tour dans les bazars. Inutile de dire que tout y est terriblement majoré. J'avise un vieux Turc placide derrière une table minuscule. Parmi sa ferraille il y a quelques gobelets de cuivre damasquiné et un collier de cornaline qui nous intéressent. Nous demandons les prix : ils sont plus que raisonnables. Mon camarade achète les cuivres, et moi le collier. Le marchand paraît satisfait, nous le sommes aussi. Braves Turcs ! Bons vieux Turcs ! Pourquoi faut-il que ce soit l'écume de l'empire des Osmanlis qui vous ait gouvernés de tout temps !

20 novembre.

J'apprends brusquement qu'un bateau part demain pour Port-Saïd et que j'y ai une place. Mes préparatifs sont vite faits : je laisse mes cantines, trop encombrantes à cause des difficultés qui m'attendent à Marseille ; quelques vêtements dans une basquette suffiront.

Une dernière promenade au Ras Beyrout, très fréquenté par la société beyroutienne. Le soir, je vais dans une maison amie boire (comme on dit en arabe) un dernier narghileh. Je ne goûterai plus d'ici longtemps cette quiétude orientale, en écoutant le Père Yamine chanter les louanges de son Liban bien-aimé, le bouquet du vin d'or, la richesse des vergers et son amour de la France. Le tombek est à point, bien lavé ; les jeunes filles veillent attentivement, munies de pincettes, à renouveler la braise qui entretient le feu ; une fraîche couronne de basilic odorant orne le plateau ; le narghileh glougloute avec régularité ; les petites tasses d'un café excellent se renouvellent ; il fait bon... « Et dites-leur bien, en France, que nous sommes Français. Dites ce que nous avons souffert, nous Maronites, pour la France, en l'attendant. »

DOCTEUR SIMON

LE SANG DES DIEUX[1]

VIII

C'est un rêve délicieux. Cécile Magne a reconquis la fraîcheur d'une vierge pour se donner, tant cet amour est un avènement, en même temps qu'elle apporte l'expérience des caresses et cette tendresse un peu maternelle que toutes les femmes accomplies réservent aux très jeunes amants. Pascal se révèle rapidement dans toute l'impétuosité de ses aptitudes frénétiques et passionnées.

A toute heure il accourt au petit hôtel de la plaine Monceau, poussé par l'irrésistible besoin de voir l'objet aimé. Les portes s'ouvrent devant lui : il n'y a plus de consigne. Qu'elle soit à table ou à sa toilette, elle l'accueille sans réticence de coquetterie, avec une joie gamine. Il est le petit camarade à la fois et le maître, celui avec qui l'on joue et à qui l'on se soumet. Elle n'a pas de pudeur avec lui, et il n'est jamais indiscret, mais toujours désiré.

Elle connaît sa manière de sonner : deux petits coups pressés qui lui retentissent le long de l'échine en frissons sucessifs. Et tout de suite c'est sa voix :

— Où est-elle la madame !

Car il n'attend pas les indications de la femme de chambre et se jette dans la maison comme un jeune chevreau. Cécile se cache pour le faire chercher et pour rire. Mais il la découvre

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 novembre 1919.

vite. Il semble qu'il la flaire et suive d'instinct la piste des petites mules parfumées. Il la saisit derrière le lit, sous un rideau :

— Demandez pardon au monsieur pour s'être dérobée...

Ce sont des embrassades, des étreintes, des jeux de petits chats, à quatre pattes sur le tapis, des morsures à la nuque, au bout des doigts, des ravages de peignoirs ou de dentelles, des possessions rapides et éclatantes. Il l'appelle généralement « Petite Cé », mais vingt fois le jour il lui donne des noms bizarres, insignifiants, qui sont un groupe de syllabes rassemblées au hasard de son imagination et dont les sonorités momentanément l'obsèdent.

Elle le gâte de tendresse dans ses moindres propos. Il est « son petit amour », « sa poupée », « le cher trésor de sa pensée ». A tout instant elle l'interroge, les yeux sur les siens, pour la joie si nécessaire aux amants, d'entendre sans cesse affirmer leurs sentiments :

— Petit amour, m'aimez-vous?

Mais lui ne répond que par des caresses et, saisissant au hasard un coin de la chère personne, il le couvre de baisers et du friselis troublant de sa jeune moustache.

Elle lui livre tout le temps que n'exige pas le théâtre : les matinées, quelques après-midi. Il a grand'peine de n'avoir pas les soirées qui sont secrètes, silencieuses et plus exaltées pour l'amour. Cécile cède à son caprice de les reconstituer en plein jour, et ils ferment les volets aux grisailles piquantes de l'hiver parisien.

Ils sont dans la chambre close, sourde, où les odeurs du jasmin et des sueurs voluptueuses stagnent comme une eau morte. Ils ont allumé un grand feu dans la cheminée, pour la joie des yeux et le plaisir de baigner dans le doux rayonnement des flammes turbulentes. Les reflets courent, jouent, glissent sur la peau laiteuse de la comédienne où ils éveillent parfois un scintillement d'étoiles.

Il y a des fleurs partout qui meurent de langueur au bord des vases. Cécile rit, ondule, se livre. Pascal est grave, acharné. Ils font la dînette, mais point de pâtisserie, ni de sucre. Cécile croque à belles dents des viandes froides, quelque jambon rouge, des cornichons, des oignons confits. Elle aime

le cru, la chair saignante et pimentée, comme toutes les femmes vigoureuses. Pascal dans ses bras est tour à tour comme un enfant et comme une proie. Mais soudain une ombre ternit son visage tendu et il demeure immobile, froid comme un cadavre.

Elle le presse :

— Pascal ! mon chéri, mon petit amour, qu'as-tu, qu'as-tu?

Il ne répond que par des soupirs. Une oppression pèse à son étroite poitrine. Son regard, droit comme une lance, est fiché sur le front lisse et un peu las de sa maîtresse. Elle cherche sa pensée, les yeux sur les siens, rejetant par intervalle ses lourds cheveux châtains qui roulent par-dessus son épaule.

— Pascal ! mon tout petit Pascal, dis-moi tout bas ce qui te fait souffrir?...

Un sanglot... Puis brusquement il se cache la tête et elle l'entend qui murmure :

— Cécile, d'autres t'aimèrent avant moi, comme moi... d'autres, comprends-tu...

Non, elle ne comprend pas, car pour la femme l'amant de l'heure est toujours le premier, le seul, l'unique. Rien du passé n'existe dans son souvenir. Elle ne comprend pas et elle se défend, sincèrement, loyalement.

— Mon petit, que tu es bête ! Mais ce n'est pas la même chose ! Ce n'était pas toi et je n'étais pas la même ! Pascal, Pascal, ne sens-tu pas que je suis une nouvelle femme pour toi ?

— D'autres, Cécile... d'autres bouches, d'autres bras... c'est ineffaçable...

Elle le berce, le baise, resserre le cercle des caresses et ses bras sont comme une chaîne lourde et qu'on ne peut briser. Mais lui, soudain dégagé, l'empoigne à la gorge et dans une secousse de jalousie démente lui crie à la face :

— Ah ! je t'étranglerai ! je t'étranglerai !

Ainsi plusieurs fois par jour, l'amour de Pascal a des soubresauts affolés et tyranniques. Il vit dans la détresse, dans la crainte. Le théâtre, qu'il oublia dans la première fête, lui devient subitement odieux. C'est l'accapareur, le rival, l'ennemi. Non seulement il lui prend sa maîtresse par le cœur, par la tête et par le corps, mais bien plus, comme un

entremetteur il la livre à la foule, toute vibrante et nue jusqu'à l'âme.

Souvent, le soir, alors qu'ils achevaient de dîner face à face, Pascal a eu des mouvements d'impatience au moment où Cécile se lève en criant à la femme de chambre :

— Vite, Anna, je vais être en retard !

— Mon Dieu, — dit-il, — que tu es pressée de me quitter !

Elle le regarde tendrement et avec reproche, car elle a senti des larmes dans sa voix. Elle lui prend la tête, le câline un instant dans ses bras veloutés. Elle l'embrasse, murmure :

— Qu'il est bébête, mon tout petit... Tu sais bien... le théâtre...

— Cécile...

— Chéri?

— Cécile, n'y va pas !

Elle rit, les dents claires, les yeux enfantins. Elle l'entraîne :

— Vite ! vite ! allons nous habiller !

— N'y va pas !

— Mais tu es fou, Pascal, est-ce possible !

Sans plus discuter, elle a déjà rejeté le peignoir, bousculé du linge, expulsé les mules. Le cabinet de toilette est moite, fade. L'enfant s'est écroulé sur un pouf, le front dans les mains. Il n'entend même pas la douce voix de Cécile qui passe comme un courant frais sur son cœur brûlant. Il voit une grande salle pleine du parterre aux galeries, des milliers d'yeux dilatés, des doigts à peine retenus, des imaginations concupiscentes, et, au foyer de tous ces regards, de tous ces désirs, une petite scène lumineuse où Cécile est pâmée. La vision l'obsède, l'accable. Son bien est souillé, partagé. Les hommages coulent comme des baves et les fleurs offertes ont des bouches goulues, ignobles...

— Cécile !

— Je suis prête, mon petit...

— N'y va pas...

Pascal vient de s'écrouler, tordu par les sanglots, les hoquets, tandis qu'il déchiquette des batistes de ses mains convulsives.

Dechartre attendait la comédienne au foyer du Français.

Le triomphe de *la Femme libre* s'affirmait durable et le maître, avec l'empressement de tous les hommes qui vieillissent pour les jolies femmes, aimait à venir gâter son interprète de félicitations caressantes. Il l'appelait volontiers « ma Gervaise », du nom de son héroïne. Il lui disait :

— Je vous dois tout. Vous avez fait notre succès avec vos larmes et la détresse si pathétique de vos accents...

Mais elle l'arrêtait d'un geste, et toute souriante :

— Oh ! Maître ! je n'ai aucun mérite : tout était dans le rôle... Et puis c'est moi qui ne saurais dire combien je vous dois...

Car elle pensait à Pascal, à ce fils charnel de l'écrivain par lequel elle connaissait l'amour infini. Ils ne s'entendaient pas : Dechartre croyait qu'elle lui retournait simplement ses politesses ; elle était toute reconnaissante.

La première fois, qu'après le don, elle avait revu le père de son amant, une gêne singulière avait entravé son élan primesautier. Elle l'imaginait comme un bienfaiteur offensé à la fois et comme un juge. Il n'y avait pas la moindre raison pour que Dechartre connût l'aventure, et cependant elle tremblait du fait accompli dans sa conscience, — cette pauvre conscience humaine où le christianisme a mis la hantise de la faute. L'ignorance visible du maître l'avait rassurée et seulement alors, dans l'apaisement, son cœur satisfait avait débordé de gratitude. Le créateur des rôles magnifiques, qu'elle animait triomphalement, et de ce petit être très cher qui lui donnait la vie lui apparaissait comme un dieu.

Un jour elle osa parler de Pascal. Dechartre reconduisait la comédienne à sa voiture, sous les arcades du théâtre, où la griffe pointue du vent éraflait la nuque entre chaque colonne. Dechartre relevait le col de sa pelisse quand il entendit le nom de Pascal. Il s'arrêta, les yeux sur le visage de Cécile Magne, et il l'écoutait vanter « la gentillesse » de son fils, « ses dons de poète » et « sa rare intelligence ». Elle, tout en s'enhardissant, et pour la première fois découvrait les grands traits ravagés de l'homme, son visage flétri, ses cheveux blancs et l'effondrement des épaules déjà tassées sous le faix de la vieillesse. Elle se rétracta, apeurée dans sa sensibilité et se tut. Il lui prit la main et très amicalement,

sans qu'elle pût démêler sa pensée, il lui dit avec une lourde tristesse :

— Ma chère amie, si vous avez quelque affection pour Pascal, tâchez de le remettre en bonne voie. C'est un pauvre enfant qui m'échappe sans cesse. Ni conseil, ni direction ne le touchent. Le sévérité le cabre ; la douceur est sans effets. Maintenant il galvaude je ne sais où ! A peine si je le vois aux repas, de loin en loin...

A ce moment une gamine survint qui portait des roses crème nuancées de tons orange. Dechartre en mit une botte au bras de Cécile et la poussa vers son auto. Derrière la glace elle fit un petit signe d'adieu et enfonça son visage dans les fleurs. Dechartre restait pensif au bord du trottoir, heurté par la foule active. La voiture roula. Mais presque aussitôt une portière s'ouvrait et Pascal tombait sur les coussins à côté de Cécile. Elle n'eut pas le temps de se remettre que déjà il avait pris et lancé les roses au travers de la rue.

Elle le regarda avec effarement. Il avait son mauvais regard et le front traversé par la grande ride de la colère. Elle l'attira de ses mains fraîches, et, tandis qu'il laissait aller sa tête dans le manteau de loutre imprégné de jasmin, il grognait entre ses dents :

— Oui, je l'ai vu te donner les fleurs, je l'ai vu te prendre au bras et j'ai vu ton sourire au départ... Cécile ! Cécile ! je ne veux pas ! Tu es à moi, rien qu'à moi...

Elle le caressait, le câlinait, le berçait, murmurant :

— Grand fou ! grand fou !

Et Pascal, engourdi peu à peu dans le giron de la femme, disait :

— Écoute, petite Cé, il ne faut plus que je te quitte... Il faut que je vive avec toi, toujours, toujours, comme ton mari...

Elle faisait des objections, riait, inventait des raisons, mais l'ardeur de cette passion juvénile l'amollissait et la charmait en même temps. Elle pensait à la peine du père, au retour prochain de Rabin-Tapier, et elle voulait être forte. Obscurément sa chair reprenait les rêves et les souhaits de l'amant. Elle l'aurait voulu dans sa vie au grand jour. Et pour excuser son désir, elle pensait : « Comme je saurais bien le faire travailler ! »

Quelques jours plus tard elle lui acheta un beau sous-main en cuir de Russie, avec des initiales d'argent rivées sur le coin. Un petit encrier de cristal compléta la trousse qu'elle déposa sur une table dans le boudoir. Il avait à peine donné ses deux coups de sonnette qu'elle était à la porte, le saisissait au bras et le menait droit à la table. Elle lui montra le sous-main, découvrit un bloc de papier ministre, puis désigna le petit rond noir de l'encre sur lequel la fenêtre envoyait un reflet géométrique et cru.

— Chéri ! — disait-elle, — quels beaux vers tu écriras là!

— Oui, oui ! — fit-il, — et tu seras l'inspiratrice !

Car séduit par l'idée de travailler près de la bien-aimée, dans le cercle chaud des caresses, Pascal s'enflammait déjà d'enthousiasme. On fêta le sous-main dans les embrassements. Le lendemain il apporta deux ou trois poètes. Elle fit livrer une petite liseuse basse, dans le goût Louis XVI, et elle dit aux domestiques :

— Qu'on ne fasse pas de bruit quand monsieur travaillera.

Il s'assit quelquefois à la table, le front dans les mains, devant la grande page blanche. Alors, à pas muets, furtive et parfumée, elle se coulait jusqu'à lui. Il la sentait, tournait la tête, souriait. Elle mettait un doigt sur ses lèvres, faisait « Chut ! » et glissait jusqu'à l'autre bout de la chambre. Mais un instant plus tard la tendre fermeté d'un sein pesait sur son épaule ; il n'avait qu'à lever le front pour trouver des lèvres. Elle se dérobait en l'attirant : le divan les recueillait au passage.

Ainsi l'amour, qui est l'ennemi des labeurs graves, trahissait les intentions de Cécile et la femme, une fois de plus, était le gouffre. Pascal roulait sur les pentes. La grande page, dans le beau sous-main timbré d'initiales, demeurait vierge, et quand Cécile disait au jeune homme avec une moue de reproche :

— Tu ne fais donc rien !...

Il répondait :

— Nous vivons le plus magnifique des poèmes, que pourrais-je écrire de comparable?

Et leurs bras de nouveau se liaient.

Pascal rentrait chez lui pâle, tremblant, les joues mangées par le trou sombre des orbites. Une sorte de brisure lui coupait les articulations, les genoux lui faisaient mal dès qu'il montait. A la nuque une main de fer l'étreignait douloureusement et il lui semblait, certains jours, que son cerveau recroquevillé roulât sous le crâne comme une noix sèche dans son écalle.

Sa mère se désespérait. Vainement elle avait essayé de lui parler raison ou de l'épouvanter avec le fantôme des mortelles débilités. A dix-huit ans on ignore les limites des forces humaines ! Pascal trouvait dérisoires et importuns les soins dont elle tentait d'entourer sa santé décroissante.

Il maigrissait et ne résistait que par la tension de ses nerfs. Il était comme un homme suspendu au-dessus de l'abîme par une corde qui s'allongerait graduellement. Le jour ou la nuit, quand il rentrait, il tombait sur son lit, épuisé. Alors, la mère, qui ne dormait plus et guettait sans cesse dans la maison le pas familier de l'enfant, montait jusqu'à sa chambre, poussait doucement la porte et relevait avec douleur sur les mains décharnées, sur le visage creux, les traces des fatigues dévastatrices.

Elle le poursuivait avec des toniques, des œufs frais, des jus de viande. Pascal avait une volonté brutale, un entêtement implacable. Parfois, de colère, il expédiait par la fenêtre les flacons de phytine ou d'histogénol. Son père le regardait avec des yeux navrés. Puis il regardait sa femme et le mécontentement durcissait brusquement sa prunelle.

— Françoise, — disait-il, — laisse-le tranquille...

Pascal prenait le mot pour un encouragement : il ricanait en défiant sa mère. Plusieurs fois elle se leva de table, le mouchoir aux yeux, comprimant un sanglot. Dechartre n'eut jamais une tendresse pour la retenir.

Dans son esprit, maintenant, elle était bien *la cause*. L'idée qu'il luttait, dans Pascal, contre une hérédité viciée, s'était renforcée chez lui en conviction inébranlable. Françoise avait empoisonné le sang très rare du génie et amoindri sa descendance. Il reportait à la mère chacune des erreurs du fils. Les sifflets de la répétition générale, qui lui criaient encore dans l'oreille, avaient accentué le scission. Et il imputait à

Françoise ce geste de détraqué dont l'explication lui échappait encore.

Pourtant, il devait bientôt découvrir la liaison de Pascal et en reconstituer toutes les phases avec cette faculté divinatoire qu'il possédait de refaire la synthèse d'une vie humaine sur une simple observation de hasard.

Il avait invité la comédienne, le tragédien tumultueux Barras, quelques amis : Desclos, Jacques Denis et Grisélidis sa femme, Richard, Thomassin, l'oracle critique... On prenait le café au salon. Cécile s'amusait d'un cèdre nain du Japon, tors et rugueux comme un ancêtre, et qui n'avait pas un pied de haut. A côté du minuscule géant, Pascal feuilletait deux ou trois livres, dernier envoi au maître, louangeusement dédicacés. Dechartre s'approcha :

— Il vous plaît ce petit arbre, — dit-il, — voulez-vous me permettre de vous l'envoyer?

— Oh ! maître ! — fit la jeune femme.

Mais Barras qui humait une menthe — il avait les digestions difficiles — et s'écartait des fumeurs pour ménager sa gorge, roula quelques mots dans ses joues grasses :

— Je m'étonne que le globe-trotter, Rabin-Tapier, ne vous ait pas rapporté de ces japonneries !... Au fait, ne revient-il pas ces jours-ci, votre voyageur?

Cécile Magne devint rouge et ses lèvres se serrèrent subitement. Elle tourna le dos au cèdre, fit un pas. Un choc violent l'arrêta aussitôt. Tout le monde fut debout, les yeux vers le groupe. Pascal venait de tomber le front sur la table. On le releva comme une loque, et madame Denis criait, en éventant son émotion avec un mouchoir :

— De l'éther ! mon cher maître, de l'éther !

Dechartre n'avait pas bougé. Il regarda tour à tour Cécile et son fils qu'on emportait. Une grande ombre descendit sur son visage. Les indices remontaient en foule du passé, créaient l'aventure. Il vit la comédienne s'asseoir dans un fauteuil, lasse, toute émue. Elle était belle. Il pensa : « Le malheureux ! » se retourna vers la cheminée ne montrant plus qu'un grand dos affaissé sous une chevelure blanche. En même temps un écho s'éveillait au fond de son vieux cœur, derrière l'amour de Pascal : « Andrée ! ma douce Andrée ! » Il évoqua

le brasier des lettres de sa jeunesse passionnée : ah ! comme il avait aimé lui-même !...

— Ce ne sera rien, mon cher maître, il est déjà revenu à lui, — affirmait madame Denis.

Dechartre fit face, et les yeux sur la comédienne :

— C'est plus grave que vous ne croyez... — fit-il.

Quand Pascal revit Cécile tête à tête, il y eut une scène violente. Elle l'attendait avec l'humilité d'une coupable, car elle se reprochait sans répit la peine qu'elle lui avait involontairement causée. En même temps sa ferveur passionnée désirait le couvrir des caresses consolatrices qu'elle avait dû refouler impérieusement au salon, où pourtant ses mains frémissaient du besoin de saisir et d'emporter la chère tête évanouie.

Ni cette douleur, ni le repentir n'arrêtèrent Pascal. La jalousie était accrochée à son cœur comme une banderille. Il fonça aveuglément contre sa maîtresse, la poussa, la traqua à force de questions, la face hargneuse et tout le corps convulsé.

— Pourquoi as-tu menti?... Pourquoi as-tu caché son retour?... Quand arrive-t-il?... Quel jour?... Quelle heure?... La canaille ! il revient ! il revient !... Et moi, Cécile ! n'ai-je donc plus qu'à fuir?

— Écoute, mon pauvre petit...

— A fuir... ou à le tuer, Cécile !... Tu es à moi, à moi seul ! Entends-tu, Cécile, à moi seul ! Je ne peux te partager ! je ne peux pas !

— Mon tout petit, écoute-moi...

— Oui, oui, je le tuerai ! Ah ! sa grosse nuque ignoble que je revois ! Cécile ! la toute mienne petite Cé !...

— Pascal, viens là, dans mes bras ; et laisse-moi te bercer !...

Elle le prend sur ses genoux, le câline, le berce comme un petit enfant. Elle cherche des mots très doux, tout ramagés de souvenirs pour endormir sa douleur, et des explications aussi, qu'elle débite par à-coups, d'un pauvre ton navré. Il n'y aura rien de changé. Il sera toujours l'amant unique et très chéri. L'autre, mon Dieu ! c'est quelque chose de si insignifiant, de si étranger... Le renvoyer?... Ah ! oui, le renvoyer !

mais la situation, n'est-ce pas !... Il faut tout comprendre... Et tout avouer... Hélas ! comme il y a des aveux qui coûtent !

Pascal ne dit rien, ne bouge pas. Son visage est maintenant comme muré. Ses yeux fixes regardent intérieurement sans un battement de paupières et l'implacable dureté des résolutions extrêmes, dont Cécile a peur, raidit ses traits maigres. Elle se penche, cherche à le ressaisir de ses lèvres. Il est au loin. Mais soudain il se dégage, se lève et gagne la porte avec des gestes d'automate.

— Je reviendrai demain, — dit-il.

Sa voix est assurée, mais absente. Cécile se jette sur lui, pleine de crainte et sentant qu'une volonté étrangère emporte Pascal. Elle le presse, l'étreint, le questionne. Silence. Alors, dans le vestibule, près du seuil, — geste de don passionné, — elle lui met brusquement au doigt la clé de sa maison en murmurant :

— Tu seras désormais le maître, toi seul, Pascal, et ton heure sera toujours la mienne...

Mais lui repart simplement et sans plus :

— Je reviendrai demain.

Il rentra furtivement chez lui comme un voleur, et personne ne l'entendit. Dechartre, qui devait faire une conférence à la Société de Géographie, achevait de déjeuner. Pascal attendit son départ, au guet, derrière la fenêtre de sa chambre. Il vit le dos las et voûté de son père traverser le trottoir et il se réjouit. Un ronflement de moteur montait derrière les platanes pelés de l'avenue. Il y eut un démarrage, un coup de trompe : l'auto s'effaça dans la cité tumultueuse. Un quart d'heure plus tard sa mère sortait à son tour.

Alors, Pascal descendit, marcha droit au cabinet de son père. Le fauteuil était à demi tourné comme si l'écrivain venait à peine de le quitter. Sur le bureau, près de l'écritoire de faïence ancienne, il y avait la photographie d'un bel enfant aux yeux graves, au grand front lumineux. Pascal repoussa son portrait pour atteindre une feuille blanche. Puis, sans hâte, avec un calme méthodique, il écrivit quelques lignes et signa Lucien Dechartre en s'appliquant à imiter la griffe puissante et régulière du maître.

Dans la galerie, il rencontra la femme de chambre, et, du ton le plus naturel, lui dit :

— Envoyez tout de suite chercher un taxi.

Aussitôt seul, il monta sur une chaise et décrocha le rare tableau que son père tenait de Marèze : les *Iris*, de Vincent Vingeame. Il s'aperçut que la tapisserie avait passé autour de la toile et qu'à sa place se découpait un rectangle sombre. Il haussa les épaules sans s'y arrêter plus longtemps. Tranquillement il prit son mouchoir, épousseta le haut du cadre. Sa main même ne tremblait pas. Il se disait uniquement : « Pourvu que je trouve mon homme cet après-midi ! »

Il mit les plus grandes précautions à installer le tableau dans la voiture et recommanda au chauffeur de ne pas aller trop vite. Il savait que Goguenheim, le grand marchand de tableaux, qui lança autrefois le peintre Vingeame, avait déjà tenté d'acquérir à gros prix les *Iris*. Dechartre refusait toujours : il tenait à l'œuvre et n'avait nul besoin d'argent. Pascal comptait enlever l'affaire rapidement.

Il ne fut pas déçu. A peine le vieux Goguenheim eut-il pris connaissance de la lettre qu'il se mit à rire en secouant son gilet de velours violet sur lequel brimballait un face-à-main d'écaille.

— Ils y viennent tous, — gloussait-il, — mon cher garçon, ils y viennent tous ! Ah ! j'en ai vu des récalcitrants passer à ma caisse ! Oh ! ce n'est pas un reproche à monsieur votre père ! Il achètera autre chose. J'ai là un Renoir du début, un nu gracile, savoureux, une merveille !

Il s'était levé et de la main indiquait un emplacement à ses hommes qui portaient les *Iris*. Puis il se recula, leva son face-à-main et fit une grosse lippe bonasse.

— Ah ! ah ! les *Iris* de Vingeame, les voilà ! je les tiens ! Hein ! cette couleur, cet éclatement ensoleillé, cette hardiesse dans les valeurs ! Le mazette, il avait du génie ! et c'est moi, mon cher garçon, moi, qui l'avais découvert ! Il m'a échappé... il est mort... L'idiot ! comme si on devrait mourir quand on a une patte comme cela !

Le vieillard se renfrogna, avança une chaise, s'assit devant la toile. Pascal l'écoutait avec une grande politesse. Négligemment Goguenheim roucoula :

— Nous sommes d'accord pour le prix, trente mille, n'est-ce pas?

— Oui, — fit Pascal.

— Un instant, on prépare le chèque.

Pascal regarda sa montre et interrogea froidement :

— Pourrais-je toucher aujourd'hui?

— Parfaitement, tout de suite, le temps de passer à la banque... Hein ! ces violets, ces jaunes, si ça chante ! Et les finesses, le velouté du ciel ! Croyez-vous qu'il y en a du plein air sur une toile comme ça !...

Mais Pascal n'écoutait plus les commentaires enthousiastes du vieil homme. Le chèque correctement rangé dans son portefeuille, il tirait vers la sortie. Goguenheim le reconduisit à pas lourds en reprenant son antienne sur le Renoir, « une pure splendeur »...

— Et dites à monsieur votre père de venir le voir, dites-lui que je l'attends...

Ce fut à une heure du matin que Pascal se rendit au petit hôtel du quartier Monceau. Il mit la clé dans la serrure avec tant de hâte qu'il faillit la brouiller ; puis il se jeta dans la maison au galop, sans même prendre la peine d'allumer l'électricité.

La comédienne se déshabillait en grignotant un en-cas disposé dans sa chambre, quand Pascal bouscula la porte. La femme de chambre poussa un cri. Mais Cécile, qui attendait toujours son amant, ne fut pas surprise. Elle congédia rudement la domestique, puis ouvrit ses bras, son sourire, toute sa chair. Pascal criait :

— Petite Cé ! Petite Cé !

En même temps qu'il éparpillait sur le lit, parmi les batistes et les rubans, la liasse de billets de banque. Elle le regardait faire comme une gaminerie, heureuse de le voir, et sans réfléchir d'abord à cet argent qu'il prodiguait. Enfin, elle demanda :

— Qu'est-ce que tout ce papier?

— Ton bien, — dit-il.

Elle releva ses grands sourcils arqués et un peu d'étonnement dilata sa prunelle. On entendit une bouillotte susurrer dans le cabinet de toilette. Pascal ajouta, les yeux sur sa maîtresse, et faisant allusion à Rabin-Tapier :

— Maintenant, j'aurai le droit de le mettre à la porte, quand il reviendra... Il n'y a plus que moi, Cécile... moi et toi...

Elle comprit, frissonna d'aise. Très près d'elle il lui prenait les lèvres. La jeune femme battit des paupières. Mais des scrupules, des craintes sourdaient en elle ; une grave question martelait sa tête : d'où venait cet argent?... Elle voulut parler, se débattre. Les baisers de Pascal étaient comme un plomb sur sa langue. Elle désigna la jonchée bleue des billets de banque ; il entrava son geste. Et soudain, avec une force dont il semblait incapable, il la saisit à pleins bras, l'enleva, culbuta avec elle sur le lit enrichi. Les menus papiers crissaient sous leur étreinte et plus rien n'existait.

Cette même nuit, sa mère attendit Pascal dans l'inquiétude dolente des veilles où les heures tombent une à une, pesantes, comme des morceaux détachés de notre vie. Le petit jour timide de mars la surprit dans la galerie, alors que pour la troisième fois elle revenait de la chambre de son fils. Soudain l'escalier de chêne gémit à la sourdine, sous les moquettes, devant elle. Françoise pensa aux bonnes. Mais la silhouette de Lucien Dechartre sortait déjà de l'ombre.

Il marcha vers elle, le front lourd, les yeux creux, très beau pourtant avec l'accent hautain de son nez courbe, sa barbe blanche, et sa crinière blanche ondée jusqu'à la bure de la robe de chambre. Elle le regardait venir, ainsi qu'une enfant prise en faute. Il ne semblait pas s'occuper d'elle. Mais, quand il fut à sa hauteur, elle ne put contenir son inquiétude.

— Lucien, — dit-elle, — voilà deux jours qu'il n'est pas rentré...

Alors, ces deux êtres se dévisagèrent face à face. Dechartre relevait les traces douloureuses sur la figure de cette femme qui était la mère de Pascal. Aucun attendrissement n'amollissait son cœur. Les justes expiations pesaient sur Françoise, et pour lui c'était bien. Dans son orgueil souffrant il se sentait devant elle plus qu'un juge : un accusateur. Il désigna le mur où l'emplacement des *Iris* de Vincent Vingeame découpait un rectangle vif. Il ne donna pas d'explications. Mais terriblement il laissa tomber sur elle ces mots accablants :

— Vous avez fait un détraqué et un voleur !

Elle remonta pour se jeter dans les larmes silencieuses. Dechartre entra dans son cabinet où le jour commençait à toucher d'un doigt clair l'arête des boiseries. Il prit le portrait du bel enfant aux yeux graves qui ornait son bureau et l'enferma dans un tiroir. A ce moment, un coq chanta. Dechartre s'affaissa dans un fauteuil et ne bougea plus.

IX

En dépit des précautions, l'affaire du Vingeame fit scandale. Par représailles, le vieux Goguenheim détaillait à tout venant l'histoire du faux, glorifiant sa bonne foi et chargeant à fond Pascal, « un vilain poupon, comme je vous le dis, cher monsieur ». La presse et les lettres défilèrent dans la boutique en moins de vingt-quatre heures. Grisélidis fut touchante et versa des larmes sur l'infortune du maître. Cependant elle trouva moyen de publier, dans *Mondanita*, une photographie des *Iris* avec commentaire ambigu et propre à secouer les curiosités venimeuses.

La comédienne trouvait de l'indulgence dans l'opinion. C'est le rôle des femmes, n'est-ce pas, de tourner la tête des jeunes garçons ! D'aucuns la plaignirent même ouvertement d'être mêlée à « cette affaire regrettable » et lui firent tenir un mot de condoléances. Le Théâtre-Français tira en hâte *le Marquis de Villemer* de sa garde-robe. On chuchota que Cécile Magne était au plus mal.

Deux inspecteurs privés avaient cueilli Pascal chez sa maîtresse et l'avaient reconduit à son père. La comédienne s'était effondrée de douleur, infiniment plus touchée par la brisure d'amour que par l'atteinte à sa réputation. Elle gardait au fond du cœur une reconnaissance passionnée au « tout petit » qui vola pour elle, et sa chair brûlait du souvenir des impérissables caresses. Elle n'était qu'une pauvre femme qui aimait par delà l'orgueil, les convenances et l'art même. Elle tenta bien de se raidir. Mais l'effort de la scène, les nuits de veille, le désespoir dévorant l'abattirent. Une fièvre

typhoïde ruina en quelques jours le beau corps triomphant. Dechartre demeura seul au milieu des désastres ; et toute la confraternité tourna vers lui cet apitoiement empressé qui ne va jamais sans la joie secrète de voir fléchir les forts. Michel Desclos avait le talent de se faire prier pour conter l'aventure et, au titre d'ami d'enfance, il y mettait, une fois lancé, une charité écrasante. Sa tête grasse inclinée sur l'épaule, l'œil blanc et la moue dolente, il concluait en gémissant :

— Le pauvre vieux, je le crois durement touché !

Si bien que l'auditoire sentait déjà venir le crépuscule du dieu.

Dechartre, avec politesse, ne voulut voir que la sympathie ; mais il avait trop d'orgueil pour ne pas riposter. Et sa riposte fut un livre. L'entraînement du métier, qui transforme à la longue toute vie en œuvre, et le bouillonnement intari des forces créatrices l'emportèrent. On vit paraître *Les Bâtisseurs d'avenir*, exaltation des rêves qui font agir, durer, par-dessus la quotidienne désespérance. Et parce qu'il savait que d'innombrables amis obscurs tendaient vers lui leur ferveur admirative, il fut soulagé.

Pascal quitta Paris sur son ordre ; mais la mère obtint de le suivre, de le soigner. On allait essayer de l'isolement, de la campagne. La vieille résidence rustique de madame Moreuil paraissait convenable, dans cette riche province de l'Ouest où la Loire plantureuse se couronne de vignes.

Ils y arrivèrent aux premiers jours d'avril. Cornillon le jardinier, qui mène aussi Pandore, le grand cheval rouan, les attendait à la gare avec le break. Quand il vit le jeune homme, il eut un plissement des paupières au coin des yeux, en même temps qu'il poussait entre ses dents le sifflement modulé par quoi il manifeste son étonnement. Puis, la casquette à la main, il débita son opinion :

— M'sieu Pascal, vous voilà ben failli ; je pense que faut l'air de chez nous pour vous remettre !

Agacée, madame Dechartre le bouscula un peu en lui lâchant ses bagages dans les jambes :

— Allons, Cornillon, prenez donc mon sac !

Pascal n'avait pas bronché. Il semblait n'avoir pas entendu. Depuis l'arrachement des bras de Cécile, il était comme un

automate : il ne parlait pas, ne mangeait pas, ne dormait pas. A peine obtenait-on de lui deux ou trois gestes par jour. Pâle et amaigri, son beau front de jeune dieu délustré comme une cire, il tenait grands ouverts sur la vie des yeux qui ne regardaient pas.

On couvrit rapidement les quatre kilomètres de route, en dépit des rampes bordées d'acacias qui montent entre les vignes. Pandore allongeait son trot sous le fouet de Cornillon. Soudain, l'antique croix de pierre du tournant apparut. Le break s'engagea dans la courte allée cahoteuse, assombrie par des cèdres souffreteux. Devant le grand portail ferré de fleurs de lys séculaires et béant sous le cintre de granit chargé de lierre, les poules picoraient. On entra.

Dans la cour, la domesticité attendait : les deux bonnes, la mère Cornillon avec son bonnet de linge et sa fille Marie-Rose qui allait sur ses seize ans. Tout ce monde avança, la bouche en cœur. Mais madame Dechartre ne s'attarda pas aux compliments et demanda :

— Où est maman?

Madame Moreuil ne quittait plus beaucoup son fauteuil, derrière la fenêtre de la salle à manger, d'où elle surveillait la grille du verger, un parterre de roses et les jeux des chats, des chiens, des poules. Françoise l'embrassa avec élan, ainsi qu'un sauveur. Déjà l'ambiance de la demeure familiale, qui sentait la fumée et la pomme conservée, lui réconfortait le cœur et l'entourait comme un rempart. Elle tirait son fils par le bras, en répétant :

— Allons, embrasse grand'mère ! embrasse grand'mère !

Mais la vieille dame les repoussa des deux mains en criant à son tour :

— Rosalie ! mes lunettes !... Que je le voie d'abord, ton gamin !

Madame Moreuil assujettit ses bésicles, dont les verres énormes, semblables à des loupes, grossissaient singulièrement ses pauvres yeux décolorés. Puis, penchant la tête à droite, levant ses sourcils, elle observa Pascal et fit la grimace.

— Ah ! çà ! Françoise, qu'est-ce que tu m'amènes là ! Mais il est comme un cadavre, ton garçon ! Regarde-moi cette mine de papier mâché et ces yeux comme des trous ! — de

beaux yeux, pourtant, à la perdition de son âme ! — Ma parole, tu le laisses mourir de faim !

— Je t'assure, maman, qu'il n'y a pas moyen...

— Ta, ta, ta !... Rosalie, cours chercher du lait chez Cornillon, prépare une bonne bouillie au beurre et fricasse deux gros œufs de la Roussotte pour ce pauvre chéri ! On verra bien s'il ne mangera pas !

Dans l'empressement général, Pascal sortit, gagna sa chambre. C'était la seule pièce de la maison, presbytère ancien brocanté dans les biens nationaux, qui avait gardé son caractère. Au plafond, des poutres à chanfrein que joignait la hotte verticale d'une cheminée à pilastres cannelés. Aux portes, aux fenêtres, la voussure dégagée en plein granit. Du lierre pressé jusqu'aux vitres, tout jacassant de nids, avec, au-dessus, le ressaut gracieux du vieux toit envoyant dès dix heures une barre d'ombre sur le plancher.

Le paysage luxueux des coteaux entrait là par deux baies. A gauche, au delà des pommiers et des vignes, la butte portait le village aux tuiles délicieusement pâlies, d'un ton de rose mourante, et la calotte courbe du clocher qui évoquait le chef-d'œuvre promené par les charpentiers, à la fête de Saint-Joseph, au temps des traditions corporatives. A droite, au travers des noyers anguleux fréquentés par l'écureuil, on voyait les prairies dévaler entre les masses décoratives des frênes, des aliziers et des saules, jusqu'aux échappées miroitantes de la rivière.

Pascal laissa tomber son chapeau et se jeta sur le lit. Les mains à la nuque, les yeux au ciel, il s'abandonna de nouveau à son désespoir, aux hantises malsaines des luxures abolies. Le feu de la révolte apaisé, maintenant il n'était plus qu'une loque douloureuse. Il se jugeait infiniment malheureux et victime de la brutalité paternelle. Toutes les billevesées flatteuses, sous-produits ibséniens par quoi sa génération libérait la bête instinctive : vivre sa vie, droit à l'amour... s'élevaient devant lui comme des dogmes profanés dans sa personne. Il accusait les hommes ; il pleurait Cécile Magne.

Quand Rosalie frappa à la porte, il répondit à peine d'un grognement. La vieille bonne entra, un plateau dans les mains, et s'arrêta net en voyant le jeune homme étendu. Ses bons

yeux de chien s'arrondirent derrière la buée odorante qui montait des assiettes et elle dit, la voix inquiète :

— C'est-il que vous êtes malade, m'sieu Pascal?

Il la regarda, haussa les épaules. Elle déposa sur la table la bouillie dorée et les œufs autour desquels le beurre chantait encore en explosant par petites bulles. Elle s'attardait, approchait une chaise, dépliait la serviette, refoulant ses bavardages et sa curiosité. Enfin elle partit. Mais au seuil, elle se retourna pour recommander avec un sourire engageant :

— Faut manger, m'sieu Pascal, pour faire plaisir à vot' grand'mère !

Là-dessus Pascal se leva d'un bond et descendit au jardin. « On l'embêtait avec toute cette cuisine ! » Au passage il entendit madame Moreuil crier :

— Où va-t-il le mazette !

Mais déjà il dépassait le verger et s'enfonçait dans la campagne.

Il s'y terra les premiers jours, sous les couverts et dans les brousses inaccessibles suspendues aux murs de la rivière. Les sentiers battus en des vacances lointaines, les fourrés découverts au temps des galopades enfantines reprirent impérieusement ses pas. Tout autour de lui, la joie d'avril crevait la face de la terre et les champs de digitales rosissaient déjà comme une aurore. Pascal ne voyait rien que le fantôme de sa détresse.

Chaque jour, quand il passait près de l'étang, que perçaient les premières lances vertes des roseaux, il croisait Marie-Rose. La jeune fille gardait les deux vaches des Cornillon dans un pacage spongieux, irrigué par le trop-plein de la mare. Elle se tenait, à l'accoutumée, sous un sapin, à demi roussi, dont ses bêtes avaient écorché le tronc à coups de cornes. Elle tricotait des bas violets, une aiguille fichée dans ses cheveux noirs, le long de la tempe. C'était une gaillarde, puissamment formée, avec un teint de brugnon mûr et des membres épais. Dès qu'elle apercevait « monsieur Pascal » elle se levait et le saluait, les yeux baissés, le front rouge.

Pascal ne semblait pas la voir. Il enjambait rapidement l'échalier au bout du pré et piquait vers les taillis. A toutes les fois, d'ailleurs, qu'il entendait quelqu'un, il se dissimu-

lait pour éviter la causette que les paysans amorcent au gré des rencontres, le long du chemin. Il demeurait des heures dans un vieux tronc de châtaignier, les coudes aux genoux, la tête dans les paumes, tellement immobile que les pinsons lui venaient siffler aux oreilles.

Son père désirait qu'on l'entourât de tous les moyens sportifs propres à le distraire. Un cheval de selle vint occuper le box auprès du grand Pandore ; sur la rivière un canot fut amarré au pied d'un saule ; Cornillon dut niveler l'emplacement d'un tennis, derrière le verger, et il y mit du temps, à cause de son asthme qui « lui coupait le respire », comme il disait.

Le matin, après le pansage, Cornillon, laissant ses galoches au bas de l'escalier, gagnait la chambre de Pascal et demandait respectueusement :

— M'sieu va-t-il monter à cheval?

A quoi Pascal, encore perdu dans le grand lit que son maigre corps bombait à peine, répondait négativement par un simple signe de tête. L'homme insistait, mais, rapidement rebuté, il rentrait chez lui, et tandis que Marie-Rose servait la soupe, tirait de l'armoire le beurre et la miche, il expliquait en ouvrant son couteau pour s'attabler :

— Qué ptit ! l'est comme une bête enragée ! Ça s' cache et puis ça court à tête folle !... L'a quéque chose qui lui mange les sangs...

Cependant Françoise était déjà près de son fils, l'accablant de sollicitations, de prières. Elle voulait l'accompagner à la promenade, faire avec lui un tour en bateau, inviter des amis. Elle proposait d'atteler la carriole, de déjeuner en pique-nique, vantait le beau temps et la chaleur précoce. Elle parlait avec une volubilité triste, toute poussée par le désir de convaincre. Elle apportait des fleurs et sa grande inquiétude de mère douloureuse. Par jeu, sous le moindre prétexte, elle prenait la main de Pascal, tâtait son front, car elle redoutait la fièvre. Mais lui était amer pour tant de sollicitude.

Madame Moreuil n'avait foi qu'en la nourriture et le grand air. Biftecks, purées, laitages abondaient aux repas, d'autant plus qu'elle était friande de ces mets auxquels le manque de dents la condamnait. Rosalie faisait à merveille le soufflé au

fromage. Pour le surplus, grand'mère était d'avis « qu'on laissât tranquille son petit sauvage ».

Toutefois, la patience lui manqua vite : Pascal en prenait trop à son aise avec la règle de la maison. Il rentrait quand il y pensait, quand le hasard le ramenait sous le mur du verger où des boutons duveteux pointaient aux treilles. Souvent le déjeuner était sonné depuis plus d'une heure, et, dans la grande salle à manger ornée d'un tableau à musique, madame Moreuil et sa fille se chamaillaient.

La vieillesse, habile à retenir la vie par l'habitude et la régularité qui ménagent l'effort, parlait égoïstement haut chez la grand'mère. Elle déjeunait à midi, non à midi moins cinq ou à midi trois, et le soir elle se mettait à table au premier coup de sept heures. A quatre heures, elle prenait son lait et montait à huit heures et demie. Autour d'elle la maison devait marcher comme une horloge : lundi, blanchissage ; mardi, cirage des parquets ; mercredi, repassage ; et ainsi de suite. Le moindre retard, le plus petit changement était une catastrophe.

Françoise voulait toujours attendre Pascal et refusait obstinément de manger sans lui. Madame Moreuil, exaspérée, pressait au contraire le repas, gourmandait la femme de chambre et se gavait de bouillie à force de cuiller.

— C'est un garnement, ce garçon, disait-elle, un garnement! Il nous ferait tourner en bourriques si on s'en occupait !

— Mais, maman, intercédait Françoise, tu sais bien qu'il est malade !

— Heu ! malade ! Dis plutôt qu'il a la cervelle à l'envers !

— Ah çà, prends-tu aussi Pascal pour un détraqué?

— Hé ! hé ! il a de qui tenir ! Monsieur mon gendre n'est pas un homme ordinaire, et tu sauras, ma petite, que les chiens ne font pas des chats !

Sur ces paroles, sèchement appliquées au visage de sa fille, tandis qu'elle regardait au travers de ses bésicles-loupes, madame Moreuil essuyait ses lèvres rentrées, puis gagnait son fauteuil près de la fenêtre. Françoise, dans la confusion de ses noires pensées, — car, tant de fois déjà, l'implacable ressemblance du père et du fils l'avait inquiétée ! — partait fiévreusement à la recherche de Pascal. Elle interrogeait

Marie-Rose, qui gardait ses vaches près de l'étang, battait les sentiers, les taillis, et quand elle découvrait son enfant, le désir d'un joyeux embrassement, cœur à cœur, l'emportait. Mais le jeune homme se contentait de suivre sa mère, silencieux, froid et lointain.

Le printemps, pluvieux et ensoleillé, forçait les sèves dans les vaisseaux assouplis et submergeait la campagne, jusqu'aux routes, sous la marée des verdures acides. Les mauves aux tiges poreuses issaient du sol comme des jets d'eau, les liserons se dévidaient; l'hypocrite ortie foisonnait dans l'ombre humide ; les ronces tendres s'étiraient par-dessus la poussée des aubépines, des églantiers et des ajoncs. Le verger était tout blanc et vert, avec la buée rose d'un pêcher en fleurs flottant de-ci, de-là. On guettait la vigne qui partait un peu vite.

Dans l'écurie, les chevaux inactifs s'excitaient et ruaient dans le bas-flanc. Au poulailler, la mère Cornillon remplissait chaque jour une corbeille d'œufs. Les chiens gambadaient, flairaient dans le vent l'odeur des chiennes. Et les chattes au râble tendu s'étiraient voluptueusement dans les flaques de soleil, les paupières à demi rabattues sur le filet inquiétant de leurs regards.

Pascal restait le même, morne et tassé dans son dégoût. La terre suait la vie autour de lui et tout le ciel chantait en vain. Trois ou quatre fois une jeunesse turbulente fut invitée à secouer de ses rires, de ses jeux, la vieille demeure. C'était un gros sacrifice de madame Moreuil qui n'aimait pas le bruit. Il fut inutile : Pascal se déroba.

Un soir qu'il rentrait le long de l'étang, les vaches, mises en goût de folâtrer par le vent de mai, se précipitèrent sur l'échalier au moment où il allait le franchir. Mais Marie-Rose se dressa, bondit, une trique à la main, criant à tue-tête comme les campagnardes ont coutume. Pascal fit un écart, évita le mufle encorné qui bourrait dans la haie. Au même instant l'échine des bêtes sonna sous le bâton.

— Qué grandes folles ! Qué grandes saloperies ! — jetait la fille, — j'vas-t-il m'en aider !

Pascal se trouva tout contre elle, près de la barrière. Une odeur alcaline d'étable les enveloppait. La fille faisait encore

des moulinets de ses bras nus. Pascal la regarda curieusement et dit :

— Merci, Marie-Rose...

Puis il s'éloigna le long des saules dont les grosses têtes verruqueuses commençaient à prendre perruque.

Quelques jours plus tard, Pascal ayant refusé de lire le journal à sa grand'mère qui l'en priait, madame Moreuil décida de faire venir les oncles. Elle ne comprenait rien aux extravagances de Pascal et finissait par être lasse. Vingt fois le jour elle répétait :

— Mais qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qu'il a dans le corps?

Et aussitôt, s'en prenant à sa fille, elle remâchait indéfiniment les mêmes accusations :

— L'avez-vous assez gâté ! hein? Le résultat est beau ! Et tu as l'air de l'admirer ! Ma parole, il te ferait dans la main que tu dirais merci ! Un joli cadeau qu'il t'a fait là, ton mari ! Chez nous il n'y a pas de grands hommes, possible ! mais nous avions des enfants sains !

Les oncles arrivèrent en auto, un beau matin, pour déjeuner, et Françoise courut au-devant de ses frères pour les préparer à l'indulgence, aux ménagements. Ils avaient vieilli l'un et l'autre depuis le temps où, par manière de plaisanterie, ils gorgeaient de champagne le bébé Pascal, mais vieillis à la façon des provinciaux solides, en prenant du ventre, de la carrure et du teint. Le sang tachait leurs joues grasses et gonflait les rouleaux épais de leur nuque. Ils avaient des poches sous les yeux, le cheveu rare et grisonnant. Julien portait la barbe.

A peine entrés dans la maison, et la mère embrassée, ils envoyèrent chercher une bonne bouteille « du vieux et du frais ! » parce qu'ils crevaient de soif, disaient-ils. En même temps ils s'informèrent de Pascal, à questions brèves, jetées comme des coups de sonde. Madame Moreuil reprit son antienne et fut entendue. Ses deux fils n'avaient jamais eu de sympathie pour Lucien Dechartre et la glorieuse alliance de leur sœur les avait laissés même sans orgueil. Dès le jour du mariage, ils avaient prédit « que ça finirait mal » : la satisfaction du bon prophète perçait dans leurs propos.

Françoise écoutait, résignée, sans rien dire, mais Rosalie

ayant ouvert la porte, et un savoureux fumet de cuisine s'étant glissé à sa suite, madame Moreuil intervint :

— Il faudra manger à midi juste, à cause de la langue.

— Il y a une langue ! — s'exclama René.

— Oui, une langue au jus, et aussi une belle brême que le père Maheux a prise en fraude...

— Cré coquin ! — lança Julien, — que j'aille faire un tour aux casseroles !

Madame Moreuil riait dans son fauteuil, heureuse de la joie gourmande de ses enfants. Françoise applaudissait à sa politique qui, pour un moment, éloignait l'inquisition de Pascal. Sur la prière de sa mère, elle monta même, avec empressement, chercher la vieille eau-de-vie de famille, conservée au premier dans une grande armoire de noyer massif :

— Celle de 89 ! c'est la meilleure !

Le déjeuner fut bruyant, les oncles parlant haut, mangeant gras et buvant sec. Pascal affecta vis-à-vis d'eux une hauteur non sans arrogance et, à tout propos, faisait sonner le nom de son père. Julien feignit de n'y prendre garde et répondait d'un claquement de langue par-dessus une rasade. René remplissait machinalement le verre de Pascal, aussi souvent que le sien qui était toujours vide.

Au café, l'eau-de-vie fit plusieurs tours. Madame Moreuil, qui avait déjà repris son poste, près de la fenêtre, s'assoupissait, le menton sur la poitrine, avec une lippe plate de vieillard édenté. René, en bras de chemise, juché sur une chaise, s'amusait à déclencher le tableau à musique qui jouait *le Carillon de Dunkerque*, à petites notes liquides et perlées. Pascal, se sentant la tête lourde, sortit.

Les oncles l'appelèrent, quelques instants plus tard, pour faire une partie de boules. Il ne répondit pas. Au hasard, il avait pris le chemin de la rivière, défilé entre les taillis de châtaigniers et de bourdaines. La lumière du soleil tombait toute verdie, au travers de la feuillée transparente. Les pissenlits, clous d'or sur tapis vert, pointillaient le sentier. Quand il passa près de l'étang, la horde amoureuse des grenouilles coassait à pleine gorge le mai nuptial, au ras de l'eau sonore.

C'est au tournant qu'il vit venir Marie-Rose. Les bras nus, pieds nus dans ses sabots, le jupon troussé, elle remontait de la rivière avec un paquet de linge blanc, tout dégouttant, sur la hanche. Son corsage dégrafé laissait libre le cou dont la peau brillait. Elle avait les joues vives et soufflait un peu, les lèvres humides. Pascal s'arrêta, les yeux sur elle.

Quand elle ne fut plus qu'à deux pas, elle s'écarta vers le taillis pour lui céder la place. Il marcha vers elle, la poussant dans une touffe de genêt. La belle poitrine de la fille se souleva en même temps qu'elle arrondissait des yeux craintifs. Pascal mâchonnait entre ses dents : « Marie-Rose ! Marie-Rose ! » et ses regards dansaient comme des flammes. Il la toucha, culbuta d'une poussée le linge mouillé, lui saisit les bras. Il y eut deux appels effarés :

— Monsieur ! Monsieur !

Puis un temps de lutte, des branches qui craquent. Un geai quitte la cime d'un frêne sur un piaulement ironique. Du silence... Pascal reprend le sentier en riant à grands éclats secs.

Une heure plus tard Cornillon débouchait dans la cour au galop, en dépit de son asthme. Il jurait comme un diable et balançait des bras d'énergumène. Les deux Moreuil s'escrimaient aux boules en brûlant des cigares. Julien, la manche relevée, piquait ses coups juste sur le maître qu'il déplaçait à chaque fois avec un rire de gorge. Cornillon les accosta rudement :

— Bon Dieu de bon Dieu ! en v'la du propre !

— Sacré Cornillon, il va bousculer le jeu !

— Ah ! ben ! s'agit pas de jouer ! Cré saligaud ! V's avez pas vu ma petite alors?

La face chavirée du jardinier, dont le grand nez avait l'air de trembler, les frappa soudain, René se redressa, une boule en main.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Cornillon?

— C'qu'y a ! Bon Dieu ! mais c'est vot' neveu, vot' saligaud de neveu ! Et sur ma pauvr' petite qu'était un ange ! Si c'est pas une honte ! Mais vous l'paierez cher, bon dieu ! vous l'paierez cher !

Aux clameurs de Cornillon, les domestiques étaient accou-

rues, toutes ouvertes de curiosité. A une fenêtre du premier Françoise parut très pâle. Mais Julien avait compris. Les sourcils froncés, les poings durs, il s'approcha de l'homme.

— Commence par ne plus gueuler, — lui mâcha-t-il à l'oreille, — et maintenant, où est ta fille?

Dominé, Cornillon se tut et fut pris d'un brusque étouffement qui lui cassa la poitrine. Cependant il désignait le portail. Les trois hommes s'avançaient. Au pied du lierre, dans l'angle du mur, sur la borne, Marie-Rose était écroulée. On ne voyait que sa chevelure noire, en désordre, pleine encore de débris de feuilles, et deux épaules qui tressautaient en silence. Tout ce pauvre dos en camisole rayée, souffrait à grands spasmes, sous une belle nuque ambrée, musculeuse. Elle avait perdu ses sabots, et ses deux grosses mains rouges, enfoncées dans son visage, luisaient de pleurs.

Ils essayèrent de la faire parler, mais n'en tirèrent qu'une phrase qu'elle répétait obstinément :

— C'est dans l'taillis ! c'est dans l'taillis !...

Par contre, le père abondait en détails, toujours sacrant, traitant sa fille de « grande sotte » et jurant qu'il était déshonoré. Julien haussa les épaules et dit très froidement :

— D'abord, il faudra voir la suite, mon bonhomme.

— Où est Pascal? — demanda René.

Cornillon fit un geste vague. A ce moment, les poules rassurées revinrent picorer à l'entour du portail. Françoise arrivait à son tour : elle vit la scène et les sanglots de Marie-Rose la prirent à la gorge. Julien la regardait, ses prunelles chargées de colère. Il dit terriblement en mordant au dernier nom :

— Maintenant je crois que c'est à nous de régler l'affaire du jeune monsieur Dechartre.

Rosalie les appelait de la cour pour manger des galettes en compagnie de madame Moreuil qui prenait son lait.

X

Maintenant, les destins vont se précipiter. Nettement les deux parties prennent position : d'un côté les Moreuil, de l'autre Lucien Dechartre ; et au milieu Pascal que l'on veut sacrifier et auquel la mère s'attache encore par la force de ses entrailles. Pour les oncles, la mesure est comble et la rupture s'impose. Françoise reviendra au foyer très pur, très sain, de la famille. Le grand homme et sa progéniture débile sont condamnés à l'abandon.

Le premier interrogatoire que Julien fit subir à Pascal à la suite de la surprise de Marie-Rose, démontra clairement l'inconscience du jeune homme.

Il rentrait au moment où le soleil, déjà bas sur l'horizon, pose aux faîtes des murs un or rose si splendide, si matériel, qu'il tente la main et paraît saisissable. Il rentrait en sifflotant par l'allée des cèdres étiques, apparemment joyeux contre son habitude. L'oncle l'attendait sous le porche. L'explication fut courte :

— Dis-moi, Pascal, as-tu vu Marie-Rose?

A cette question, Pascal se mit à rire avec lui-même.

— Marie-Rose, — répondit-il très franchement, — je l'ai vue tantôt qui remontait de la rivière.

— Alors, mon garçon, nous allons parler net. La fille est en pleurs, et le père Cornillon fait du chantage à la maison, tu sais pourquoi, hein?

Le ton rude, accusateur, piqua Pascal au vif. Il se redressa affronteur et riposta avec insolence :

— Dites donc, mêlez-vous de vos affaires ! Je fais ce que bon me semble ! Ça ne vous regarde pas !

Julien contenait sa colère ; elle éclata, mal sonnante, brutale. Non content d'invectiver, il voulut porter la main sur son neveu. Celui-ci détala vers la remise. Mais René, accourant, lui barra la route et le terrassa de ses mains puissantes. Les deux hommes l'emportèrent, en dépit de ses convulsions de rage, et l'enfermèrent dans sa chambre. Après la scène, Julien, la nuque en eau, dut changer de col.

Le dîner fut orageux. Françoise ne put fléchir ses frères et obtenir la libération de Pascal. De plus, au moment de se mettre à table, madame Moreuil se trouva mal. Il fallut recourir à la fleur d'oranger, puis monter la vieille dame. Elle se plaignait d'étouffements et la tête lui tournait. Rosalie lui éventait le visage en répétant à satiété, comme un reproche :

— J'vous l'ai dit qu'vous mangiez trop d'galettes ! Trois galettes, à votre âge, c'est-il raisonnable ? Avec du beurre frais, ça fait comme un plomb sur l'estomac !

Seule vis-à-vis de ses frères, Françoise se sentit faible. Elle défendit son fils comme elle put, — c'était défendre son cœur, — mais la cause était difficile. La courte vie de Pascal ne montrait qu'une série déjà longue de folies ou de débordements. Les accusations pesaient lourdement sur Dechartre. Julien s'acharnait, avec une animosité singulière, à le charger, l'amoindrir. Au fond, ce grand homme l'avait toujours gêné : il lui en voulait de ne pas le comprendre et d'être trop haut. Son opinion fut très nette :

— Pascal rejoindra son père, ou, s'il n'en veut pas, la maison de correction. Quant à toi, tu rentreras dans la famille. Ton mari est assez riche pour te faire une pension.

Tout ce que Françoise put obtenir, ce fut que l'on consultât la mère. Elle s'efforçait de gagner du temps et mettait son espoir dans les sentiments de madame Moreuil. Par ses répliques, elle prouva que son mari était en dehors de ses angoisses présentes. Lucien Dechartre n'était plus qu'un nom pour elle quand on parlait divorce, mais il devenait un adversaire pour le partage de l'enfant. Elle ne souhaitait que garder son fils. Vainement ses frères peignaient un avenir de déshonneur et de honte. Il était son petit, le fruit de sa chair : elle ne pouvait l'oublier.

Le lendemain, madame Moreuil fut incapable de se lever et l'on manda le médecin du bourg. Rosalie le cueillit à sa voiture, dans la cour, et le convoya, avec l'histoire des galettes, jusqu'à la chambre de sa maîtresse. Il était onze heures, et le soleil, insinué entre les damas de la fenêtre, rajeunissait d'un ton de miel le vieux noyer de l'armoire aux pentures de cuivre.

Le médecin constata l'indigestion, mais se montra inquiet

en considérant l'âge et l'affaissement de la malade : madame Moreuil allait sur soixante-seize ans. Il recommanda la diète lactée et dit qu'il reviendrait le soir. Les fils n'avaient pas l'air d'attacher une grande importance à ce qu'ils nommaient « une indisposition ». Julien interrogea le médecin au passage :

— Eh bien, docteur, rien de grave?

— Hé ! hé ! on ne sait jamais avec les vieillards ; il faut s'attendre à tout...

— Bah ! la souche est bonne et l'on attrape communément quatre-vingt-dix ans dans la famille !

Julien rôdait aux entours de la maison, par les taillis et par les vignes, surveillant les Cornillon, Marie-Rose, guettant leur attitude et taillant une bavette, ici ou là, avec un laboureur, pendant que le cheval soufflait au bout du sillon. Il redoutait les bavardages du jardinier et cherchait à savoir s'il avait parlé. Près de l'étang, Marie-Rose occupait son poste habituel, le tricot en main, tandis que ses vaches tondaient, avec bruit, l'herbe qu'elles rassemblaient alternativement à droite, puis à gauche, d'un coup de langue. Quand elle vit « monsieur Julien », elle rougit jusqu'aux cheveux et tourna le dos.

Lui la contemplait pour la première fois et fut saisi par la riche verdeur de la jeune fille. Il y eut dans sa prunelle d'homme une courte dilatation concupiscente. Puis il pensa à Pascal et pesta intérieurement contre la sottise de son neveu tout en se complaisant à des pensées égrillardes.

Pascal gardait la chambre par ordre des oncles. Mais sa mère et la bonne Rosalie le comblaient de douceurs : crèmes, confitures, pâtisseries. Il demeurait étendu sur son lit, la plupart du temps, et par la fenêtre, à droite, au delà des noyers, il pouvait apercevoir le sapin roux sous lequel tricotait Marie-Rose. Mais il ne pensait guère à elle. Pour régler définitivement le sort de Pascal, Julien attendait son frère, qui avait dû retourner à la ville, expédier les affaires courantes de l'usine d'engrais chimique.

Le soir, après la visite du médecin, madame Moreuil fit une scène d'enfant gâté pour avoir une pomme de terre au beurre. Elle prétendait qu'elle mourait de faim ; mais sa fille

opposait l'ordonnance. Julien mit tout le monde d'accord en déclarant d'autorité, que « si la mère avait de l'appétit, c'était bon signe, et qu'il fallait la satisfaire ». Au matin, madame Moreuil semblait avoir perdu ses esprits. Elle branlait du chef, les yeux vitreux, en marmonnant des choses incompréhensibles.

René revint vers les dix heures, et tout de suite Pascal fut amené dans la grande salle à manger dont le plancher, frotté sans relâche, reflétait, comme un miroir, le ciel encadré par la fenêtre. Les deux oncles se tenaient debout devant la table couverte d'un tapis de canevas composé d'un damier multicolore. Françoise se retira dans l'ombre du côté de la cheminée. Pascal s'assit tranquillement sous le tableau à musique, croisa les bras et attendit.

Julien entra de plain-pied dans la question, sans préparation ni ménagements : il avait l'habitude de frapper droit. A peine énuméra-t-il les griefs contre le jeune homme. Le point important, le point unique était l'incurabilité. On se heurtait à un récidivisme méthodique. Toute tentative d'amélioration devait échouer devant une atonie morale définitive. Le sang épuisé était comme un sable mouvant incapable de supporter un appui, et qui engloutit même ceux qui l'approchent.

— Mon ami, une seule solution s'impose : la maison de correction jusqu'à tes vingt et un ans. Peut-être là trouvera-t-on moyen de te réduire ! Ta mère est d'accord avec nous sur ce point...

A ces mots, Pascal tourna la tête vers sa mère qu'il vit très pâle, les mains jointes, les paupières baissées. Il ramena sans hâte ses yeux vers les oncles et dit froidement :

— Vous oubliez mon père, je crois.

René haussa les épaules, ricanant :

— On peut en parler ! son éducation a porté ses fruits !

Julien, qui s'enflammait vite, grognait déjà :

— Quoi ! qu'est-ce que c'est? As-tu fini de nous tenir tête !

Françoise voulut intervenir, fit un geste. Pascal jeta un regard de mépris sur les deux hommes, serra les mâchoires et tira sa montre. Le geste exaspéra Julien qui haussa le ton :

— Ah çà ! tu crois que je n'aurais pas raison de toi ! Encore une insolence et je te calotte comme un galopin !

A ce moment une ombre passa vite devant la fenêtre dont le fauteuil et le chauffe-pieds de madame Moreuil occupaient l'embrasure. On entendit le dallage du vestibule crier sous une semelle encore chargée de sable. La porte fut ouverte si brusquement qu'elle battit la cloison et que le tableau à musique vibra en sourdine. Dechartre parut, un peu haletant, le visage grave. Pascal se leva dans un cri :

— Père !

Puis il ajouta aussitôt :

— Je savais bien que tu viendrais !

D'un coup d'œil Dechartre avait saisi la scène. Françoise, en voyant son mari, se mit à trembler et dut s'asseoir. Les Moreuil sentirent une gêne, mais tinrent le coup, par orgueil, et en même temps parce que la vue de l'adversaire les animait pour la lutte. Un silence tragique emplit la salle, pendant lequel des pas précipités retentirent au premier étage, Lucien Dechartre serrait son fils et disait :

— Mon petit... mon petit...

Pascal riait comme un enfant et appuyait son beau front génial contre le front pareil et rayonnant de l'illustre vieillard. Le père continuait :

— J'ai reçu ton mot hier soir, aussitôt j'ai pris le rapide...

Julien comprit la manœuvre et jura de savoir qui avait pu mettre à la poste la lettre de Pascal. Cependant René parlait, faisant le pince-sans-rire :

— Vous pouvez l'embrasser, son dernier exploit le mérite...

— Qu'y a-t-il? — fit Dechartre.

— Demandez-le à la fille du jardinier, — répliqua Julien ironique. — Mais il y a surtout que ce garçon est de trop ici où il n'apporte que le désordre et les mauvaises mœurs !

Dechartre enleva dans son regard qui soupèse les deux Moreuil et il évalua leurs raisons à la mesure de leur face courte et sanguine, toute en dents et en poils. Il ne fit pas même l'aumône d'un regard à sa femme. Il prononça nettement :

— Bien ; nous partons.

Un faible appel monta du coin ombreux de la cheminée. La mère était debout, toute tendue :

— Pascal !...

Julien la saisit au bras, l'arrêta de sa rude poigne en lui mâchonnant à l'oreille :

— Toi, tu restes ici, tu es des nôtres !

Dechartre ne l'entendit pas. Le piétinement recommençait là-haut, suivi aussitôt de clameurs. Rosalie dégringolait l'escalier dans un roulement sonore, vociférant :

— Msieu Julien ! Msieu Julien ! vot' mère qui passe !

Les Moreuil se précipitèrent vers le premier étage. Dechartre et son fils demeurèrent seuls dans la grande salle où le tableau à musique sonna lentement onze heures, puis, la mécanique étant montée, se mit à jouer *le Carillon de Dunkerque*. Cornillon entrait, obséquieux, portant la valise de Lucien Dechartre. Là-haut, les randonnées ébranlaient la maison.

Le jardinier s'essuya les pieds longuement avant d'aborder le parquet ciré, posa son colis et prit un air benêt pour dire en regardant Pascal :

— Msieu Dechâtre, — il n'avait jamais pu prononcer : Dechartre, — si c'était un effet de vot' bonté, j'aurai deux mots à vous dire, rapport à msieu vot' fils.

Brusquement, une voix dans l'escalier lui coupa sa moue hypocrite :

— Hé, Cornillon ! cours vite chercher le médecin et ramène-le !

Dechartre lui expliqua :

— Je crois que madame Moreuil est au plus mal...

L'homme remit sa casquette et détala. L'écrivain eut la pudeur de ne pas abandonner ces gens dans la peine. Au surplus, il avait quelque teinture de médecine et pensa être utile. Il dit à Pascal :

— C'est ta grand'mère... Montre-moi le chemin...

Quand ils arrivèrent dans la chambre, ils ne virent d'abord qu'un groupe tassé autour du lit. L'atmosphère, réchauffée par un grand feu de bois et le soleil qui entrait à pleine fenêtre, était douce, gaie. Nulle odeur de sueurs fétides et de médicaments comme autour des longues maladies mortelles. L'air

naturel des vieilles maisons circulait librement entre les damas décolorés des tentures. Devant l'armoire de noyer, Rosalie se tenait aux ordres, les poings sur la hanche, le bonnet de travers, la face hagarde.

Dechartre approcha du lit et on le laissa faire. Madame Moreuil semblait dormir tant son visage bouffi était paisible. Mais ses mains osseuses tenaient encore le drap à quoi les pauvres humains se raccrochent dans leur dernier souffle, et ses yeux jaunes, délustrés, demeuraient ouverts, sans regard. Dechartre prit un miroir et le porta aux lèvres de la vieille dame. Cependant, une grosse mouche bourdonnait sans répit en heurtant la vitre ensoleillée. Dechartre montra la glace vierge et dit :

— C'est fini...

Alors, comme si elle n'attendait que ce signal, la vieille Rosalie libéra bruyamment sa douleur de chien fidèle. Elle éclata en sanglots, en lamentations, le visage dans son tablier. Elle gémit sur « sa pauvre patronne qu'était bonne comme le pain bénit » ; elle maudit « les galettes du diable qui lui avaient donné le mal de mort ». Les Moreuil en voulaient à Dechartre d'avoir annoncé la fin comme s'il en était cause.

L'écrivain sentit l'hostilité, s'écarta. Les trois enfants entourèrent le lit, comme une garde, et Françoise se mit à genoux. Pascal était resté près de la porte, indifférent, lointain. Par la fenêtre, il voyait le verger tendre et luxuriant, plein de promesses. Le soleil, qui fait éclater la terre féconde, troublait sa faible raison comme un alcool et l'étourdissait. Soudain il aperçut Cornillon déboucher dans la cour, suivi du docteur, et il dit, le ton dégagé :

— Tiens, voilà le médecin !

Son père l'entraîna. Cornillon guettait Dechartre au bas de l'escalier, car il tenait à son explication. Au reste, le maître ne demandait qu'à en finir. Il sortit avec le jardinier qui marchait à grandes enjambées, en balançant le torse et ses bras noueux.

Ce fut sous les noyers, où l'ombre était fraîche, que Dechartre connut le sort de Marie-Rose. D'abord il pressa l'homme dont les réticences, les longueurs tortueuses, la feinte humilité l'agaçaient. Il voyait trop clairement la fourberie aux

coins plissés des yeux du rustre et la férocité cupide de sa mâchoire. Puis il le laissa dire, pensif, les regards alourdis : l'autre prit de l'audace. Dechartre songeait à toute la détresse qu'il pouvait y avoir derrière cette « honte » et ce « déshonneur » brandis par Cornillon comme une arme.

Brusquement, il releva son beau visage blanchi et demanda :

— Où est votre fille?

— Elle garde ses vaches, comme à l'habitude...

Et Cornillon, répondant, pensait avec inquiétude : « Qu'est-ce qui lui prend? Ça va-t-il amener du nouveau ! »

— Allons la voir ! — commanda Dechartre.

Le ton d'autorité n'admettait pas de réplique. Cornillon montra le chemin. Ils longèrent la haie, toute rosie par les fleurs graciles et charmantes des églantiers, à l'abri de laquelle des milliers d'insectes ronflaient dans le soleil. Le sentier, déjà poudreux, bordait le pré égayé de pâquerettes. Le grand Pandore, qui était à paître, mit le naseau à l'échalier quand ils passèrent et les suivit de son œil ensommeillé. Les vaches parurent, jaune cru sur le fond vert. Marie-Rose tricotait sous le sapin.

— Hé ! — cria le père, — viens-t-en vite parler à msieu !

Dechartre s'était arrêté : il regardait la jeune fille. Elle ne le connaissait pas et approchait sans arrière-pensée, seulement avec la timidité gauche des paysannes. Dechartre remarqua ses bras, son cou à la pulpe dure, les hanches, la poitrine précocement riches et son visage de brune sanguine, rouge et noir, sans lueur, d'une force animale. Elle était plantée dans des sabots, nu-pieds. Elle tenait à la terre comme un chêne.

Cornillon pinçait les lèvres, attentif, surveillant alternativement Dechartre et sa fille, du coin de l'œil. Il cherchait à pénétrer la méditation de l'écrivain et se disait en même temps : « La mâtine, pourvu qu'elle n'aie point la langue sotte ! » Dechartre était impassible, silencieux ; et Marie-Rose, maintenant gênée, tournait les aiguilles d'acier dans ses gros doigts, en rougissant.

Dans l'étang, une poule d'eau risqua son petit gloussement perlé. Cornillon se moucha. Enfin, le maître parla, et il dit d'une voix très douce :

— Ma petite, ne pourrais-tu me tirer un bol de lait frais?

Cornillon fit un haut-le-corps et arrondit, autant qu'il le pouvait, son œil bridé. Sa finesse était en déroute : Dechartre lui parut d'autant plus redoutable qu'il le comprenait moins. A petits pas, l'écrivain avait repris le sentier, le long de la haie en fleurs.

Interroger, torturer, à quoi bon? Dechartre connaissait les faits ; il n'apprendrait rien de plus. Il avait voulu voir la femme où son fils, inconsidérément, avait peut-être porté la vie. Il l'avait vue. Et devant cette roide vachère, il lui avait fallu toute sa volonté pour contenir l'émotion navrée qui lui poignait le cœur. Son sang, dont il avait tant d'orgueil, pouvait germer là, comme, dans une terre ingrate, la graine que le vent a balayée. Sa race, tant amenuisée, lasse et débile, fermentait peut-être déjà dans ces entrailles hasardeuses, et pour quel avenir de démence ! Pascal, malheureux enfant ! quel implacable démon te pousse !

Ah ! oui, tout son courage lui avait été nécessaire, au grand homme, pour ne pas faiblir ! Mais, depuis longtemps, il savait accepter en beauté. Le destin est toujours le plus fort et la révolte est inutile. La vie tourne, écrase. Toute noblesse consiste à ne pas crier quand on est sous le broyeur. Lucien Dechartre redressa ses lourdes épaules. Et puis, il pensa aux autres, à l'angoisse de la fille, à l'amertume des parents ; à ce fils de la femme qu'il faudrait encore sauver...

— Cornillon, — dit-il, — vous surveillerez et soignerez bien votre petite...

Puis il ajouta au bout d'un moment :

— Je suis là, si vous avez besoin d'aide...

En même temps il remettait à l'homme quelques billets.

Cornillon s'attendrit du coup et saisit la main de l'écrivain en protestant de sa reconnaissance. Dechartre se déroba à ces effusions sournoises. Cornillon avait peur déjà que sa fille ne déçût ses craintes d'hier, devenues aujourd'hui des espoirs. Il supputait les profits qu'un enfant permettrait de tirer du père de Pascal. Dechartre se hâtait vers la maison.

Cependant, là-haut, dans la chambre mortuaire, il s'était passé une très courte scène entre les trois Moreuil. D'abord la recherche du testament, dans le secrétaire à colonnes

baguées de cuivre, où madame Moreuil rangeait ses papiers. Il était sans importance, ne contenait que quelques dispositions relatives à l'enterrement. Julien le rejeta au tiroir : tout allait bien.

— Françoise, — dit-il, — nous avons à parler sérieusement, mets le verrou à la porte.

Madame Dechartre, qui pleurait au pied du lit, se releva, les yeux rouges, et obéit. René l'entraîna près de la cheminée où le feu s'effaçait sous un rayon de soleil. Julien, le chef de la famille, commença :

— Il est entendu, n'est-ce pas, que nous ne vendrons rien. Nous gardons la propriété et restons dans l'indivision...

— Mais, mon fils, — objecta Françoise.

L'aîné répliqua d'un ton bref :

— Ton fils sera parti dans une heure, avec son père.

Françoise porta son mouchoir à sa bouche, Julien continuait :

— Maintenant ton divorce s'impose. Tu vivras ici en gérant les terres. René et moi, qui vieillissons célibataires, nous retrouverons près de toi la bonne maison de famille, comme du temps de la mère.

— C'est tout à fait mon désir, — fit René.

Françoise fit un geste de soumission. La longue hérédité de fidélité serve, encore exigée de la femme en province, l'avait dépouillée de toute volonté. Elle avait plié devant Dechartre parce qu'il était son mari et que la gloire lui en imposait. Mais l'autorité du chef de famille lui paraissait autrement redoutable, intangible. Comme à ses frères, il lui semblait que le bien patrimonial devait demeurer intact sous le même nom. Elle était Moreuil, elle restait Moreuil inconsciemment, dans ses pensées, dans ses tendances. Elle réintégrait le foyer Moreuil.

Quelques instants plus tard, la voix de Lucien Dechartre, qui appelait Pascal, la fit tressaillir. Elle jeta un regard au pâle cadavre de sa mère et se risqua dans l'escalier. Dehors elle vit le break attelé, Cornillon qui chargeait des valises. Dans le vestibule, Pascal demandait à Rosalie son pardessus.

Elle descendit et parut à la porte avec ses cheveux déjà

blanchis, tout en désordre, et de pauvres yeux suppliants, meurtris. Dechartre la vit, tourna le dos et dit à l'homme :

— Cornillon, sortez le break, nous vous rejoindrons dans l'allée.

Puis à Pascal, qui contenait mal sa joie du départ, il murmura :

— Va embrasser ta mère...

Rapidement il gagna le porche, sans broncher, pour ne pas voir.

Dans le train, Pascal se montra bavard, exubérant. Il ne pouvait plus cacher son plaisir de fuir la solitaire campagne, de retrouver bientôt Paris. Avec une souplesse sentimentale incroyable, il cajolait son père, le séduisait par mille questions et par des réflexions sensibles et touchantes. Il était dans un état de réceptivité aiguë, et les tourbillons immobiles, cernés de pourpre, qu'un orage prochain suspendait ce soir-là, sur la terre tourangelle, l'inspirèrent.

Avec l'indéracinable espoir des pères, Dechartre se raccrochait à l'avenir. Une fois de plus, il se disait qu'au fond l'enfant n'était pas mauvais, qu'il possédait des dons singuliers et qu'il n'y avait qu'à chasser le démon de la race étrangère. Il riait avec lui, le cœur débridé. Pascal le nommait « papa » ! Il répondait : « mon petit » ! Le train franchissait la Beauce plate, aux horizons de mer, que seul coupe, par endroits, un cordon de peupliers lointains, au feuillage impondérable.

XI

Dans le temps où Lucien Dechartre ramenait son fils à la maison d'Auteuil, l'Europe inquiète commençait à trembler sur ses bases fragiles. Une poussée d'impérialisme soulevait le sang des peuples, exaspérait les ferments de l'orgueil national, comme le renouveau gonfle les sèves au cœur des hommes. Les empires du centre, innombrables et guerriers, précipitaient les crises l'une sur l'autre au point que la paix ne tenait qu'aux seules humiliations. La France parait encore les coups avec une crânerie qui, visiblement, surexcitait l'envahisseur séculaire massé aux bords du Rhin.

Paris haletait après la secousse de la revue de printemps qui avait porté la capitale entière et toute la banlieue au plateau de Gravelle, pour l'acclamation de l'armée roide, étincelante. Maintenant, quand le drapeau passait, il soulevait la foule, sur les trottoirs, comme un navire dont le sillage gonfle le fleuve au long des quais, et des femmes, nerveuses d'émotion, se signaient à grands gestes.

De nouveau, les retraites militaires enflammaient la rue dans les soirs tièdes. Les cuivres cadençaient la marche des troupes de leurs accents métalliques, saccadés, qui perçaient le poitrail des hommes et des chevaux. Les battements de caisse, sourds, nets, résonnaient dans les ventres, où les entrailles se crispaient. Le sang de la masse, à plein boulevard, n'avait plus qu'un rythme, obstiné, tumultueux, celui des pas, celui des cuivres, celui des caisses.

Dechartre sentit le souffle impétueux du mouvement national et fut touché. L'âme des grands poètes est le temple où résonnent la joie et la douleur des peuples. Les sentiments brutes de la cité se purifiaient en lui et s'amplifiaient jusqu'au lyrisme. Il était comme un écho plus net, plus harmonieux. Mais en même temps, il supputait, avec inquiétude, l'instabilité des temps et la fragilité de cet avenir que la civilisation celto-latine, qui était toute en lui comme un parfum dans une coupe, allait être obligée de jouer sans doute contre le germanisme sans lueur.

La grande voix du maître vibra en des poèmes sonores et altiers que les illustrés publièrent sous la *Victoire* de Rude ou entre des faisceaux de drapeaux éployés. Mais son cœur humain et l'horreur de la guerre étaient encore si présents dans ses strophes audacieuses, que les plus acharnés se détournèrent de lui. L'alarme fondait en cris de pitié ! Qu'importait, au reste ! Le patriotisme de l'art n'est-il pas dans le talent, le génie? Et c'est de fixer la beauté dans les formes traditionnelles de la race, quoi qu'il exprime, qui rend l'artiste impérissable et précieux.

Les futiles magazines se retournaient vers lui. L'homme du jour ne doit-il pas tout savoir, tout prévoir et être prêt à livrer son opinion sur l'ouverture d'un canal, la chute d'un ministère?... Le public attend la parole de ses dieux : poète

ou boxeur. Déjà les enquêteurs mettaient l'avenir en questionnaire. *Mondanita* se donna le luxe de publier la réponse autographe de Lucien Dechartre avec la signature noble et carrée du maître.

Pascal semblait lui-même touché par l'enthousiasme. Il travailla quelques jours aux côtés de son père et donna, dans un journal du soir, des chroniques sur les espoirs de sa génération, celle des sports, de l'arrivisme, qui était sur le point d'endosser l'uniforme. Elles furent remarquées. Il était toujours le Dauphin, à qui les hommages servis vont en même temps au Roi.

Il paraissait, d'ailleurs, complètement transformé. Autant il était instable, agité, autrefois, autant il se montrait maintenant calme, tranquille jusqu'à l'apathie. Il sortait peu et seulement dans la journée. Le matin, le soir après dîner, il demeurait à la maison, tantôt dans sa chambre, tantôt dans le cabinet de son père, ou au jardin.

Dechartre avait craint qu'il recherchât Cécile Magne, que Rabin-Tapier, avec un dévouement de vieil homme qui aime, avait soignée et arrachée à la typhoïde. Mais il semblait l'avoir complètement oubliée. Il lisait et fumait. Des heures entières, enfoncé dans un fauteuil, un livre sur les genoux, il ne remuait que pour tourner les pages.

Dechartre l'observait quand il penchait son visage aux traits forts, sommé du grand front clair, sur le volume ouvert, ou quand il rêvait, la paupière lourde, dans une fumée de cigarette ; mais aucun indice de vie intérieure ne soulevait son affaissement singulier. Même l'œil révélateur demeurait terne, sans reflets. Pascal traînait des épaules lasses et une face morte. Il était indéchiffrable, dans sa ressemblance fatiguée avec le grand homme, comme la copie fruste d'un dieu millénaire et inconnu.

Il se prêtait de bonne grâce, pourtant, aux conversations, aux études. Dechartre multipliait les invitations pour apporter un peu de distraction autour de ce fils qui, à vingt ans, semblait avoir perdu la jeunesse. Le dimanche, maintenant, c'était un défilé d'admirateurs venus déposer leur tribut ou leurs sollicitations aux pieds du maître. Pascal se montrait souriant avec politesse, mais sans plus.

Il était toujours de l'avis de son père, lui si combattif autrefois. Dans toute discussion, à toute explication il répondait paisiblement :

— Oui, père... C'est entendu, père...

— Mon ami, — disait Dechartre, — n'as-tu donc pas une idée personnelle, un sentiment original, quelque chose enfin qui serait toi, à opposer à mes arguments? Je tiens plus à la révélation de toi-même qu'à tes approbations, et c'est toi que mes patientes paroles cherchent, hélas ! sans trouver !

Et Pascal répondait :

— Mais je ne saurais, père, mieux penser que toi ; tes raisons sont toujours les meilleures...

Un soir, comme il descendait pour dîner, Dechartre surprit son fils au moment où il sortait de la chambre de sa mère. Depuis le départ de Françoise, Dechartre n'en avait pas franchi le seuil. Il s'arrêta, regarda gravement Pascal qui s'acheminait sans trouble vers l'escalier. Il pensa : « La regretterait-il donc? » Mais il n'osa l'interroger et se contenta, durant le repas, de le surveiller. Pascal demeurait impassible.

On ne parlait jamais plus de Françoise dans la maison d'Auteuil, et Dechartre avait supprimé de ses entours tout ce qui pouvait rappeler sa femme. En général le monde, ignorant des causes profondes de la rupture, condamnait en Françoise la petite bourgeoise incompréhensive, justement balayée du chemin de la gloire. Grisélidis avait eu sur ce point un mot décisif, dont son mari, qui vieillissait dans l'emploi patenté de critique, s'était senti flatté :

— Aux grands hommes, les femmes d'élite !

A partir de cette visite à la chambre maternelle, Pascal se montra plus enclin à sortir. Son père l'incitait à la vie au grand air, à retâter du sport qu'il avait aimé, adolescent. Il souhaitait le développement de cet organisme encore frêle, avant que Pascal, dont la classe serait levée à l'automne, ne fût appelé sous les drapeaux. Le jeune homme s'absenta bientôt des journées entières ; mais Dechartre ne put rien savoir de ses fréquentations extérieures.

Un soir il ne rentra pas et le père dîna seul. Comme tous les grands travailleurs, qui vivent dans la pensée et n'accordent que le temps congru aux nécessités physiques, Dechartre

expédiait les repas. Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis son départ du cabinet qu'il regagnait le fauteuil et demandait du café. Il reprit la page interrompue, encore chaud de la même émotion, tremblant de la même fièvre. La nuit silencieuse environnait son labeur.

Le lendemain il pénétra chez son fils et vit le lit intact. Il interrogea les domestiques : on ne savait rien de Pascal. Il attendit toute la journée. Mais le soir revint, calme, indifférent, et il fut anxieux. Souventefois, dans la nuit, son esprit broncha sur le manuscrit. Malgré lui, son oreille guettait le grondement sourd que la porte d'entrée propageait dans la maison, en tournant sur ses gonds.

Au matin, Dechartre se décida à faire chercher l'enfant. Des policiers furent lancés ; mais l'enquête ne donna rien. La dernière étape de Pascal fut relevée à la papeterie de la veuve Bonteint, avec laquelle il avait plaisanté longuement, en achetant un indicateur. Au delà, on perdait ses traces.

Dechartre lut les rapports, appuya sa tête sur ses mains amaigries et longtemps demeura méditatif. Au-dessus du grand bureau, chargé de papiers et de livres, seuls paraissaient la masse d'un dos accablé et le foisonnement d'une chevelure d'un blanc de lin écru. A plusieurs reprises, ses doigts inquiets se crispèrent sur son front. Quand il releva son visage, la pâleur des émotions douloureuses avait creusé son masque puissant.

Il repoussa les notes de police, pensant à part lui : « A quoi bon poursuivre ! Il a voulu partir ! » Puis il se leva, marcha vers la porte du jardin.

Le soir venait avec cette lenteur, qui est un charme de l'été, où la nuit ne tombe pas, mais se glisse, comme une écharpe sur les épaules brûlantes de la terre. Le marronnier de la pelouse avait encore des reflets de cuivre à son faîte. L'eau baissait dans le bassin, cernant la cuvette cimentée, au fond de quoi, les cyprins, rassemblés au frais, faisaient confusément une tache rose.

Dechartre s'abandonna au calme languide, ainsi qu'un blessé à la tiédeur d'un lit. On entendait le roulement preste des autos dans l'avenue voisine et, par intervalles, la glissade aiguë des tramways. Machinalement, Dechartre suivait des

yeux deux moineaux en dispute autour d'une miette de pain, quand, tout d'un coup, il vit Pascal, au bord de l'allée, devant lui.

La vision fut nette, grâce à la force d'évocation de l'artiste, et singulièrement troublante. D'un saut, le père recula de quinze ans dans le passé, et le décor familier de cette époque heureuse se superposa instantanément aux apparences. Le petit était là, joli, fort, avec déjà son beau front caractérisque, le front des Dechartre. Il portait la vareuse bleu de roi, cadeau de sa grand'mère. Il sifflait, traînant une vieille boîte qui représentait un chemin de fer. Sous le marronnier, d'où pendait une balançoire, les animaux de feutre, girafe, éléphant, chien, gisaient pêle-mêle.

Dechartre descendit les trois marches du perron, entra dans le souvenir. Il tenait ses grands yeux ouverts, comme un somnambule, et tout autour de lui se relevaient les choses mortes. Voici le poulailler, accoté au fond du jardin, où il va, chaque matin, porter une panade au vin, pour solliciter des pondeuses l'œuf du Dauphin. Voici les bordures de capucines, le parterre de cannas, mis à sac par les poules. Voici le banc, que Pascal transforme en véhicules de toute sorte, sa forêt de fusains, le bassin où il navigue au long cours...

Dechartre l'entend, près de lui, rire, parler de sa voix pleine, bien timbrée. Il mange une pomme à belles dents, comme un jeune animal sain. Et il dit, emporté par son penchant à douer la matière de sensibilité :

— Ça lui fait plaisir !

Une à une, toutes les grandes étapes de cette enfance choyée remontent à la réalité, revivent. Ce sont les anniversaires, la querelle avec la charmante Romaine, les colères et les doux épisodes qui nourrissaient l'espoir orgueilleux du père. Maintenant il refoule le passé avec plus de force, ressaisit, jusqu'à la source, la vie de l'enfant. Une puissance impérieuse le pousse, et la mémoire le guide par la maison, fidèle évocatrice des traces ineffaçables

Ah ! quand il arriva devant la cheminée de la nursery, quelle émotion poignante au cœur !

Le feu turbulent s'agite dans l'âtre et devant lui, sur le tapis, dans son rayon bienfaisant, Pascal danse. Il a dix-

huit mois. Il est nu, potelé et blanc comme une crème. Des coches entaillent les poignets et la chair bourrelette aux jointures. Il danse d'un pied sur l'autre, tourne, trébuche avec de menus cris joyeux. Il est dru, gonflé de sang riche, animé déjà des forts instincts qui font les races durables. Il est beau ; il est l'avenir !... Et Dechartre se revoit là, empoignant son fils, contenant de ses deux larges mains cette vie tiède qui est la sienne, et penchant, sous la lampe, la petite face laiteuse où, pour la première fois il découvre le recommencement de soi-même, la ressemblance !

Passé ! horrible et délicieux passé !

Dechartre a porté la main à ses yeux pour effacer, pour ne plus voir. Il y a trop de désillusions, trop d'écroulements dans le souvenir ! Le cœur lui manque, malgré sa volonté, tout son grand cœur qui a tant aimé, tant souffert. Et les mots superbes lui reviennent, qu'il prononça le jour où l'enfant mâle, issu de la femme choisie, lui fut offert comme une victoire :

— Tu seras Pascal...

Lentement les visions s'oblitéraient sous la douleur, et le dieu laissa tomber ses bras trop lourds. Dans la chambre s'amassaient les cendres dorées du crépuscule estival. Les clairons des bastions proches jetèrent des stridences cuivrées. L'homme qui souffrait aperçut, dans un coin, de vieux jouets abandonnés : un ours râpé, une automobile sans couleur, des chevaux de bois... Et doucement, de ses yeux tendus vers ces futiles reliques, une à une les larmes du père se mirent à couler.

XII

Il fallut, une fois encore, faire face au public. Le Prix Nobel venait de couronner l'œuvre du maître et de porter si loin son nom que le soleil ne se couchait point sur sa gloire. Les hommages du monde entier environnaient l'illustre vieillard ; l'admiration des élites l'auréolait. Alors, la République, qui se pique d'atticisme, connut enfin qu'elle possédait un citoyen digne du triomphe. On lui vota les honneurs.

Dans une pensée délicate, il fut décidé que la délégation se rendrait à la maison du poète et déposerait sur son seuil les lauriers du peuple souverain. En même temps, un monument était commandé au sculpteur Richard, pour éterniser dans le bronze, les traits du dieu.

La fête fut grande dans sa simplicité. Lucien Dechartre, noble et redressé, parut à son balcon, entouré de ses fidèles, Desclos, Richard, Jacques Denis, Darasco, des poètes célèbres, des romanciers en renom, des critiques, Chacun se disait, ce jour-là, le favori du maître. Toutefois, un certain Cluzel, homme gras et fade, semblait particulièrement bien en cour.

Il avait gagné Dechartre, très oublieux, en tenant toujours à sa disposition des cigarettes, un binocle, du papier, un crayon. Il pensait à la canne, quand le maître sortait, et tendait, en souriant, son porte-monnaie, chaque fois que le sien manquait à Dechartre. Il avait cette vocation d'ami de grand homme, invariablement suscitée par le génie, et qui suffit à la notoriété d'une vie. On le voyait déjà, exécuteur testamentaire de l'artiste, fouiner, dépouiller, classer et recueillir jusqu'aux rinçures de baignoire, suivant les coutumes de cette espèce pieusement adroite.

La presse comblait la galerie et, pour cette journée « d'union fraternelle au sanctuaire de l'art », comme il disait, le comte de Kergallo avait daigné remiser ses haines. Il était venu, toujours hautain, son museau de rat pointé avec mépris, et il tenait ostensiblement sur la hanche son haut de forme doublé de soie cramoisie.

Dans le salon se pressaient « les muses ». C'était le mot de Sarkis Darasco, qui prononçait « mouse ». La marquise Noémie de Parodelle avait posé, dans un contre-jour favorable, sa blondeur transparente, et l'on voyait, de temps à autre, ses blanches mains s'envoler dans un geste, comme des colombes. Madame Dugas-Weilmorel, sorte de mécène femelle, adipeuse et pretintaillée, lui faisait vis-à-vis. On remarquait un groupe d'esthètes virginales, aux robes découpées dans de vieilles dalmatiques, qui portaient la ferronnière et, sur l'oreille, des tortils de cheveux nattés. Grisélidis arborait, non sans vanité, une chevelure poudrée à blanc. Sa coquetterie, confiait-elle, était « de savoir vieillir ».

Mais l'enthousiasme vrai était dans la rue. Sous le coup de l'inéluctable destin qui frappait de l'orgueilleuse folie des conquêtes la pléthorique Allemagne, la paix se retirait du vieux monde. L'Europe déjà sentait la poudre. Les cœurs étaient au cran d'arrêt. Tout entière, la nation française serrait les coudes. Et le pouvoir favorisa volontiers cette manifestation nationale venue forger à point l'âme de la jeunesse de France.

Elle défila dans la poussière dorée de l'avenue, sous les platanes au feuillage terne, roide et dense, par écoles, par sociétés, avec ses insignes, ses fanfares : Polytechnique en bicorne, Saint-Cyr bleu du ciel, Centrale noire et gantée de blanc, les étudiants sous le béret des Facultés, jaune, rouge, violet ou vert.

Un parti passa, panaché d'églantines ; puis les camelots du roi, coquets, la boutonnière fleurdelysée ; enfin les bataillons de préparation militaire, encadrés d'officiers de réserve, grisonnants, bardés de palmes académiques et de Nicham.

Précis et forts, le geste sec, ils marchaient mécaniquement, tous ces adolescents imberbes, dont les yeux manquaient d'assurance et qui avaient encore, pour beaucoup, des visages de grandes filles sensuelles. Mais le contact chaud de la masse humaine et l'unisson des mouvements les mettaient d'aplomb. La discipline les raidissait ; le désir d'être distingué bandait leurs muscles. Déjà ils retrouvaient la mentalité primitive et militaire, la gloriole de la belle mine et du thorax bombé, l'instinct de force animale qui fait s'affronter les dix cors au temps des pariades, et la voix des femmes qui acclamaient leur était douce comme une caresse.

— Bravo, les petits soldats ! Bravo, les gosses !

Le gros succès fut emporté par les gymnastes. En maillot noir ou blanc, ceinturés d'écarlate, les bras noués de biceps, la poitrine aux seins évidents moulés par le tricot, les reins larges, ils progressaient, élastiques et fermes, sur le pavé de bois que souffletaient leurs sandales. On sentait le jeu sûr des tendons, et leurs bras, rien qu'en balançant au rythme du pas cadencé, remuaient de la force, de l'omoplate jusqu'aux paumes. Les moniteurs soulevèrent l'acclamation, avec leur poitrail arqué où sautaient des médailles.

Du balcon, le maître glorieux contemplait, et l'hommage ardent de ces enfants l'émouvait profondément. C'était tout le sang rouge de France, toutes les promesses d'héroïsme et de virilité, toutes les fécondités en puissance, tout l'espoir du ventre de la femme qui montaient vers lui, comme le salut de l'avenir, au moment où, détaché des vanités humaines, il inclinait vers la tombe. Ah ! ces jeunes hommes, comme il les aimait ! N'était-ce pas là ses fils, animés, nourris de sa pensée, de son lyrisme, et non cet égaré, pétri seulement d'un peu de sa périssable matière !

Un instant, l'obsession de Pascal l'avait ressaisi, là, devant l'apothéose. Il savait que l'enfant avait fui, entraîné par cette folie d'instabilité à laquelle sa volonté chétive ne pouvait résister. Il savait que les mauvaises liaisons l'avaient dévoyé, qu'il s'enfonçait dans les bas-fonds où tous les désarçonnés de la vie, les déclassés, les vaincus, vont s'accumuler comme une lie sordide. Il n'avait pas fait un geste pour le sauver. Il y a des chutes qu'on ne peut enrayer.

Ce fut ce jour-là, avant le banquet, dans les quelques minutes de répit qu'on lui accorda, que Dechartre détruisit les derniers portraits de Pascal. Déjà il avait écarté les bustes, les peintures. Mais il n'avait pu se résoudre à l'abandon des photographies rangées par date, depuis l'enfance, dans le tiroir de son bureau.

Il les prit furtivement, au milieu de la cohue amicale, les glissa dans sa poche et sortit. Cluzel fit quelques pas à sa suite ; un geste l'arrêta. Dechartre gagna sa chambre, s'enferma. Sous ses fenêtres, la foule roulait toujours dans la joie tumultueuse. Des groupes se livraient à de tardives manifestations et il entendait son nom retentir parmi les vivats, — le nom dont il avait en vain tenté de porter l'emprise sur le temps.

L'amertume de la rupture définitive hâtait sa décision. Sans les regarder, sans même les séparer l'un de l'autre, il mit le feu aux petits cartons qui conservaient les traits de son fils. Comme ils s'enflammaient lentement, en raison de leur épaisseur, il précipita des journaux dans la cheminée. Un brasier surgit, tournoya, s'affaissa. Dechartre jetait un coup d'œil sur la glace, rectifiait, du bout du doigt, sa cravate.

Mais quand, retourné, il ne vit plus que des larves incandescentes se tordre et s'effacer dans l'âtre, le sang-froid lui manqua. La mort du souvenir même de sa race était consommée et il était là, tremblant de douleur, comme devant l'oubli qui nivelle. Les rumeurs de gloire, heurtant aux vitres, l'offusquèrent. Le nom de son fils lui monta aux lèvres, dernier appel ; et ce fut ce qui le sauva. Honteux de sa faiblesse, il se pencha vers l'acclamation de la rue et pensa, comme le poète antique, qu'il ne périrait pas tout entier.

La première personne qu'il rencontra dans la galerie, fut Cécile Magne. La comédienne venait dire des poèmes. Mais à cet instant, sa vue, reflet du mauvais et indestructible passé, blessa Dechartre. Il n'eut, d'ailleurs, pas besoin de se dérober. Le ministre, une palme d'or en main, s'avançait vers lui en compagnie de Grisélidis. Elle eut le mot de circonstance qu'on répéta :

— Aux grands hommes la Patrie reconnaissante !

Huit jours plus tard, c'était la guerre. Le feu patriotique, l'angoisse, et cette foi admirable d'une nation envahie qui anticipe la victoire, Lucien Dechartre connut tous les sentiments de la collectivité menacée. Plusieurs fois encore il déchaîna l'éclatement de son verbe d'airain. Mais le temps des dieux était passé; le champ était aux peuples.

De longues et solitaires méditations le replièrent sur lui-même. Sans cesse il retournait avec inquiétude l'avenir, qui était dans son esprit comme est une bille glissante et mystérieuse entre les doigts. S'il avait peur de la défaite, le triomphe ne lui paraissait pas moins redoutable. Il voyait l'épuisement des chers gardiens du flambeau sacré de Rome, et toute une nation s'ensevelir sous la gloire des prodigalités héroïques. Il voyait la croissance fatale du mongol prolifique, surexcité dans ses appétits par le succès de la guerre. Il voyait la fleur celto-latine, tant gracieuse et si douce à respirer, déjà flétrie par la perte des sèves, disparaître sous l'envahissement des sauvageons du Nord...

Il vivait isolé, claustré, laborieux. Cluzel, qui avait fini par s'imposer à force de menus services, s'était installé définitivement auprès du maître. Il l'écoutait, le soignait, le reflétait. Dechartre l'appelait : « Mon bon Cluzel », et, à la

fois secrétaire, valet de chambre, ami, il devenait chaque heure plus indispensable au vieillard. Leurs causeries épuisaient le présent ou devançaient les temps. Jamais on ne touchait, même d'une allusion, aux misères tragiques de la vie du grand homme.

Or, un soir, Cluzel crut pouvoir se risquer dans cette aventure dérobée et parler de Pascal. Il fit la chose avec discrétion, sans nommer le jeune homme ; Dechartre devait comprendre. Tous deux se tenaient dans le cabinet aux boiseries claires décorées d'églogues à la fresque. Dechartre parcourait, dans les journaux épars, les nouvelles de la guerre.

— Voici la jeune classe au front, — murmura-t-il.

— J'ai bien peur, fit Cluzel, qu'il n'ait pas rejoint son corps...

Car il savait que Pascal, absent de France au moment de la mobilisation, était porté déserteur. Dechartre releva la tête et brusquement demanda :

— De qui parlez-vous?

Cluzel ouvrit la bouche, mais il n'eut pas le temps de répondre. Gravement Dechartre prononça :

— Sachez que je n'ai pas de fils, Cluzel.

Un silence suivit, lourd de contrainte. Le vieux maître, blanc et tassé dans son fauteuil, repoussa des papiers. Seul dans sa maison déserte, acharné au travail puisque la mort ne voulait pas de lui, il portait son destin sur les épaules comme une cariatide. Sa voix se fit très douce pour reprendre :

— Mon bon Cluzel, donnez-nous de la lumière, je vous prie?

Sous la lampe, il ouvrit le manuscrit de ses dernières pensées, où l'orgueil du dieu se refusait encore à plier, et qu'il intitulait : *Le Fils de la femme.*

MARC ELDER

LOUIS-PHILIPPE A TROUVILLE

(29 FÉVRIER, 1er ET 2 MARS 1848)

Le 25 février, vers neuf heures du matin, la nouvelle arriva à Trouville du départ du roi avec la reine et la famille royale, moins le duc de Nemours, resté à Paris pour protéger ses neveux et devenir régent du royaume.

Dès le soir de ce même jour, on apprit l'insurrection formidable et la proclamation de la République, la famille royale menacée de mort, les ministres en fuite. Désirant être éclairé sur le caractère de ces bruits alarmants, je quittai Trouville le 26 février et me rendis auprès de M. Cordier, sous-préfet à Pont-l'Évêque. Je lui fis connaître mon dessein de partir aussitôt pour le Val Richer où je supposais avoir des nouvelles de M. Guizot. J'ajoutai que dans de telles circonstances, c'était pour moi un devoir de ne rien négliger pour faciliter au ministre le passage en Angleterre par Trouville et en attendant de lui offrir une retraite.

M. Cordier s'opposa à cette course au Val Richer, objectant que certains indices lui faisaient croire MM. Guizot, Hébert et Duchâtel en sûreté.

Je me rendis à ces raisons, et revenu à Trouville je racontai la chose à MM. Billard et Liétout, mon gendre et mon beau-fils.

La journée du dimanche 27 n'apporta aucun changement

à Trouville, des orateurs improvisés venaient discourir des événements, essayant de monter la tête aux ouvriers.

Le dimanche soir, un pilote de Honfleur, décoré en 1846 par le roi, le sieur Hallot, ancien marin du prince de Joinville, vint à Trouville s'entendre avec le patron d'un bateau de pêche. Celui-ci s'engagea à transporter en Angleterre, moyennant trois mille francs, trois hommes qui lui seraient amenés le lendemain. Il devrait partir avec ses passagers à la marée de nuit du 28 février. Hallot quittait Trouville après cet arrangement, rentrait de Honfleur et revenait bientôt conduisant une voiture où se trouvaient : MM. Dubreuil, chef de bataillon en retraite, Depemligne, capitaine en retraite, et de Pertuis, officier de marine.

Ces messieurs étaient descendus à l'hôtel du Bras-d'Or, tenu par M. Levasseur, annonçant devoir séjourner à Trouville.

Dans la journée, le capitaine Pierre Barbey, syndic des marins, ayant été informé que quelques personnes venant de Paris étaient logées au Bras-d'Or, se présenta à l'hôtel où il s'annonça comme un ami de la comtesse Foy, arrivée la veille avec son beau-frère, M. Foy, sous-préfet de Bernay. Il dit que cette dame l'avait chargé de s'informer si dans le nombre des arrivants de Paris ne se trouvait aucun de ses amis. Sur la réponse négative de ces messieurs, le capitaine allait se retirer lorsque M. Dubreuil engagea la conversation avec lui. Le capitaine déclara être heureux de pouvoir rendre service, que son emploi de syndic le mettait à même de remplir aisément des conditions où d'autres échoueraient. Il fut si cordial et honnête que M. Dubreuil l'invita à dîner. Pendant le repas, M. Dubreuil examina avec attention l'homme qu'un hasard providentiel lui envoyait, il vit qu'il pouvait risquer une partie de son secret, et le confier à la probité du marin.

— Mon cher capitaine, — lui dit-il, — pour mon propre compte, je n'ai pas besoin de bateau, non plus que mes compagnons, mais il n'en est pas ainsi pour mon beau-père, monsieur Lebrun, homme avancé en âge, qui désire gagner l'Angleterre le plus tôt possible. Le désordre et l'horreur qui règnent dans Paris lui ont causé une si vive impression, qu'à

tout prix il veut quitter la France. Je pourrai peut-être me décider à l'accompagner et revenir immédiatement à Trouville.

— Eh bien, monsieur le commandant, — s'écria M. Barbey, — faites venir votre beau-père à Trouville, je trouverai bien le moyen de le faire passer en Angleterre. J'y réussirai, fût-ce même monsieur Guizot.

M. Dubreuil annonça alors l'arrivée de M. Lebrun pour la nuit prochaine et qu'il faudrait lui trouver une maison paisible et retirée afin de lui éviter les émotions. Le capitaine comprit qu'il s'agissait de quelque personnage dont la vie était menacée, et proposa immédiatement la maison de son frère, M. Victor Barbey, laquelle présentait les conditions désirées. Les arrangements furent alors terminés. Le 28 février dans la matinée, le général de Rumigny, qui avait pris le nom de Dubreuil, alla reconnaître la maison de Victor Barbey où M. Lebrun descendrait dans la soirée.

La mer, depuis plusieurs jours, était affreuse, la tempête redoublait de fureur. Le capitaine reconnut que l'embarquement serait impossible pour ce jour-là et qu'il faudrait attendre au lendemain.

La journée parut bien longue aux fidèles serviteurs du roi ! Vers minuit, accompagnés du capitaine Barbey, ils se rendirent sur la route de Pont-l'Évêque pour attendre M. Lebrun. Le capitaine Barbey ignorait encore le nom véritable de la personne à laquelle il portait un si loyal intérêt. Pour éviter toute méprise, ils se divisèrent en deux groupes, afin d'observer à la fois les deux routes de Honfleur.

M. de Pertuis et le capitaine Barbey se rendirent sur le chemin d'Aguesseau, conduisant à la forêt de la Touque, et MM. Dubreuil et Depemligne avec le sieur Hallot attendirent la voiture au delà du parc aux huîtres, sur la route de Pont-l'Évêque.

Vers une heure et demie du matin, le 29 février, le bruit d'une voiture se fit entendre et au signal convenu le bon Racine, jardinier du pavillon du comte de Pertuis, à la Côte de Grâce, s'arrêta.

M. Lebrun descendit, et le fidèle Turet, qui était auprès de lui, se chargea de quelques paquets.

La voiture retourna sur-le-champ à Honfleur.

Le roi apprit, chemin faisant, le secours que lui apportait le loyal capitaine Barbey et se rendit à la maison du père de celui-ci en donnant le bras à M. de Rumigny.

En récompense de tant de dévouement, le général de Rumigny trouva juste de révéler à M. Barbey l'identité de M. Lebrun. Son dévouement fut encore augmenté par les paroles affectueuses que lui adressa le roi.

La journée entière se passa tranquillement, mais la tempête continuait sur mer, éloignant tout espoir d'un départ prochain. Il était visiblement impossible de quitter le port, on remit le départ au lendemain, 1er mars, à la marée du soir.

Ces nouvelles dispositions prises, M. Barbey n'eut plus qu'à chercher le moyen d'obtenir le concours de M. Foibrey, lieutenant d'ordre des douaniers. Il avait appris que les postes avaient été doublés et que des préposés étaient embusqués aux estacades. Il était impossible de tenter l'embarquement sans la participation du lieutenant d'ordre.

C'est alors que M. Barbey, sachant pouvoir compter sur l'assistance de M. Billard, médecin des douanes, vint le trouver à cinq heures du soir, le 29 février, et lui demanda d'obtenir le permis d'embarquement. Justement le lieutenant dînait ce soir-là chez M. Billard.

Mais le lieutenant répondit :

— J'ai des ordres et je les suivrai, nul ne s'embarquera sans que j'aie contrôlé les papiers.

— Vous voulez paraître méchant, — lui dis-je, — mais vous ne l'êtes pas, laissez donc aller les choses, votre responsabilité n'est pas engagée.

A dix heures je revins auprès de ma femme et je l'informai de ce qui se passait, elle approuva que je ne quittasse pas le roi et pensa que nos braves Trouvillais étaient incapables de lui vouloir du mal.

Au point du jour, je retournai chez mon gendre et le mis au courant de mes dispositions, je lui donnai le détail des objets que, dans la journée, j'allais faire porter sur le bateau.

— Il n'est pas probable que le départ ait lieu cette nuit, — me dit-il, — voyez, le vent ne diminue pas et la mer est affreuse,

comment le bateau pourrait-il prendre le large avec un temps pareil et comment admettre que le roi puisse s'embarquer du canot dans le bateau avec de pareilles vagues.

— Je conçois le danger, — lui dis-je, — mais je crains les visites domiciliaires.

Pendant ce temps, M. Liétout parcourait les groupes assemblés sur le quai et la place Bellevue pour essayer de rappeler les plus exaltés aux idées de justice et d'hospitalité envers les étrangers qui viendraient à Trouville.

Le 1er mars, dès le matin, le capitaine Barbey vint dire au général de Rumigny d'avertir le roi que l'embarquement aurait lieu à sept heures du soir.

Vers six heures, nous étions tous réunis dans le salon de M. Billard. Là se trouvaient MM. Lemaître, employé chef aux contributions indirectes, Barbey, syndic, Billard et moi, Nous arrêtâmes qu'il fallait absolument obtenir le concours de M. Foibrey, lieutenant d'ordre, en lui disant que le roi était à Trouville et voulait s'y embarquer ce soir, pour gagner l'Angleterre, mais à ce moment, M. Liétout entra :

— Ne pensez plus à partir d'ici, — dit-il, — nos adversaires ne sont pas restés inactifs et voici ce que vient de me dire un de mes amis :

— Il y a des ministres cachés chez Victor Barbey, son frère veut les faire embarquer, mais il n'y réussira pas, le commissaire de police sait cela et il va aller perquisitionner dans la maison pour savoir qui elle cache.

» Je suis accouru vite vous dire ces choses, — continua Liétout.

— Je vais aller avec vous voir ce qui se passe, — fit le général, — pendant que Sa Majesté va se restaurer un peu.

Madame Moisy, fille de M. Barbey, avait préparé un petit souper qu'elle servait elle-même au roi. Celui-ci consentit à prendre quelque chose, puis se leva :

— Il vaut mieux que je quitte cette maison, mon ami, — dit le roi en tendant la main à M. Barbey.

— Oui, Sire, car nous sommes trahis, mais voici monsieur Guittier, ancien maire de Trouville, sujet fidèle et dévoué de Votre Majesté, qui va avoir l'honneur de l'accompagner dans un autre asile.

Alors le roi sortit avec moi, me donnant le bras, et le général de Rumigny qui cachait deux pistolets :

— Je me nomme monsieur Lebrun, — me dit le roi, — et voici mon gendre auprès de nous. Il s'appelle monsieur Dubreuil.

En effet, le général donnait le bras à M. Barbey suivant le roi à deux ou trois pas de distance. M. Liétout se tenait de l'autre côté de la rue de Paris.

Nous arrivâmes chez M. Billard qui fit entrer le roi dans son salon et lui offrit un fauteuil. Une obscurité profonde ne permettait pas de distinguer le moindre objet; le général, qui redoutait une trahison, tenait son pistolet armé, la venue d'une lumière le rassura.

— Nous supplions le roi, — dis-je, — de croire que sa personne est ici plus en sûreté qu'elle ne le fut jamais dans le Palais des Tuileries. Nous sommes tous dévoués au roi que nous voyons plus grand dans son infortune que dans l'éclat de la grandeur royale. Ah ! si le roi, au lieu de venir à Trouville, eût voulu se mettre en sûreté auprès de monseigneur le duc de Montpensier, dans son château de Vincennes, nous, Normands et tous les honnêtes gens du royaume, nous l'eussions bientôt débarrassé des insensés qui auraient tenté de l'y assiéger.

— C'est vrai, j'y ai songé, — répondit-il, — mais je n'ai pas voulu que pour ma cause personnelle, ni pour aucun des miens, l'histoire pût me reprocher la mort d'un seul Français. Et d'ailleurs, en adoptant ce parti, je pouvais amener la guerre civile.

— Ce ne sont pas des Français, Sire, qui ont voulu le départ du roi ! Ce sont des malheureux que le gouvernement de Votre Majesté aurait dû faire mettre en jugement depuis longtemps.

Le roi ne riposta pas. Il me pria de lui dire le nom de chacun de nous. Je nommai M. Lemaître, neveu du commandant d'un des bataillons de la garde nationale de Coutances, décoré par Sa Majesté elle-même en 1845. Un moment après l'entrée du roi chez M. Béliard, pendant que je causais avec lui, M. Lemaître s'approcha du général de Rumigny assis près de la croisée et lui dit tout bas, en lui présentant discrètement un sac :

— Voici, général, tout ce que je possède. Il y a là dedans cinq cents francs, je vous supplie de les accepter pour le service du roi, ne lui en parlez pas, car Sa Majesté refuserait cette faible marque de mon dévouement, acceptez, général, accordez-moi cette faveur...

— Je ne puis rien accepter, — répondit le général, — le roi ayant reçu quelques fonds depuis le moment où il a quitté Paris, cet argent suffira aux frais du voyage. Je conserverai le souvenir, cher monsieur, de votre intention loyale, elle sera appréciée de Sa Majesté que j'en informerai bientôt.

M. Lemaître, à son grand déplaisir, dut remettre son argent dans sa poche et le reporter chez lui. Je nommai encore au roi MM. Billard et Liétout, tous deux médecins, l'un depuis vingt ans, l'autre depuis six ans. Ensuite j'expliquai ce que je crois être la vérité :

— Parmi nos ennemis, Sire, il ne se trouve pas deux Trouvillais, ce sont des jeunes gens étrangers à la population qui sont curieux de savoir quels personnages se cachent ici, ils pensent à des ministres en fuite.

— Eh bien, — dit Sa Majesté, — si vous croyez que la curiosité seule les anime, faites ouvrir les portes, je vais me montrer à eux.

Le roi remarqua l'absence de M. Thuret, aux soins duquel il était habitué. Je me chargeai de le faire venir en allant une seconde fois dans la maison de M. Victor Barbey. Le valet de chambre n'était plus là, il avait dû se réfugier dans une maison voisine. Il revint bientôt, il apportait une caisse de très petite dimension, achetée à Dreux et qui renfermait des bas de laine et des mouchoirs de poche. Il me chargea d'une écharpe en laine blanche à bordure rose, objet auquel le roi tenait particulièrement, car c'était un ouvrage de la reine.

Le roi fit paraître un vif plaisir en revoyant M. Thuret. Nous écoutions les moindres paroles du roi dans un silence respectueux, aucun de nous n'avait jamais eu le bonheur de l'approcher de si près. Au bout d'une heure à peine, il nous semblait être depuis longtemps connus de lui, il nous parlait avec bonté, se mettant à notre portée. Sur l'observation de M. Liétout qu'on pouvait voir notre lumière du dehors, on

pria le roi de venir dans la chambre où était préparé son lit. Dans la cheminée brûlait un bon feu. Nous mîmes devant les fenêtres fermées aux volets des couvertures de laine, pour intercepter tout rayon. Le roi ayant demandé qu'on apportât la plus haute chaise de la maison la fit placer près du lit, s'y assit, et nous dit de nous asseoir autour de lui, puis :

— Mais depuis un moment, je ne vois plus monsieur Billard, qu'est donc devenu ce bon monsieur Billard?

— Sire, — répondis-je, — il est dans un café où se réunissent les républicains. Il sait Votre Majesté en sûreté, entourée d'hommes dévoués, et il cause, lit les journaux, dégagé, en apparence, de préoccupations, afin de détourner tout soupçon.

— C'est très bien pensé, — confirma le roi.

Depuis un moment, nous voulions nous retirer afin que le roi prît du repos, lorsque survint M. Billard :

— Je regrette, — dit-il, — d'apporter d'aussi fâcheuses nouvelles, mais nous sommes épiés, les ennemis veulent veiller toute la nuit. Il me paraît indispensable que le roi retourne à Honfleur. Sa Majesté y attendra que la mer soit praticable.

Ce rapport nous était à l'instant même confirmé par M. Coquart, secrétaire de la mairie, qui, rencontrant sur le seuil le général de Rumigny, lui disait :

— Je viens défendre le roi, je me nomme Coquart. Mon nom n'est pas noble, mais mon cœur l'est comme le vôtre. Je viens me faire tuer, s'il le faut, aux pieds du roi.

Le général serra avec effusion la main de ce brave qu'il présenta à Sa Majesté. Il le connaissait d'ailleurs, l'ayant vu à Paris dans l'étude de M. Casimir Noël, notaire. Le roi voulut savoir tout ce qui se passait au dehors :

— Sire, — explique M. Billard, — les « curieux » sont sur le qui-vive, il sera impossible que le roi ne soit pas reconnu en partant demain matin de Trouville.

— Alors, — accepta Sa Majesté, — il faut partir cette nuit. Mais à quelle heure? Il y a bien loin d'ici à Honfleur et de bien mauvais chemins surtout. Il faudrait y arriver une heure avant le jour, et comment pouvoir s'y rendre?

— Sire, — répondis-je, — je connais ce chemin à merveille, je demande respectueusement au roi la permission

de régler, d'ordonner, même en sa présence, les préparatifs et l'heure du départ.

— Faites, monsieur, j'ai une absolue confiance en votre initiative.

— Alors, Sire, nous partirons à minuit, les « curieux » seront sans doute à l'abri, car il pleut à torrent, les douaniers nous verront passer sans s'inquiéter de nous, ils connaissent la voiture du médecin où nous serons. Il faudra seulement marcher jusqu'à un mille de Trouville. Là, Votre Majesté montera dans le cabriolet de M. Billard avec le général et moi je conduirai. Une autre voiture prendra l'escorte, c'est-à-dire messieurs de Perthuis, Depemligne, Thuret, Barbey, Lemaître, tous armés, et monsieur Levasseur tiendra les guides.

— Cependant, si quelque obstacle venait à empêcher les voitures de sortir de la ville, que feriez-vous? — interroge le roi.

— Rien ne peut empêcher un médecin de sortir de chez lui, Sire, ni monsieur Levasseur, propriétaire de l'hôtel de la poste aux chevaux.

Le roi approuva avec un plaisir que chacun put remarquer les détails du départ prochain pour Honfleur, et il dit gaîment :

— Allons, monsieur Guettier, vous êtes désormais notre capitaine des gardes.

— J'ose aussi solliciter de Sa Majesté l'honneur d'être son fourrier. Je connais un château situé à deux heures de distance de Honfleur, dans lequel Votre Majesté et les personnes de sa suite seront en sûreté pendant le temps nécessaire pour obtenir un passage convenable et sûr. Ce château appartient à monsieur Constance Poupart, l'un des hommes les plus honorables de notre arrondissement; monsieur Poupart, en 1845, a eu l'honneur d'être présenté au roi par monsieur Guizot.

— Je me souviens de cela, je me rappelle très bien monsieur Poupart, — daigna répondre Sa Majesté.

— Le roi demeurera au château de la Pommeraye autant qu'il voudra.

— Bien, très peu de temps, j'espère.

Tous ces plans arrêtés, le roi parut tranquille, il nous parla avec un bienveillant abandon :

— *Ils* ont tout imaginé pour me nuire pour tromper le peuple sur mes sentiments. Et cela depuis bien des années. N'ont-ils pas dit que j'avais des sommes immenses placées sur la Banque d'Angleterre et des États-Unis. C'est une fausseté. Toute ma fortune est en France et j'aurais cru faire un acte blâmable si j'avais placé des fonds à l'étranger. Toute ma famille a voulu agir comme moi et toute notre fortune est en France.

L'heure avançait, nous savions à chaque instant ce qui se passait au dehors et, pour éloigner de plus en plus tout soupçon, M. Billard avait dû retourner au café. Le roi avait donné des ordres en secret à MM. de Perthuis et Depemligne, ils sortirent et il ne resta avec nous que le général de Rumigny et le valet de chambre Thuret. Le général parlait peu, son maintien grave, presque sévère, attirait notre attention. Nous admirions le respect, l'empressement filial dont il entourait le roi d'ailleurs plein de bonté pour ce brave et fidèle ami du malheur.

Thuret, très triste de laisser en France femme et enfants, pleurait dans un coin, le roi lui dit :

— Allons, mon bon Thuret, il ne faut pas vous désoler ainsi, cela me ferait de la peine. Imitez-moi, sachez résister à l'adversité, vous savez que ce n'est pas la première fois qu'elle me poursuit, je l'ai déjà bravée comme je le fais en ce moment. Comptons toujours sur l'appui de la Providence.

Dix heures allaient sonner. Je pris la liberté de faire remarquer à Sa Majesté que le moment du départ approchait, que la privation du sommeil pourrait déranger sa santé, et qu'elle devrait accepter un peu de vin de Bordeaux.

— Non, je ne boirai pas de bordeaux.

— Sire, j'ai encore quelques bouteilles de vieux malaga, — s'empressa d'offrir M. Billard. — Si le roi daignait accepter, cela pourrait combattre avantageusement le froid de la nuit.

— Ah ! vous avez du malaga, eh bien, j'en prendrai un peu.

Après, on songea au départ.

M. Liétout était allé dire à sa femme, directrice de la poste

aux lettres, de tenir entr'ouverte depuis minuit, la porte extérieure de son bureau, pour le cas où, contre toute attente, le roi ne devrait pas aller au delà.

— Voici l'ordre de marche, Sire, — dis-je, — sauf désapprobation de Votre Majesté. Le roi me donnant le bras sera précédé par le général, accompagné de monsieur Liétout. A cinq ou six pas en arrière et sur la ligne du côté de la rivière, marcheront messieurs Thuret, Coquart et Lemaître. Si le roi veut se reposer au bureau de poste, madame Liétout en tiendra la porte ouverte. Elle aura en sa compagnie madame Noël Canque, dont le mari s'est mis en observation aux parcs aux huîtres. Monsieur Barbey surveille le poste de douaniers.

— Je vois que tout est bien disposé, — remarqua Sa Majesté. — Je viens de vous entendre dire que votre femme est directrice des postes, monsieur Liétout, mais elle perdra son emploi, s'*ils* apprennent qu'elle a pu faire quelque chose pour moi.

— Sire, — s'empressa de répondre Liétout, — ma femme tient ce bureau des bontés de Votre Majesté, il est bien juste que nous le perdions pour son service.

— Vous avez un bon cœur et je vous en remercie, j'ai aussi remarqué que vous avez été longtemps sorti, qu'avez-vous fait pendant votre absence? Est-ce qu'il y a beaucoup de maisons après le bureau de la poste?

— Oui, Sire, le bureau est situé au centre du quai, à cinq cents mètres environ du parc aux huîtres. Je suis allé voir si messieurs Canque et Barbey étaient à leur poste afin que nous puissions partir.

— Bien, je vois que tout se passe tranquillement et je vous félicite, messieurs, car je ne voudrais pas que la vie de personne puisse être compromise.

— Nous supplions le roi de bannir toute inquiétude, Votre Majesté ne rencontrera pas le plus petit obstacle dans sa course, car Dieu protège toujours le roi !

Minuit avait sonné. Le général nous dit :

— Sortons, messieurs, et n'oubliez pas qu'on *n'arrête pas le roi*, nos vies répondent de sa sûreté. Êtes-vous armé, monsieur Liétout?

— Non, général !

— Alors, prenez ce pistolet. Il ne rate pas et s'il faut s'en servir, tirez à bout portant. Et vous, monsieur Guettier, voici une canne à épée, vous saurez, s'il le faut, vous en servir.

Par son noble et courageux dévouement, le général nous inspirait à tous une confiance sans limites.

Nous traversâmes la place Bellevue déserte, sur les quais deux douaniers nous regardèrent passer devant le bureau de poste. Mesdames Canque et Liétout nous dirent d'avancer sans souci, que nul péril ne menaçait; au parc aux huîtres nous trouvâmes M. Liétout en faction, un pas plus loin, M. Barbey, affirmant la tranquillité de la route.

Le roi marchait facilement, la pluie avait cessé, en chemin le roi daignait me parler comme à un ami du sort de ses enfants, eux seuls occupaient ses pensées, il s'oubliait... ne songeant pas qu'il était fugitif sur un grand chemin, accompagné d'hommes dévoués, mais obscurs et inconnus, sauf le général de Rumigny.

M. Thuret était resté pour emporter les quelques objets du roi, il arriva dans le cabriolet de M. Billard, les autres personnes dans le char à bancs.

Parvenu au point où nous devions attendre les voitures, le roi voulut le dépasser, il n'éprouvait aucune lassitude. Arrivé auprès de la maison de M. Auguste Durosey, à cinq ou six cents pas de Touques, on entendit le bruit des voitures venant au train de poste.

Au bout de quelques minutes elles étaient là.

MM. Billard, Canque, Coquart et Liétout, en pleurant amèrement, reçurent leur congé de Sa Majesté qui les remercia avec effusion et leur donna sa main à baiser. Le roi et le général montèrent dans le cabriolet dont je pris les rênes.

Le char à bancs, dont tous les voyageurs étaient armés, prit l'avance sur nous d'une cinquantaine de pas.

Le roi, couvert d'un bon manteau, ne sentait nul besoin de dormir, nous dépassâmes le bourg de Touques, puis il me fit expliquer mon plan d'embarquement à Quillebeuf, On ne voyait personne sur la route, il était deux heures du matin.

Tout en causant, nous traversâmes Touques et Canapville. En revoyant l'auberge de Saint-Martin-des-Chartrains, le roi dit à M. de Rumigny :

— C'est l'aubergiste de cette maison qui en nous voyant arriver l'autre nuit et en donnant l'avoine au cheval, me dit :

« — Il paraît, monsieur, que vous venez du côté de Paris, dites-moi s'il est vrai que le roi Louis-Philippe est mort?

» Assez embarrasé pour répondre à cette question faite à moi-même en un pareil moment, je répondis :

« — Il est vrai, mon brave homme, que nous venons des environs de Paris, mais nous voyageons depuis plusieurs jours, et je ne crois pas que le roi soit mort, non certainement, il n'est pas mort.

« — Ma foi, tant mieux, — répondit l'aubergiste.

Ce récit fit sourire celui qui le racontait.

Peu après, le roi s'endormit d'un bon sommeil et nous avions dépassé le village d'Équemanville lorsqu'il s'éveilla... Nous touchions presque au chemin de la chapelle de Grâce, et au bout de quelques minutes on y arrivait. Il était trois heures et demie du matin, le 2 mars.

Il y eut là un assez long instant d'arrêt durant lequel une scène bien attendrissante se passait. Messieurs de Perthuis, Depemligne, Thuret et les autres personnes qui étaient dans le char à bancs descendirent et pendant qu'on transportait les quelques effets du roi, ils reçurent leur congé de Sa Majesté, dont ils saisirent les mains pour les presser avec la plus vive affection, le roi était tout ému.

Tous embrassèrent le noble général qui pleurait également. Le roi et M. de Rumigny restèrent seuls dans le cabriolet. Perthuis, Depemligne et Thuret marchaient en avant, je devais aussi parcourir à pied le chemin de traverse et conduire le cheval à cause de l'obscurité profonde.

Après trois quarts d'heure, nous fûmes au carrefour de la Croix-Rouge où M. de Rumigny me fit arrêter.

Le général descendit de voiture pour tenir le cheval, pendant que j'aidais Sa Majesté à mettre pied à terre.

— A présent, — me dit le roi, — vous allez nous laisser, j'irai à pied d'ici au pavillon, vous voyez que j'ai du monde avec Rumigny, allez dans quelques heures à Quillebeuf et demain soir à sept heures venez au pavillon.

— Je ferai exactement tout cela, Sire.

Et j'osai prendre la main du roi pour la baiser.

— Non, — daigna-t-il dire, — embrassez-moi et faites bon retour.

J'embrassai aussi de tout cœur l'illustre général et je vis le roi s'éloigner en lui donnant le bras. Il était quatre heures et quart du matin.

Arrivé à la porte du parterre ouvrant sur le chemin de la chapelle, M. de Perthuis sonna et appela le jardinier. Racine vint ouvrir.

Lorsque la reine, que l'inquiétude empêchait de dormir, ouvrit elle-même la porte du petit appartement où elle avait pour lit un simple canapé, elle s'écria :

— Le roi ! où est le roi?

— Ici, — répondit Thuret, — il revient à Honfleur pour partir avec la reine.

L'effusion des deux proscrits se passe de description. On sait le reste, d'autres l'ont raconté, je n'ai dit que le fait personnel et ignoré; plus tard nous allâmes à Claremont où le roi et la reine daignèrent nous recevoir comme des amis.

LOUIS GUITTIER[1]

Ancien maire de Trouville.

1. Nous devons ce récit à madame Gouraud d'Ablancourt qui l'a trouvé parmi ses papiers de famille.

LES ARTS ET LA VIE

La Réforme de l'École des Beaux-Arts et l'Académie de France à Rome.
A propos du Salon d'Automne.

On parle de réorganiser le système d'éducation que reçoivent nos artistes peintres et sculpteurs ; M. Paul Léon — actuellement directeur des Beaux-Arts — se préoccupe, assure-t-on, du désarroi si hautement avoué par les élèves eux-mêmes, et où, impuissants, ils se débattent. Mes articles parus ici depuis des mois, auront souvent donné la notion à nos lecteurs de l'incohérence, du désordre, de l'anarchie même où les mieux intentionnés d'entre nos jeunes « maîtres » d'avant-garde tâchent de s'instruire et de créer quelque chose. Ceux-ci — les quelques-uns dont j'ai parlé, dont j'ai cité les articles ou présenté les œuvres — ne se soucient guère, sans doute, de l'École des Beaux-Arts, de son passé, de son présent, de son avenir[1]. Quant à moi, je n'y fus jamais apprenti ; tout ce que je sais de son rythme,

1. Ils manifestent au Salon d'Automne, par l'exhibition de leurs œuvres-programme, ils s'*officialisent* et prennent position. Ils triomphent aisément. Les plus intéressants, Braque, Picasso, et leur groupe, font bande à part. Et ils n'ont pas tort.

Nous reviendrons plus tard sur l'organisation des « groupes » d'avant-garde, véritables Soviets d'art où se manifestent une activité et une invention indéniables. Quelques-uns ont du nouveau à dire. D'autres, les « avancés » d'hier, ceux du Salon d'Automne se cristallisent comme leurs aînés des autres Salons du Printemps. Ils sont déjà dépassés. L'« avenir » est ailleurs.

m'est venu d'élèves à moi, ou de mes rares expériences, très extérieures du reste, comme « suppléant » (jamais employé, grâce au hasard !) lors des concours et jugements solennels du prix de Rome. Tout de même, il m'apparaît depuis vingt ans que, pour l'École des Beaux-Arts et la Villa Médicis non moins que pour les autres Institutions anciennes de l'État, il y aurait lieu d'étudier les principes, le fonctionnement administratif qui les font vivre, ou « vivoter », pour comprendre les malentendus qui divisent presque toujours leurs adversaires aussi bien que leurs défenseurs.

De mon mieux je me suis donc renseigné auprès des garçons intelligents, ni tout débutants ni mûrs encore, et qui étaient sortis de l'École après y être demeurés plus ou moins à contre-cœur ; car souvenez-vous-en, l'École du quai Malaquais n'est point à la mode, et tels lauréats, bien qu'ils aient tiré maints non méprisables avantages de l'appui accordé par l'État à leur personne, s'acharnent avec autant et plus de passion que leurs camarades obscurs et faméliques, contre cette « vénérable » Maison. Celle-ci, comme la plupart des institutions que les peuples civilisés plus récemment que le nôtre nous envièrent, date de Napoléon, — certaines remontent à Louis XIV : deux organisateurs tels que nous payerions cher pour qu'il en parût d'aussi habiles dans notre République bourgeoise, conservatrice, mais travaillée par la révolution.

Une autre idée qui pourrait nous venir, quand nous nous plaignons d'un de ces vieux établissements français rendus stériles par un désaccord entre leur fonction et les besoins du jour, c'est que tout principe, toute règle se relâche à la longue ou devient caduque. Qu'étaient-ils donc, ces établissements, quand un monarque les fonda? A l'origine, chacun d'eux répondait à un besoin; ils furent créés par des souverains dévoués au Bien public, et selon des règles harmonieuses, les mêmes qu'appliquèrent des architectes comme Mansart et Percier, dans leurs plans. Regardez les Invalides, cette merveille de logique, d'équilibre et d'unité; étudiez les vestiges encore debout de l'ancien Paris.

Mais il n'est plus possible de construire ainsi, et un fait patent, c'est que l'École des Beaux-Arts agonise...

Néanmoins, tentons l'impossible, puisque les artistes sont si aguichés par les honneurs officiels.

Nos classes des Beaux-Arts et la Villa Médicis, qui en est l'École Normale, sont-elles encore utiles? Devons-nous les conserver?

Dans un roman, dont certains épisodes paraissent en revue, mon héros, une sorte de raté appartenant à une famille bourgeoise, incapable de s'accommoder, lui comme sa tradition, avec les besoins de la société nouvelle et ceux de son cœur tout brûlant pour la vie de demain, perd la raison et se tue. Frémissant à l'approche d'un bouleversement universel (il n'avait pas deviné que ce serait la guerre, et le livre était achevé en 1914), il passe une de ses dernières nuits de lucidité à vaticiner en présence d'un confrère qu'il rencontre au Pincio. Assis devant l'Académie de France, les deux amis tiennent des propos qui pourraient être un aliment pour la méditation de tant de jeunes gens, à cette heure angoissante et magnifique.

« — L'art contemporain est semblable au Forum et à ces ruines que le professeur Boni commente à l'intention des touristes allemands. Autour de toi, — dit Aymeris, — regarde ! Considère la ville aux sept collines, superposition de terre, de briques, de pierres et de marbres amalgamés par les siècles. La Chapelle Sixtine se lézarde, elle s'effondrera bientôt. Le ciel, au-dessus de nous, est si beau ce soir ! Michel-Ange y compta quelques étoiles de plus ou de moins qu'un astrologue n'en compterait aujourd'hui ; et c'est le même firmament où des mondes apparaissent et disparaissent. Qu'importe ! La statue dorée de Victor-Emmanuel, vue d'ici, est aussi haute que le dôme de Saint-Pierre ; elle possède plus de sens pour les Romains d'aujourd'hui, et plus de beauté que le tombeau des Médicis ; une cheminée de fabrique a plus d'éloquence, aussi, que l'Aiguille de Cléopâtre ou que l'obélisque de Louqsor. Les œuvres du passé, telles qu'elles parviennent à nous, ne sont plus que des documents historiques, et celles que nous croyons créer sont comme les rosiers que, chaque saison, Signor Boni remplace dans les jardins du Forum, elles fleurissent et meurent dans un sol où les racines ne se développent plus. La terre manque d'engrais :

attendons qu'on la retourne, qu'on la fume... Dans la campagne normande, le paysan, en automne, fait tomber dans le sillon que creuse sa charrue, le colza vert encore et qui engraisse le champ où l'on va semer le blé pour l'an prochain; ce colza vert ne sera cependant point perdu... »

Et plus loin :

« — Si le peintre croit voir la nature, c'est sous la forme du passé et sous une forme abolie... »

« Une lumière tremblait à une fenêtre de la Villa, tandis que Georges reprenait son récit d'un dîner « futuriste ». Il s'écrie, au milieu d'un couplet sur les théories de Marinetti, lesquelles il approuvait comme l'esthétique d'une époque négative :

« — Il y a donc encore quelqu'un qui remue là dedans? C'est Carolus qui va se coucher... les élèves dorment déjà. »

Une nuit Georges dira : « — Ne me parle pas de tradition ! Sommes-nous comme Maurras, qui se reproche de n'avoir pas soutenu l'Académie de France, la Comédie-Française, l'Académie française, et cætera? Est-ce de notre faute si ce que nous devrions défendre n'est plus viable?... »

***

Six ans après que fut écrit ce dialogue, la révolution prévue par mon héros est en cours ; tout le monde en est conscient, tout le monde s'en inquiète.

Mais l'ancien Système, pourquoi n'est-il plus viable?

J'ai prié un ancien élève de l'École de me révéler ce que j'ignore ou connais mal, de l'enseignement officiel.

Il m'a dit à peu près ceci :

« — Des réformes? Notre désir est tout autre que celui de M. le directeur des Beaux-Arts. Je crois pouvoir prouver que telle qu'elle fut conçue par je ne sais qui, l'École l'a été pour l'éternité. Dans son ensemble, tout y est d'une logique admirable ; tout s'y tient étroitement : depuis les examens d'entrée jusqu'à la sélection dernière d'où, éprouvés dûment, sortiront ceux d'entre les peintres de moins de trente ans, que l'État prendra sous son égide. Il semble bien que, grâce

aux cours oraux et pratiques, à ses salles d'études, à sa riche collection de copies de chefs-d'œuvre, sa bibliothèque, ses conférences, ses encouragements pécuniaires, ses honneurs, ses récompenses, l'École fasse tout ce qu'elle peut. Un jeune esprit ayant quelque goût pour la peinture doit, grâce à l'État, pouvoir devenir un peintre. S'il est un fruit sec, je ne crois pas, *a priori*, que des règlements ni les maîtres soient responsables de ce « ratage », mais je constate la malice des contingences, qui infirment les lois les plus prévoyantes, comme c'est le cas de tant de merveilleuses institutions.

» Si vous vous destinez à une « carrière artistique », — je ne dis pas à un « métier d'art » (qui conviendrait à quatre-vingt-dix-neuf sur cent d'entre nous, mieux que la « carrière ») — dès vos seize ans révolus, vous vous présentez aux épreuves d'admission ; un dessin, un morceau de modelage exécutés en douze heures d'après la bosse (antique ou nature), feront connaître vos aptitudes et, si le jury les juge suffisantes, vous serez par surcroît interrogé sur ce que vous savez en « perspective », « anatomie », « histoire générale », et cætera, mais sans que votre faiblesse en ces matières soit d'ailleurs éliminatoire; l'esprit et la main du candidat, dans ses moindres dessins de classe, révèlent seuls l'artiste-né ; aux peintres et aux statuaires qui le jugent, les connaissances que je viens de mentionner ne comptent que pour le *classement*. Dans la suite, l'élève aura toute licence pour combler ses lacunes en suivant les *cours oraux*. Et de quel profit a pu être, pour nos devanciers, un cours comme celui d'Hippolyte Taine ! Une histoire de l'art qui impliquerait toutes les connaissances humaines... »

Ici, je demandai à X... s'il était au courant des vœux émis par quelques peintres, dans une hostellerie de la côte bretonne, dès que M. Paul Léon fut nommé directeur des Beaux-Arts. Ces « avant-garde » désignaient, un peu par façon de rire, les esthéticiens qui occuperaient des chaires et remplaceraient les chefs d'atelier, dont on ne veut plus à aucun prix. MM. Bergson, Benda, Bernard Berenson, Jacques Rivière, Lhôte et André Gide, je crois, discourraient sur l'esthétique transcendentale ; M. Salomon Reinach, miss Isadora Duncan et son frère, sur *l'Orphisme*. Il y aurait une chaire

de platonisme-cubiste : MM. Léonce A. Rozenberg, Jeanneret et Ozenfant, X..., X..., X..., l'occuperaient ; il y aurait une chaire de *modernisme* : MM. Jean Cocteau, Blaise, Cendrars, Picasso, Erik Statie, X..., X..., X..., y présideraient.

M. X... m'interrompit :

« — Soyons sérieux! Ils veulent la suppression non pas des hommes mais de tous concours et examens; ils veulent ateliers et jardins, comme la rue et les habitations particulières, ouverts à tous les élèves, avec liberté d'y planter leur chevalet nuit et jour ; ils veulent la fourniture gratuite des ustensiles de travail, tubes de peinture, papier, toiles ; modèles à volonté ; bar américain, jazz-band ; que, des sommes prévues pour les prix, ou léguées à fin de fondations charitables, il soit fait usage selon l'humeur et au gré de tout citoyen du monde (quelque sexe ou couleur qui le distingue), si ce citoyen du monde a choisi la carrière artistique. Ces « fumisteries »-là sont aussi démodées que les hostelleries armoricaines et que la Grenouillère. Un homme comme M. Maurice Denis, fût-il à la tête de l'École des Beaux-Arts, et il y sera ou bien il n'y aura plus d'École, M. Maurice Denis pourrait beaucoup faire pour la mettre en ordre, lui redonner son sens à la fois utilitaire et hautement intellectuel. L'État, merveilleusement paternel (est-ce à Napoléon qu'on en doit l'économie?) ne dore pas la pilule pour le débutant; il l'enjoint, au contraire, de réfléchir avant de se faire artiste, il lui dit : « A vos risques et périls; c'est très ingrat ; je vous mets le pied à l'étrier, mais gare aux pelles ! Je vous regarderai faire le tour du manège, mais ne m'engage point à vous empêcher de choir. Je ne fournis pas le talent... » Bref, l'État pense et agit en chef de famille ; l'État prend des mesures libérales, démocratiques... et pense comme un aristocrate, en supposant et en nous criant très haut que si les lois et règlements sont identiques pour tous, si tous sont appelés, peu sont élus. Que de prévoyance, que de précautions ! Mais l'élève s'abandonne trop souvent au charme de ce confort ; il s'engage sur les routes de l'École avec la confiance du voyageur ballotté dans ces omnibus parisiens d'antan, d'un bout à l'autre d'un itinéraire fixe ; c'est un circuit par la rue Bonaparte, le quai Malaquais, Rome et retour par le Palais des Champs-Élysées jusqu'à

l'Institut. Pourtant, l'*Administration* tenta de pallier ce péril de l'habitude, qui endormait les élèves : les cours de dessin étaient dirigés par des professeurs interchangeables et multiples, les statuaires allant chez les élèves-peintres, les maîtres de la palette chez les élèves-sculpteurs, et jetant ainsi un rien de trouble dans l'âme trop sereine du néophyte. Il y avait là une sorte de pierre de touche de la personnalité, des épreuves mesurées aux résultats sanctionnés par des récompenses (première médaille et première seconde médaille) ; les tendances diverses se réconciliaient, chacune était reconnue, certaines approuvées par la voix du vieux gardien à barbiche, brave homme dont les cheveux avaient blanchi sous la casquette à galons d'or, et lequel, à coup sûr, désignait le vainqueur de la course, avant la délibération des jurés. Aussi, de quelle inquiète révérence n'était-il pas entouré, cet ex-sous-off' au nez rouge, lorsque le samedi, une heure avant le dépôt des dessins, il passait comme un colonel devant son régiment, lançant le coup d'œil circulaire d'un expert, et de cette vue implacable qui le menait droit au futur lauréat ! Je me souviens même qu'à la dérobée, nous sollicitions parfois le conseil suprême, la sûre recette du dernier coup d'estompe qui « enlève la médaille ». A défaut de ce gardien, un trop inaccessible cerbère pour les débutants, ceux-ci recevaient un écho de la parole divine et un reflet du Beau, en fréquentant les « anciens », déjà rompus à la gymnastique par « l'entraînement » aux « grands concours ». Cet enseignement d'élève à élève, sinon sous-entendu par l'Administration, était néanmoins un précieux auxiliaire, et lorsque « le nouveau » entrait enfin « à l'atelier », il pouvait signer une esquisse sur laquelle la critique du professeur s'exerçait, sans que l'élève eût à redouter d'être renvoyé à l'A. B. C. D. des « salles d'antiques ».

« — Tu prends un chiffon, conseillait « l'ancien », tu l'enduis » d'essence, de siccatif et de couleur; tu le flanques sur ta toile, » tu tamponnes et tu retires doucement; ça te f... déjà quelque » chose d'épatant pour te débrouiller dans cette m...-là ! Le » Christ, Saül ou Epaminondas, ça fait toujours la blague ! » La démonstration continuait avec le rappel de tous les célèbres effets : *la silhouette sombre s'enlevant sur des « lointains » clairs*, ou *le contraire*, et d'autres « trucs » que l'initiateur

dénommait bien drôlement « *pièges à médailles* ». Aujourd'hui, ces « trucs » sont remplacés par les pièges à critiques d'avant-garde, comme on le voit au Salon d'Automne. »

Comme X..., le plus noble être qui soit, célébrait l'importance de ces médailles qui permettent aux jeunes gens « d'aborder » bientôt les dernières épreuves « pour Rome » — rêve de tous — et à de moins heureux de recevoir des allocations « intéressantes », selon le terme de l'École, j'étais tenté de dire comme mon héros : « Est-ce de notre faute si ce que nous devrions défendre n'est plus viable? »

Mais X.. m'assure que « ce système a un autre sens, qui serait, socialement, à défendre ». Il reprit :

« — Il y a dans l'effort en vue d'une rétribution pécuniaire, outre une nécessité vitale, comme pour un ouvrier, un contremaître, un patron, certain désir qui est de participer à la vie sociale de la nation, d'y aider par une production qu'on voudrait appeler *utile*, si le caractère gratuit et si consolant des œuvres de l'esprit, ne nous interdisait pas l'emploi de ce mot trop pratique. *L'Art pour l'Art*, idée répandue dans les masses, grâce, d'abord, aux Universités populaires, est « un piège à crétins orgueilleux ». L'État doit favoriser *l'Art pour la Vie*. C'est affaire de tact, de dosage, une attitude intelligente à prendre s'il n'y a pour l'homme qu'un art, — « Technè », disaient les Grecs, — l'artisan qui besogne vaut plus que le pâle poète qui rêvasse et se croit Victor Hugo. Dans les problèmes de l'enseignement scolaire, si l'État, ou des particuliers, encouragent ce qui n'appartient ni à la vie du citoyen, ni à la vie éternelle, alors apparaît la grosse duperie dont sont victimes à la fois les réformateurs utopistes, et ceux qui les entendent. »

Donc l'État et l'École devraient viser un double but ; et c'est précisément là que l'esprit du professeur pourrait diriger le jeune citoyen artiste, lequel il surveille et analyse de semaine en semaine, vers le *pratique*, ou vers des régions accessibles aux seuls « Élus » — ceux du « *Paradis des Créateurs* ».

Nous verrons, plus tard, ce que fut l'influence d'un esprit très distingué comme celui de Gustave Moreau, sur ses élèves. Gustave Moreau et J.-L. Gérome furent, selon M. X..., les seuls maîtres qui eurent une influence féconde. L'une,

discutable, selon moi; *esthétiquement* bonne, selon M. X... ; l'autre, remarquablement *pratique*. Les grands prix du Salon d'Automne officiel sont des élèves ou sous-élèves de Moreau.

***

D'après ce que je recueille de la bouche de M. X..., si j'avais à élaborer un programme en vue de la réforme de l'éducation, je conclurais, me semble-t-il, ainsi :

Ayons deux Écoles, l'une qui serait de métier, un peu comme les écoles d'art appliqué (arts décoratifs) ; et une autre, qui donnerait un enseignement verbal, des conférences, et assez pareilles à ce qu'imaginent, avec beaucoup d'ironie ou de naïveté, les jeunes péroreurs de l'hostellerie bretonne. Mais les conférenciers de cette École nationale devraient assumer la charge de visiter les ateliers de l'autre école ; ils attireraient près d'eux les sujets chez lesquels ils découvriraient des aptitudes, les éduqueraient, les suivraient dans leurs études; enfin, ils auraient le droit de *ne pas* encourager... sinon de décourager les élèves dont l'intelligence esthétique est insuffisamment réceptive.

Mais alors, quelle responsabilité !

Une fois dans ma vie, j'ai cru devoir avouer à un de mes amis, le père d'un de mes élèves, que son fils n'était pas doué pour la peinture, alors qu'il l'était, très nettement, pour la littérature. Désespoir du père ; brouille avec le fils, qui s'obstina. Aujourd'hui, quinze ans se sont écoulés ; mon élève décore des églises au Canada, il gagne de l'argent, on l'admire. Quelques photographies de ses fresques bibliques ne m'ont pas fait changer d'avis sur son don de peintre, malgré ses commandes, mais un petit volume de prose, que sa peinture lui a permis de faire imprimer, me fait de plus en plus croire que Y... est un écrivain.

M. X... me dit : « — Certains lauréats du prix de Rome furent d'abord d'habiles ornemanistes, s'étant assurés en pratiquant un métier manuel, contre les toujours possibles menaces de la Roche Tarpéienne; combien d'autres contemplent avec amertume le clinquant des médailles où leur nom glorieux fut inscrit comme témoignage de leur mérite artistique...

Une grande école des Beaux-Arts n'a point à se préoccuper des contingences. Le rôle des professeurs y est de former des esprits, de conserver le culte de certaines connaissances précieuses, d'y perpétuer la *Culture*, la latine en particulier, et de faire des sélections. Quelques éléments de latin et de grec sont plus précieux, même pour nous, artistes, que de bafouiller plusieurs langues vivantes. Il y aura toujours, et en dépit de tout *progrès*, une différence indélébile entre un homme qui possède une culture générale, — seule capable de nous faire comprendre l'histoire de l'humanité, si lointains, si frustes que soient nos souvenirs scolaires, — et un autre qui n'en a point. L'École des Beaux-Arts qui, à se fondation, tendait à former des esprits, s'est petit à petit réduite à professer un enseignement *pratique* « à tout faire »... et rien de plus. La même tendance a fait sortir l'Université de son rôle primitif, un peu altier, et lui proposa la tâche de former des contremaîtres dans leurs spécialités professionnelles, chacune de celles-ci n'en restant pas moins enseignée singulièrement mieux dans des écoles pratiques — ce qui serait, encore une fois, pour les Beaux-Arts, *l'École des Arts décoratifs*. Or, nous assistons à ceci : toutes les Facultés se défendent, elles et leurs anciennes prérogatives, étant sans doute émues par des résultats déjà déplorables, comme l'est le brouillamini démocratique qui confond théoriquement, intervertit les fonctions, et cela plutôt que de *choisir* des sujets qui seront l'*Élite*, quitte à répandre partout une *moyenne* d'autant plus médiocre que les Élites d'une nation, de moins en moins fortes, seraient moins qualifiées pour donner l'élan.

» Les chefs d'atelier, si vous en avez de consciencieux et de passionnés, comme un Gérome et un Gustave Moreau, font d'une *Grande École Supérieure* une vraie maison d'éducation, et d'un ordre tout différent de ce qu'est une *École d'Application*, où l'enseignement, je dirais primaire, est accessible à tous, tandis que l'influence intellectuelle s'exerce, dans l'*École Supérieure*, sur très peu d'élèves. Que Gustave Moreau n'ait pas été un grand inventeur, ni même un bon peintre, n'empêche qu'il fut un magnifique entraîneur, un bon cerveau d'érudit. L'esprit de l'Art ne s'enseigne pas plus que l'esprit scientifique, à ceux qui ne possèdent pas ce

sens-là ; mais Gustave Moreau, mieux encore que Gérome, savait reconnaître les élèves qui étaient « doués » ; et il « poussait » ceux-ci, se consacrait à eux, entrait dans l'intimité de leur personnalité, acquérait une presque certitude que l'effort de l'entraîneur et de l'entraîné ne serait point perdu. Les connaissances assez élémentaires que révèlent chez un candidat les concours, comment donneraient-elles une certitude?

» En voulant faire mieux, plus humain, plus démocratique, l'État, comme ailleurs, a ouvert les portes à la plus révoltante injustice.

» Ce qu'il y avait d'admirable, de mon temps, c'est que dans l'atelier de Gustave Moreau, nous étions vis-à-vis de ce penseur et de ce technicien comme des secrétaires par rapport à un grand homme politique, ou à un grand homme de lettres ; ou, comme au XVIe siècle, les apprentis chez les maîtres florentins ou vénitiens. J'ai dit que les chefs d'ateliers nous *suivaient* ; en effet, les pièces de concours étaient signées ; elles sont *anonymes* aujourd'hui, pour plus de *justice*, d'impartialité, croit-on en haut lieu. Eh bien ! c'est là une *injustice*, et une abominable méconnaissance de la vérité. La vie devrait si aisément dessiller les politiciens, qui ont transformé les règlements de l'École, jusqu'à rendre inefficace toute tentative de la part d'un juré, de se renseigner sur un candidat ! Son chef d'atelier, naguère, aurait pu distinguer un embryon de personnalité chez celui-ci, le développer à sa guise, et selon les désirs du jeune homme, dans un contact quotidien, libre, partial si vous voulez. Cette *nécessité*, le fondateur, l'auteur du règlement de l'École l'avait comprise. Il n'y a pas, en art, de justice distributive. Ou bien, vous le rabaissez.

» L'influence du maître sur l'élève, cette assimilation des procédés du maître par son « rapin », que l'on ne dise pas qu'elle nuise à la personnalité, quand il suffirait de citer les noms de Fragonard, d'Ingres et de tant d'autres créateurs, ils témoignent de l'inaliénabilité d'un don, d'un tempérament.

» L'École devenait trop exiguë pour le nombre des élèves-artistes ; l'affluence menaçant de grandir encore, il fallut

ouvrir des annexes aux ateliers. Néanmoins, ce fut là que des *sélections* s'opérèrent encore, qu'une sorte de tradition se maintint quelque temps, lorsque les annexes voisinèrent avec l'École des Beaux-Arts et s'élargirent dans l'hôtel Chimay, vastes salons aux lambris finement sculptés, aujourd'hui maculés de raclures de palettes et de graffitti scandaleux et immondes. La foule est entrée, mal contenue par de faibles épreuves d'admission, ou point du tout ensuite. Ce qui était une sorte de faveur est devenu un droit qui contrarie le bon sens, et les maîtres, les chefs d'ateliers, ont perdu tout semblant d'autorité. Avec Gérome et Gustave Moreau disparaissaient les derniers vestiges d'une grande Institution, d'une ordonnance *qu'il faut rétablir* ; ou bien, qu'on l'abolisse par décret ! Il est temps encore d'espérer une renaissance de cet enseignement supérieur. Des hommes comme René Piot, Lucien Simon, André Lhôte, à défaut de Maurice Denis et de Desvallières, pourraient encore imprimer une direction intellectuelle. Ils ont, chacun, un noble esprit, un cœur généreux. Ils seraient respectés ; par eux, les élèves apprendraient à suivre la voie normale, la meilleure connue jusqu'ici. Quant à ce qu'ils produisent, cela dépend d'autre chose et nous ne sommes pas dans les secrets de la Nature.

» Mais est-il vrai que le projet de l'État soit de livrer l'École aux élèves? *Toutes* les écoles? Les professeurs seraient nommés pour une certaine période. Si au bout de cette période, leur enseignement était jugé mauvais par leurs élèves, ceux-ci en désigneraient d'autres.

» C'est le système des Soviets. L'avenir est-il en Russie? Le maître? Delacroix note pieusement dans son journal le profit qu'il tira d'une simple visite à Corot, qui ne lui dit que quelques mots, et dont nos lecteurs penseraient : qu'est-ce que ce langage sibyllin?... Mais Delacroix était capable de comprendre Corot. Dans une classe de grande École, il y aura toujours, espérons-le, quelque élève pour comprendre une certaine phrase prononcée par un *artiste*, et qui n'aura pas de sens pour ses camarades. Le pire mal, somme toute, c'est qu'il n'y ait plus de digues contre l'affluence des peintres débutants. »

***

J'aurais aimé à parler immédiatement de J.-L. Gérome et de Gustave Moreau, comme professeurs, et à comparer leurs attitudes respectives ; mais les documents que j'attends ne me sont pas encore parvenus. Le problème, pour les élèves architectes, est encore plus grave. Nous aurons ensuite à nous entretenir de l'Académie de France à Rome.

La consultation à laquelle je me suis livré auprès de M. X... me rend encore plus perplexe, quant à une réforme de l'enseignement, faite à cette heure de trouble, de *Néo-classicisme*, ou les « renoueurs de la tradition » se disputent sur le classicisme ; le *néo* précédant tout autre mot, est presque plus redoutable que l'anarchie et que les autres fantaisistes appellations à la mode.

M. Waldemar George, dans *le Crapouillot*, accuse M. André Lhôte de prendre pour du classique le *pseudo* classique de Louis David. M. George appelle Degas un classique, ce Degas que M. Lhôte place au niveau presque de... Dubufe le père, fils du Dubufe de *Souvenirs* et *Regrets* de nos aïeules. Or M. Daniel Halévy, qui vénère Degas, et qui eut pour ce violent moraliste une passion filiale, est revenu des ventes de l'atelier du maître avec une impression de « désastre ». Daniel Halévy, en quelques pages émues, nous confesse, avec quelques restrictions mentales, le saisissement que lui valut l'ouverture de tant de vitrines, de cartons, d'armoires où notre curiosité fut plus satisfaite que notre cœur n'en a été rasséréné ; un des plus poignants drames humains s'y dissimulait. Une intelligence de premier ordre, la science, le don, le plus noble maintien moral, ne suffisent point chez un grand artiste, si celui-ci manque d'humanité.

Degas, par excès de sensibilité, peut-être, avait choisi d'être inhumain.

Respectons le secret des vocations monacales, ne cherchons

pas à savoir ce qui fait entrer un jeune homme ou un vieillard à la Trappe, ni ce qui rend cruels, mysogines, atrabilaires pour le moins, des êtres aussi comblés par les fées que le fut Degas. Je crois, l'ayant connu intimement comme mon ami Daniel Halévy, que Degas envisagea la plupart des problèmes que la jeunesse actuelle — derrière M. Lhôte — tâche à résoudre ; mais qu'il douta de la valeur qu'attribuaient à son œuvre ces clients, ces zélateurs (dont nous fûmes), qui le suppliaient d'être un peu plus *humain* ; et l'étrangement habile politique qui sembla régir la carrière de Degas était bien plutôt un orgueil inquiet, un doute chaque jour plus cuisant sur les vertus de son art, sur le développement de son style. Quand, perdant la vue, presque, Degas élargit sa forme, il s'aperçut qu'en somme, il avait été, à l'instar des peintres de son temps, un *exécutant*, un faiseur d'admirables tableaux de chevalet, un inventeur du « modernisme », des coupes bizarres, dues à l'instantané. Entre la période de début où il avait dessiné — comme les maîtres, espérait-il, — et celle où une demi-cécité le réduisit à piocher sa feuille de papier avec un gros fusain et des pastels, il avait représenté son temps et dit ce qu'il avait de meilleur à dire. Il est tragique de passer pour un nouveau Vermere, et un Michel-Ange, quand on est camarade, et la main dans la main, avec James Tissot, Joseph de Nittis, Heilbuath ; même si l'on est un « monstrum » comme Edgar Degas ! Qu'il soit un classique, selon M. Waldemar George, ou à peine plus intéressant que Dubufe, selon M. André Lhôte, nous n'en savons rien. Il faut que du temps s'écoule, avant qu'une œuvre soit sûrement reconnue classique

***

Le même M. X..., si conservateur, comme nous l'avons vu, quand il parle en ancien élève de l'École, m'écrit, en revenant à la campagne : « Vous dirai-je la fermentation de ce Paris, image d'une société nouvelle, ou d'une société mourante? Tout y bout sur des fourneaux variés, depuis les antiques

appareils à bois jusqu'aux plus modernes. Tout peut arriver. J'ai fait une visite au Louvre et m'y suis ennuyé, tant les visages entrevus au dehors, par les rues grouillantes de peuple, me hantaient, en face de ces impassibles et muettes beautés que les maîtres d'autrefois ont dessinées comme des anges... Je me suis amusé au Salon d'Automne où quelques camarades à moi tentent un effort de néo-traditionnalisme, au milieu d'un tas de comiques fort réjouissants et de quelques vrais artistes.

» Et dans le musée de la comtesse de Caen, quai Malaquais, parmi les « navets » que cette philanthrope a fait peindre par des Prix de Rome, des Académiciens se congratulent, de nation à nation, tandis que M. Widor, le maître organiste, les charme avec quelque prélude gothique, sur l'ivoire d'un Cavallié-Coll, blanc et or, assez Louis XV. Ces messieurs sont ravis, car la chose est décidée : « *Chassé-croisé.* La *Royal Academy of Arts, que préside Sir Aston Webb* (exécrable architecte) *et les Sociétés des Beaux-Arts et des Artistes Français, représentées par leurs présidents, M. Flameng et M. Bartholomé, viennent de se mettre d'accord pour réaliser une proposition dont a pris l'initiative M. H. Bonnaire, agent général de la Société des Auteurs, en Angleterre.*

» *Elle consiste à transporter, chaque année, le Salon français à Londres, et le Salon anglais à Paris.*

» *L'idée est intéressante et, des deux côtés de la Manche, professionnels et amateurs en suivront l'accomplissement avec une égale curiosité.* » (*Figaro.*)

Hélas ! ceci est plus que douteux, et les présidents en sont peut-être moins sûrs que les lecteurs de cette note, car ces messieurs sont gens de grand goût, des connaisseurs délicats. Le Salon de la « Royal Academy », la plus morte des institutions, n'attire plus, depuis trente ans, que des pasteurs, des sollicitors, des squires de province ; et nos « Salons » officiels de Paris sont l'objet de regrettables railleries, de la part des amateurs étrangers qui les visitent. Si c'est une grande foire que l'on projette, et qu'elle doive faire florès comme celle de l'Automobile, alors le contribuable ne protestera pas ; mais si le contribuable doit payer l'emballeur, les voyages, les employés et les secrétaires, il serait convenable de nous

consulter tous avant de prendre langue avec Sir Alfred Poynter, P. R. A.

Comme expression de notre époque, le Salon d'Automne est plus significatif tout de même.

JACQUES-É. BLANCHE

P.-S. — Saluons respectueusement la tombe d'Alfred Roll, décédé le 28 octobre dernier. Ce président de la Société Nationale des Beaux-Arts fut un brave et excellent homme. On voudrait pouvoir saluer aussi bas l'œuvre du peintre et en penser ce qu'en disent les amis du défunt. Son influence fut immense sur la peinture de Salon. Il sera toujours temps d'étudier cet ensemble, lors d'une exposition posthume que l'État ne manquera point d'organiser. En attendant, allez à Versailles revoir son *Inauguration du Bassin de Neptune par le Président Carnot*, et la *Distribution des Aigles*, par Louis David. Une « officielle » camaraderie a substitué le Roll au *Sacre*, du même David dont quelqu'un vient d'écrire, en manière d'éloge funèbre, que Roll était le *continuateur* ! Roll fut le contraire même d'un David et d'un Géricault, auquel on le compare aussi. Il fut grand peintre comme les lauréats du Salon d'Automne. A trente ans d'intervalle, le même cas se reproduit. Il en sera de même, tant qu'il y aura des *Salons officiels*. Roll fut, tout de suite après Édouard Manet et Courbet, le vulgarisateur de la peinture « forte ». Il fut exactement par rapport à ces grands peintres ce que sont la plupart des « avant-garde » du Salon d'Automne aux maîtres dont ils se réclament : Poussin, David et Cézanne.

Le Salon d'Automne, si vivant qu'il soit, et plein de jolies petites choses, n'a pas plus de valeur dans le sens que ses organisateurs lui attribuent, que n'en avaient les « audaces » des *Sécessionnistes*, de 1890. Des Roll, il y en a d'un bout à l'autre du Salon d'Automne.

L'AFRIQUE ORIENTALE ET L'EMPIRE BRITANNIQUE

Dans l'ensemble de l'Afrique tropicale, l'Afrique Orientale occupe une place singulière. Si l'Afrique tropicale n'a point dans la réalité la monotonie qu'on lui a longtemps prêtée, du moins faut-il parcourir le plus souvent des centaines de kilomètres pour passer de l'un à l'autre de ses paysages caractéristiques ; ici, des dizaines suffisent. Dans la masse de l'Afrique tropicale, l'une des plus continentales qui soient sur le globe, la mer imprègne le climat du seul Est africain : elle a déterminé le sens de toute son histoire ; elle lui assigne aujourd'hui sa fonction économique. Sur le bord de la large cuvette du Congo et des plateaux sans variété qui l'entourent, le socle de l'Est africain se hérisse de montagnes et de pics, se craquèle de dépressions et de fosses. En marge du massif impénétrable et vierge de la forêt congolaise, il étend ses savanes claires, ses steppes nues, et même quelques déserts. En contraste avec la vie sauvage et retirée des chasseurs et des pêcheurs de la sylve et du grand fleuve, il a connu de bonne heure les migrations asiatiques, des civilisations pastorales et agricoles, un commerce régulier : dès le Moyen Age, il appartenait au domaine économique de l'océan Indien ; l'Europe commerçante connaissait alors l'Afrique Orientale sous le nom d'*Inde Moyenne*, à côté de l'*Inde Majeure*, qui était l'Hindoustan, et de l'*Inde Mineure*, qui était l'Indochine. Un monde original, sinon un monde à part.

Or, l'Afrique Orientale se trouve à un point critique de son

histoire. La période des grandes explorations est révolue pour elle depuis trente ans. La guerre a, un peu brusquement, terminé celle des défrichements d'avant-garde et des travaux publics de première nécessité. Comprise désormais tout entière à des titres divers, dans l'Empire Britannique, elle est prête à jouer son rôle dans l'économie d'un monde dont la guerre a épuisé les réserves et qui recherche partout les terres vierges, propres à reconstituer le stock de ses matières premières. Le moment est opportun pour examiner ce qu'elle peut représenter dans le grand inventaire des ressources mondiales qui s'élabore, les *possibilités* qu'elle offre à la colonisation britannique et ce qu'elle devra faire pour les réaliser.

I

La destinée de l'Afrique Orientale est liée à celle de l'océan Indien dès les premiers temps de l'histoire du globe. Aux temps primaires, le plateau qui en forme aujourd'hui le socle appartenait à l'immense *continent du Gondvanah*, qui unissait l'Afrique à l'Inde et à l'Australie. Avant la fin de l'ère primaire, ce continent tombe en ruines : d'énormes blocs, disparaissant sous les eaux, laissent en son milieu la place à une *Méditerranée éthiopienne*, qu'une terre *indo-malgache* borde à l'est. Quand, au début de l'ère tertiaire, cette terre elle-même se brise, isolant définitivement la péninsule du Dekkan de l'île de Madagascar, la « méditerranée » devient océan, et, sur le bord occidental de l'océan Indien, l'Afrique Orientale acquiert bientôt les contours côtiers qu'elle possède encore aujourd'hui.

Toutes les vicissitudes de cette longue histoire ont eu leur contre-coup sur son sol. Aux temps calmes du continent du Gondvanah, de grandes lagunes, couvrant en partie le plateau est-africain, ont permis à des sables, à des grès, à des argiles de s'y déposer et d'y recouvrir les granits, les gneiss et les schistes du socle primitif. Aux époques d'émersion, les eaux courantes ou les vents ont sculpté ces terrains tendres, laissant en relief certains éléments plus durs, hérissant le plateau primitif de ces buttes à surface plane que les Alle-

mands appellent massifs-îlots (*Inselberg*), et qui rappellent les *Kopjes* du Veld sud-africain. Au temps de la Méditerranée éthiopienne, des avancées et des reculs alternés de la mer ont déposé sur le bord du même plateau des strates de calcaires riches en coquilles, sur lesquels les coraux ont édifié leurs colonies : aujourd'hui, la plaine côtière, qui borde en contre-bas le plateau, les grandes îles et les récifs, qui la frangent, sont autant de témoins de ces constructions littorales. Enfin, lors des grands effondrements tertiaires, quatre fosses longitudinales ont fendu le vieux plateau du Sud au Nord. De grands lacs, de petits lacs, des lagunes s'y sont logés. L'œil le moins averti distingue aisément sur la carte une première ligne, à l'Est, semée de petits lacs que prolonge la longue flaque du lac Rodolphe ; une seconde, où s'étale le grand lac Victoria; une troisième, où s'allongent le grand lac Tanganyka et ses satellites, le Kivou, l'Albert-Édouard et l'Albert ; une quatrième enfin, plus méridionale, d'où partent, comme d'un tronc commun, les trois ramifications précédentes, et où se place le grand lac Nyassa.

En géologie, qui dit effondrements dit éruptions. Elles n'ont point manqué ici. Encore aujourd'hui le volcanisme agonisant se manifeste par quelques faibles éruptions, des solfatares et des sources thermales ; mais la belle époque de sa vitalité a laissé comme témoins de grands plateaux basaltiques, des cônes et des cratères à peine ébréchés, des pics et des massifs qui se dressent sur le plateau comme des pustules sur une peau lisse. Les bords de chacune des quatre dépressions ont les leurs, qui forment autant de lignes discontinues de hauts reliefs, coupant le pays du Nord au Sud. Le Kilimandjaro, le Kenia, le Rouvenzori ne sont que les plus hautes de ces hauteurs : ils ne sont point des exceptions, mais l'expression la plus accentuée des types de reliefs que l'on trouve partout en Afrique Orientale.

En sorte que, pour aller de l'océan Indien au bassin du Congo, il faut se livrer à une sorte de gigantesque jeu de montagnes russes. Imaginez un voyageur qui voudrait se rendre du port de Mombaza, sur l'océan Indien, jusqu'au grand fleuve, sans s'éloigner du même parallèle. Après avoir traversé la plaine côtière, qui nulle part ne s'élève au-dessus de 200 mètres,

il se heurte à un premier escarpement : le rebord du plateau primitif de l'Afrique Orientale, qu'il traverse en passant de 500 à 600, 700 ou 800 mètres, selon qu'il se trouve sur la plate-forme cristalline ou qu'il franchit quelques massifs-îlots. Puis il aborde la première ligne des masses volcaniques, par le Kilimandjaro, le géant de l'Afrique, dont la cime dépasse 6 000 mètres. De là, il descend dans la fosse n° 1, au lac Natron, qu'il franchit par 1 000 mètres ; remonte, par l'escarpement du Mau, à plus de 2 000 ; redescend vers le lac Victoria, — fosse n° 2, — à 1 200; s'attaque au massif du Rouanda, que domine une montagne de 4 500 mètres, le Virounga ; descend derechef dans la fosse n° 3, au lac Kivou, 1 500 mètres ; escalade les monts qui le bordent à l'ouest par 2 500 mètres, et se trouve enfin sur les terrasses qui dominent le bassin du Congo, et d'où, en parcourant une distance supérieure à celle qui le sépare de l'océan Indien, il peut atteindre l'océan Atlantique sans jamais plus s'élever au-dessus de 800 mètres, appréciant ainsi le contraste qui oppose les multiples accidents de la surface est-africaine à la monotonie du relief congolais : le dos d'un crocodile à côté de celui d'un hippopotame.

Sans doute, d'autres parcours seraient moins ambitieux et plus faciles. Il y a des lignes où, entre l'Est et l'Ouest, les reliefs s'atténuent et les dépressions se relèvent : ce sont les seuils par où sont passées de tout temps les caravanes commerçantes et par où passent aujourd'hui les voies ferrées qui viennent de la côte. Mais, amplifiée ou atténuée, la succession des multiples lignes de hauteurs et de dépressions se manifeste partout, et partout dans la direction Nord-Sud.

Or, l'océan Indien s'étend à l'Est. Ainsi les hauteurs exposent un de leurs flancs au vent de mer, tandis que l'autre en est abrité ; les plateaux et les plaines qui descendent en s'étageant vers la côte recoivent l'influence marine, tandis que les fosses, encadrées de montagnes, en sont privées. Les variations d'altitude ne déterminent pas seulement *en hauteur* un étagement des climats qui, sur les pentes du Kilimandjaro par exemple, permet de passer, en quelques kilomètres, de la forêt tropicale à celle de nos régions, puis aux alpages, puis aux glaciers ; elles déterminent *en plan* des

contrastes analogues. Les vents de mousson, qui, pendant l'été austral, soufflent de l'Inde vers l'Afrique Orientale et apportent à celle-ci l'humidité de l'océan Indien ; les vents alizés de l'hémisphère Sud, qui, pendant l'été boréal, remontent jusqu'à l'Équateur et apportent encore à la même région l'humidité de la même source, sont les grands dispensateurs des pluies. Mais ils ne les répandent que sur les pentes qui leur sont exposées de plein fouet, au long desquelles ils remontent et condensent les vapeurs qu'ils contiennent. Sur les plaines basses, sur les plateaux horizontaux, au-dessus des dépressions, ils passent brûlants et secs.

De là cette multiplicité de climats locaux, à laquelle correspond une véritable marqueterie du tapis végétal, la forêt-vierge à côté de la savane, de la steppe, du buisson ou du désert. Les géographes allemands, qui ne détestent point les classifications d'apparence scolastique, ne distinguaient pas moins, dans l'Afrique Orientale allemande, de trois zones de végétation en altitude et de six en plan, dont la combinaison leur permettait de diviser la colonie en treize régions et sous-régions naturelles. En appliquant la même méthode à l'Afrique Orientale anglaise, on doublerait aisément ce nombre. Sans s'efforcer ici à tant d'analyse, il est bon, pour comprendre l'économie actuelle et future de l'Afrique Orientale, de définir les principales formations végétales qui s'y trouvent et, plus encore, de déterminer l'importance relative de chacune d'entre elles.

Dans les régions basses à humidité permanente, on trouve encore la forêt-vierge, qui rappelle la grande sylve du Congo, par la hauteur et par l'épaisseur des arbres et des lianes, comme par la densité du sous-bois. Mais ici, chaque « lopin » de forêt-vierge est exigu ; nulle part, sauf dans certaines régions voisines du lac Nyassa et du lac Victoria, la forêt n'oppose d'obstacle sérieux à la circulation. Dans les régions hautes à humidité permanente, la forêt de la zone tempérée succède à la forêt tropicale, jusqu'à l'altitude de 2 700 mètres, où apparaissent les sapins de notre Jura ou de nos Vosges ; au-dessus, ce sont les alpages. Dans les régions où une saison sèche prolongée alterne avec la saison humide, point de forêts, mais, suivant la durée plus ou moins longue de la saison sèche, des

formations plus ou moins « ouvertes » : bois clair; savane semée de bouquets de bois, ou parc; savane sans arbre, mais aux herbes géantes et permanentes; steppe à l'herbe saisonnière, plus ou moins émaillée de buissons; steppe désertique et désert. Plus la sécheresse est prolongée, et plus les plantes ont une structure adaptée, ou, comme on dit, *xérophyte*. Les arbres du parc et de la savane, ce sont encore les arbres de pays humides, les Palmiers-doums, les Acacias-parasols; les plantes de la steppe et du buisson, ce sont les Euphorbiacées, les Succulentes et toutes ces espèces dont l'appareil souterrain est fait pour pomper au loin une humidité rare, et l'appareil aérien pour ne laisser échapper aucune goutte de l'eau précieuse : longues racines, tronc vernissé, feuilles réduites et tombant pendant la sécheresse, réserves d'eau dans les tiges, épines, etc. Si l'on ajoute à ces grandes associations végétales les forêts-galeries qui bordent chaque cours d'eau, les papyrus qui peuplent les vallées marécageuses et les bords des lagunes, les forêts côtières et les palétuviers dont les racines paradoxales encombrent bien des chenaux du rivage, on aura une idée de la variété de la végétation est-africaine. Mais l'idée sera exacte seulement si l'on tient compte que les formes *xérophytes* et les formations *ouvertes* occupent, pour le moins, les neuf dixièmes du territoire.

Il y a à cela deux raisons, — l'une naturelle: le climat sec domine sur la totalité des plateaux horizontaux, sur la totalité des dépressions, sur la moitié des hauteurs, c'est-à-dire sur les flancs qui se trouvent « sous le vent »; du climat humide ne bénéficient que les versants « au vent ». L'autre raison est d'ordre humain. On verra plus loin que l'Afrique Orientale, offrant, dès l'apparition de l'homme sur la terre, de nombreux espaces découverts, propres aux migrations et aux cultures, a été de bonne heure le lieu de fréquents passages et de nombreux établissements. Pendant des siècles, les indigènes n'ont connu, et ils ne connaissent encore qu'un seul moyen pour défricher : les incendies de forêts ou de brousse. La cendre ainsi produite ne permet guère, sans autre fumure, de cultiver utilement que pendant quelques années; ces années révolues, l'agriculteur abandonne au pastorat la terre épuisée, et il va en défricher une autre au voisinage, par le moyen de

nouveaux incendies. Le pasteur, d'ailleurs, ne procède pas autrement : il brûle l'herbe de la steppe jaunie par la saison sèche, pour qu'avec la saison humide l'action combinée de la pluie et de la cendre redonne une herbe neuve, fraîche et drue. Naturellement, l'incendie n'épargne ni les forêts, ni les bouquets de bois, ni les buissons du voisinage, et, même dans les zones où s'étendait jadis la forêt-vierge, si l'indigène se retire après l'avoir incendiée et avoir exploité pendant quelques années l'espace ainsi conquis, ça n'est pas une nouvelle forêt vierge qui repoussera spontanément sur l'emplacement de l'ancienne, mais une forêt moins haute et moins dense, œuvre du climat moderne, tandis que l'ancienne forêt était l'héritage d'une époque disparue, — le déluge, — où les eaux étaient incomparablement plus abondantes. Cet héritage, la main de l'homme l'aura anéanti à jamais.

Ainsi, aux causes primaires, œuvre de la nature, l'homme a ajouté des causes secondaires, pour multiplier dans l'Afrique Orientale les espaces nus, propres à la circulation et à la culture. Si l'on ajoute que, loin d'avoir de larges fleuves coupés de rapides, comme le Nil ou le Congo, qui opposent à la circulation une double barrière, d'un de leurs bords à l'autre et même entre les biefs séparés de leur cours, l'Afrique Orientale n'a que de médiocres rivières, aux vallées plates, aux gués nombreux, on comprendra mieux que rien ne s'opposait à la circulation, du moins entre le Nord et le Sud. Si l'on ajoute aussi qu'aux multiples végétaux utiles qui se peuvent cultiver sur ces plaines et ces plateaux s'étageant à différentes altitudes et connaissant différents climats, l'homme pouvait joindre le profit de la chasse ou de l'élevage de tous les animaux utiles, éléphants et antilopes, bœufs et moutons, chevaux et chiens, qui peuvent vivre ici et se reproduire sans souffrir du climat ou des piqûres de la tsé-tsé, on comprendra mieux quelle variété d'aliments et de matériaux cette terre offrait aux indigènes, et combien ceux-ci furent privilégiés à côté de leurs misérables congénères de la forêt congolaise. Et, à la réflexion, on ne s'étonnera point de la supériorité que marque déjà l'Afrique Orientale sur le reste de l'Afrique tropicale, mais bien de l'infériorité qu'elle marque encore sur les pays de l'Afrique situés en dehors des tropiques.

II

Cette supériorité, l'Afrique Orientale la doit à la mer Rouge, sorte de gué maritime très étroit qui ne l'a jamais séparée de l'Asie. Cette infériorité, l'Afrique Orientale la doit à l'isthme de Suez, qui, jusqu'au milieu du siècle dernier, l'a très nettement séparée de l'Europe.

L'Afrique Orientale s'est peuplée de bonne heure. On a vu que l'orientation des lignes de relief n'opposait aucun obstacle aux migrations se dirigeant du Nord au Sud. Les deux étendues d'eau qui bordent l'Afrique Orientale à l'Est et à l'Ouest, ici l'océan Indien, là les Grands Lacs, en rendent l'abordage moins aisé sur ses deux autres faces. Mais l'eau n'est un obstacle que pour les peuples primitifs et très sauvages ; dès les premiers pas accomplis vers la civilisation, elle leur devient un auxiliaire précieux. Dans les régions équatoriales, le véritable obstacle à la circulation et aux échanges, ce n'est pas le fleuve, c'est la forêt. Or, ici, la forêt était clairsemée dès l'origine.

Les plus anciens migrateurs que les recherches mal assurées de la préhistoire peuvent définir, trouvèrent établis dans le pays de petits nègres, ou Négrilles, apparentés aux Hottentots et aux Bushmen de l'Afrique Australe, et qui eux-mêmes doivent être des migrateurs encore plus anciens venus de l'Asie méridionale, car ils ont bien des traits communs avec les Négrilles de l'Inde, de Ceylan et des îles Andaman. Ils accusent déjà un degré de culture supérieur à celui des Négrilles de la forêt congolaise : ils ne se contentent plus, comme eux, de la chasse et de la cueillette ; dans les retraites boisées ou marécageuses où les migrations postérieures les ont repoussés, ils s'essaient à la culture à la bêche ; ils construisent des huttes de branchages ou de roseaux, se servent d'armes de pierre, d'arcs et de flèches ; ils ont même un animal domestique, le chien.

Dès l'époque diluvienne commencent de l'Asie les migrations des nègres Bantous. Profitant de l'exubérance de la végétation produite alors par un climat très pluvieux, ils

apportent, avec certaines habitudes qui leur sont propres, — circoncision, dents élimées, danses masquées, — des pratiques adaptées aux pays chauds et humides, où la végétation arbustive abonde : les cases de bois, les vêtements d'écorce, les boucliers d'osier, et surtout la culture de la banane. Les autres Bantous qui vinrent ensuite, quand à la période diluvienne un climat plus sec avait déjà succédé, et que la savane et la steppe avaient entamé la forêt, sont des cultivateurs et des éleveurs ; certains même sont des pasteurs demi-nomades. Les uns apportent avec eux des céréales comme le sorgho, la vigne, le bœuf à bosse ou zébu, le zèbre, le mouton ; les autres, la hutte ronde en branchages qui n'est en quelque sorte qu'une tente figée, la lance, les vêtements et les boucliers de peau. A l'emploi du bétail ils ajoutent celui de la voiture. A la houe, déjà connue, ils ajoutent la hache. Ils font travailler les femmes à la culture, l'homme n'intervenant que pour les défrichements ou pour les récoltes. Ce sont eux qui introduisent l'usage d'incendier la savane pour établir les cultures. Ils constituent de petites communautés de cultivateurs sédentaires, qui ne se sont guère modifiées depuis leur établissement dans le pays, c'est-à-dire depuis sept mille ans environ avant notre ère.

Bien plus tard, en pleine période historique, apparaissent les nomades. Ceux-ci ne sont pas des nègres, mais des hamites ou des proto-sémites. Ils viennent d'Arabie par la mer Rouge. Ils abordent l'Afrique Orientale, les uns par les pays du Haut-Nil et l'Ouganda, les autres, — et ce sont les plus nombreux, — par les steppes du Nord-Est africain qui entourent à l'Est et au Sud le haut bastion de l'Abyssinie et où sont demeurés certains de leurs congénères, les Somalis et les Gallas. Quelques-uns abordent l'Afrique Orientale au Moyen Age; d'autres n'y sont parvenus qu'au XVIIIe siècle. Les Bantous les désignent encore parfois d'un nom qui indique leur origine : Ouahouma, les « gens du Nord ». Tous ont une haute stature, les épaules larges, la peau claire.

Tous, à l'origine, sont pasteurs. Mais ceux qui arrivaient du Haut-Nil se sont trouvés immédiatement en contact avec les hautes terres, les plus fertiles de la contrée, qui s'étendent entre le lac Victoria et la région du Tanganyka. Ils ont chassé

une partie des Bantous cultivateurs, qui, après des siècles de tranquillité, ont repris leur exode, vers le bassin du Congo ; ils ont subjugué les autres. Mais ils sont devenus comme eux cultivateurs, adoptant leur langue et leurs mœurs, faisant bénéficier le pays des acquisitions propres de leur civilisation, le bœuf à longues cornes, le chien-lévrier, et se contentant de former une caste noble et dominatrice, mais incorporée à la vie des tribus. Il s'est, en somme, produit ici une association, sinon une fusion des deux races, sous la réserve de l'établissement d'une sorte de hiérarchie, comme d'un patriciat à une plèbe.

Au contraire, les nomades venant du Nord-Est africain ont abordé l'Afrique Orientale par les plateaux les plus bas et par les dépressions, où dominent les steppes. Ici, la vie agricole était trop dispersée et trop précaire pour les tenter. Ils sont demeurés pasteurs et nomades, se contentant d'exploiter les petites communautés agricoles de Bantous établies dans les savanes, sur les pentes des monts ou sur le bord des rivières, et, selon les circonstances, les pillant, leur louant leur protection pour un bon prix, convoyant ou razziant les caravanes commerçantes. Telle est, en particulier, la vie de la plus puissante peuplade, celle des Massaï ; elle rappelle par bien des points celle des Touareg du Sahara. Ces nomades se sont avancés, à l'heure actuelle, jusqu'à la route qui va de Dar es Salam au lac Tanganyka par Tabora et qui fut de tout temps une ligne de commerce entre les lacs et la côte. Au Sud, on ne peut signaler que des invasions de Zoulous, venus de l'Afrique australe, dont le succès fut éphémère au XVIe siècle, et qui, depuis, sont retournés dans leur pays d'origine ou se sont fondus dans la population bantoue, sans guère laisser de trace. On peut donc dire que, après l'invasion des Massaï, le peuplement indigène de l'Afrique Orientale est fixé.

Ce peuplement a été ce qu'il devait être dans cette sorte de *marche* qui s'étendait entre les déserts et les steppes des pays asiatiques ou africains de la mer Rouge, d'une part, et, d'autre part, la forêt impénétrable du bassin du Congo : lieu d'établissement pour les agriculteurs, mais aussi lieu d'attraction pour les pillards nomades. Les premiers ont reçu de

l'Asie des bienfaits inestimables, plantes, animaux domestiques, procédés et instruments de culture ; mais, par l'effet des invasions guerrières, ils ont vécu pendant des siècles dans une sorte de terreur permanente. Cette circonstance n'était de nature à leur donner ni le goût, ni les moyens de s'affranchir de cette espèce d'inertie et d'incapacité au progrès spontané que l'on trouve chez tant de nègres. En matière de civilisation, ne pas avancer c'est reculer. Pour que la « civilisation » bantoue ne fût pas menacée d'immobilité et de régression, il eût fallu un ferment nouveau venant de l'extérieur et, pour tout dire, une *colonisation*, telle qu'on l'entend de nos jours dans nos civilisations occidentales.

Or, les tentatives de colonisation n'ont point manqué en Afrique Orientale depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. Les Malais qui, sous le nom de Hovas, ont colonisé Madagascar, abordèrent probablement dans l'Est africain ; ils y auraient introduit l'usage du bateau creusé dans un seul tronc d'arbre; mais aussi ils auraient été les premiers à lui infliger ce fléau, dont il faillit périr à l'époque moderne : la traite. Les Hindous, maîtres du commerce de l'océan Indien avant les Grecs et les Arabes, ont établi des comptoirs sur la côte orientale d'Afrique et dans les îles qui la bordent : la mousson d'hiver y amenait leurs navires ; la mousson d'été les ramenait aux ports de l'Inde. Quand les Portugais arrivèrent sur la côte, au début du XVIe siècle, ils trouvèrent partout des marchands hindous, et même quelques comptoirs chinois, dont l'établissement datait de quelque deux cents ans. Mais ils trouvèrent surtout des Arabes.

Ceux-ci visitaient l'Afrique Orientale dès les premiers siècles de notre ère, Ptolémée nous l'atteste. Ils en exportaient vers l'Arabie méridionale de l'ivoire, de l'écaille, et aussi quelques esclaves. Plus tard, l'Islam ajouta à l'attrait du commerce celui de la propagande. Aidés au Xe siècle par les Perses du Chiraz, des Arabes musulmans établirent sur la côte, depuis le cap Gardafui, ou *Corne orientale d'Afrique*, jusqu'à l'embouchure du Zambèze, de nombreux comptoirs : Obbia, Magdochou, Kismayou, Braoua, Meurka, Malindi, Mombaza, Dar es Salam, Kiloua, Lindi, — sans compter ceux des « îles Zendes » : Zanzibar, Pemba et Mafia. Ce fut une belle époque

d'activité commerçante : pendant un certain temps, il y eut même autour de Kiloua un royaume arabe puissant et étendu. Pour la côte, le bénéfice le plus durable de cette première occupation arabe fut la constitution de cette population *souahili* (on retrouve ici le mot arabe de *sahel*, côte), mélange d'indigènes, d'Hindous, de Persans et d'Arabes, rappelant les Maures des ports méditerranéens, parlant une sorte de *sabir* intelligible jusqu'au golfe Persique et à l'Inde, élément intelligent et entreprenant, qui devait fournir une aide précieuse à l'exploration et à la colonisation modernes. Mais pour l'intérieur de l'Afrique Orientale quel a été le bénéfice? Il a été nul. Comme le dit fort bien le savant Guillain, au tome Ier de ses *Documents sur l'Afrique Orientale* (p. 303) : « Toutes ces villes de la côte orientale n'étaient que des colonies de marchands plus ou moins enrichis, ne s'occupant que d'exploiter d'un côté les naturels, de l'autre les consommateurs de l'extérieur qui s'adressaient à leur monopole ; des marchands s'isolant dans leurs îles (il faudrait ajouter : ou dans leurs ports), qui les mettaient, il est vrai, à l'abri des attaques des naturels, mais où ils se trouvaient, par cela même, hors d'état d'exercer une influence civilisatrice sur les populations de l'intérieur. »

La colonisation portugaise ne mérite guère un jugement plus favorable. Établis sur la côte orientale d'Afrique après le périple de Vasco de Gama, ils la conquirent tout entière par une lutte atroce contre les Arabes, dans les vingt-cinq premières années du XVIe siècle. Mais leurs « aventuriers » les plus fameux, Cabral, Pereira, Almeida, les deux da Cunha et le plus grand de tous, Albuquerque, s'ils manifestèrent bien, excités à la propagande par les jésuites, quelques velléités de pénétration dans l'intérieur, n'organisèrent jamais que des expéditions de court rayon, sans ampleur et sans lendemain. L'orgueil et la cupidité des gouverneurs s'accommodèrent d'une domination de la côte par la terreur, et d'une exploitation intensive des comptoirs par une méthode dont les seuls résultats furent la corruption irrémédiable des conquérants et la haine inextinguible des peuples conquis. Or, guidée par d'autres principes, l'occupation portugaise aurait pu être féconde : elle apportait avec elle d'Amérique le manioc, le

maïs, la patate et le tabac, dont, malgré tout, la culture s'étendit sur les plateaux intérieurs, tandis que d'autres produits, amenés par les mêmes Portugais des Indes orientales, se cantonnaient dans la région côtière, ananas et goyaves, haricots et tomates, poivre et coton. Malgré le regain de prospérité que ces innovations donnèrent aux « échelles » de la côte, les Arabes furent accueillis comme des libérateurs, quand, à la fin du XVIIe siècle, ils repoussèrent les Portugais jusqu'au Mozambique et se réinstallèrent dans leur ancien domaine.

Cette nouvelle conquête arabe avait son origine dans l'Oman. Profitant de sa situation privilégiée à la pointe Sud-Est de l'Arabie, sur la route maritime entre l'Inde et l'Afrique, une dynastie avisée des sultans d'Oman reprend l'ancienne tradition arabe et reconquiert les ports d'Afrique Orientale. Pendant le cours du XVIIIe siècle, ils se contentent de diriger de loin le commerce de ces ports ; mais au XIXe, ce commerce prend à leurs yeux tant d'importance qu'ils transportent leur capitale de Mascate à Zanzibar et y résident en permanence, jusqu'au jour où l'empire d'Oman fut divisé entre deux branches, l'une retournant à Mascate, l'autre demeurant à Zanzibar (1856). Soutenus par des banquiers hindous, les Arabes d'Oman ou de Zanzibar pénétrèrent, eux, dans l'intérieur de l'Est africain. Leurs comptoirs s'égayèrent dans toutes les directions jusqu'aux Grands Lacs, et même jusqu'au Congo et jusqu'au Nil. Mais leurs principales *emporia* jalonnaient les deux routes de pénétration les plus favorables. L'une part du rentrant de la côte le plus profond, à Dar es Salam, et, profitant d'un de ces seuils où les reliefs s'atténuent et où les dépressions se relèvent, atteint directement le Tanganyka, en passant par le grand marché de Tabora : c'est aujourd'hui la route du chemin de fer allemand. L'autre part de Mombaza, atteint par des plateaux solides, assez plans, secs et nus, le lac Victoria, puis se prolonge à travers l'Ouganda jusqu'au Haut-Nil, où les Arabes de Zanzibar rencontraient, dans le grand marché de Lado, les Arabes de Nubie venus en remontant le grand fleuve. Cette route est aujourd'hui, du moins jusqu'à l'Ouganda, suivie par le premier chemin de fer anglais. Les Zanzibarites

apportèrent avec eux de l'Inde le cheval et le chameau, essentiels pour le grand trafic par caravanes qu'ils organisaient ; ils acclimatèrent la mandarine, la pamplemousse et surtout de nombreuses épices, noix muscade, poivre et clou de girofle. Mais, encore une fois, ces bienfaits devaient se retourner contre les malheureux indigènes.

La culture du clou de girofle réussit à ce point dans l'île de Zanzibar et dans sa voisine, l'île de Pemba, que la main-d'œuvre insulaire n'y suffit plus. Alors les sultans de Zanzibar n'hésitèrent pas à tirer de l'Afrique Orientale, par le rapt et par la violence, les travailleurs dont ils avaient besoin. Ce fut l'origine de la grande traite. Les sultans de Zanzibar y passèrent bientôt maîtres : non contents d'approvisionner en esclaves leurs plantations, ils en firent le commerce dans tout l'océan Indien. Les routes de l'Afrique Orientale furent sillonnées par ces lamentables caravanes de nègres enchaînés, qui inauguraient leur nouvelle condition de bêtes de somme en transportant à la côte, où ils devaient être vendus comme bétail, l'ivoire et les autres richesses que les traitants avaient achetés ou volés dans l'intérieur du pays en même temps que le « bois d'ébène ». Si les Européens établis en Amérique sont responsables de la traite qui a dévasté l'Afrique du Niger et du Congo, pour l'Afrique Orientale et pour les pays du Haut Nil et du Zambèze, les coupables sont les Arabes. La traite a décimé la population de l'Afrique Orientale, tant par l'exportation même des esclaves que par l'exode des populations fuyant à l'Ouest et au Sud, vers la forêt, pour demeurer libres. Elle a inspiré aux indigènes l'horreur de la « civilisation ». Elle a réveillé ou exacerbé les instincts de pillage et de lucre chez tous les éléments conquérants de jadis, épars dans cette population, castes patriciennes des tribus agricoles et tribus nomades et pastorales, en leur donnant une satisfaction nouvelle et en leur offrant un bénéfice plus élevé. Elle est la cause de l'état de désorganisation et de terreur, en tous points comparable à celui du Soudan, où se trouvait l'Afrique Orientale quand la colonisation européenne l'aborda.

III

Dès le début de cette période européenne de l'histoire de l'Est africain, l'Angleterre a joué le premier rôle. Tout l'y poussait. Vers 1850, le problème des sources du Nil et du Congo est mis à l'ordre du jour par la Société Royale de Géographie de Londres ; or, on savait déjà que la clef du double problème se trouvait sur le plateau des Grands Lacs, ce toit de l'Afrique. A la même époque, les libéraux britanniques inaugurent leur campagne antiesclavagiste : dès le début, ils se rendent compte qu'ils ne réussiront qu'en agissant à la fois dans les pays d'où provient la demande, Amérique et Asie, et dans celui où se fait l'offre, l'Afrique ; l'Afrique orientale est à l'article premier de leur programme. Enfin, en 1869, le canal de Suez est ouvert : l'Angleterre ne peut se désintéresser ni de la nouvelle route maritime qui conduit à l'Inde, à l'Australie, au Cap, ni des escales qui se trouvent sur cette route ou sur ses abords.

En 1857-1858, deux Anglais, Speke et Burton, traversent l'Afrique Orientale et atteignent le Tanganyka. Le premier parvient ensuite au lac Victoria, puis, avec un autre Anglais, Grant, résout, entre 1860 et 1863, le problème des sources du Nil. Dès 1856, le grand et pur Livingstone avait commencé ses voyages de missionnaire explorateur, qui, en quinze ans, le conduisent sur les bords du Nyassa, du Tanganyka et dans la région du Haut Congo, où il meurt en 1873, pleuré des indigènes. Un autre Anglais, Stanley, part de l'Afrique Orientale pour découvrir les sources du Congo : en 1873 et 1874, il explore la région au nord du Tanganyka, au sud du Victoria, et il découvre le lac Albert-Édouard. Enfin, c'est aussi de l'Afrique Orientale que part l'Anglais Cameron pour traverser l'Afrique de part en part et aboutir en 1875 à la côte de Benguella. Sans doute, dans les explorations de moins vaste envergure et de retentissement moins éclatant qui accompagnèrent ou qui suivirent celles-là, à jamais fameuses, il faut faire la part des Allemands, comme Roscher, Van der Decken, Stuhlmann, et des *équipes*, à la fois scientifiques et

philanthropiques, de pionniers belges qu'envoya, depuis 1878, l'Association Internationale Africaine, fondée et présidée par Léopold II. Mais, ici encore, c'est un Anglais, Thomson, qui nous donne la première vue d'ensemble, à la fois synthétique et précise, des grands « fosses » de l'Est africain. Telles sont les lettres de noblesse de la science britannique en Afrique Orientale. On comprend qu'elle les ait produites avec fierté lorsque, dans les derniers mois, les destinées de ce pays furent débattues sur la table d'une conférence interalliée.

Si les Anglais ont été les grands découvreurs de l'Afrique Orientale, ils en ont été aussi les premiers colonisateurs. Dès le début du XIXe siècle, ils y avaient eu un premier établissement de fait : un accord, conclu en 1824 entre le résident anglais et le sultan de Zanzibar, avait failli donner à cet établissement la consécration du droit. Mais l'approbation du gouvernement anglais manqua à cet accord, et en 1826 l'occupation britannique prit fin. Il n'en demeure pas moins que, pendant tout le cours du siècle, la collaboration du sultan de Zanzibar et des autorités britanniques de l'océan Indien ne cessa point. Lors du partage du sultanat d'Oman entre la branche de Mascate et celle de Zanzibar, en 1856, ce fut le gouvernement de l'Inde qui, malgré les sérieuses préoccupations du moment, présida à ces tractations de famille. Dans la suite, il eut mainte occasion d'aplanir des difficultés entre les frères rivaux. D'ailleurs, il ne laissa point de payer annuellement l'indemnité que, d'après le traité de 1856, le sultan de Zanzibar devait au sultan de Mascate, tandis que le consulat anglais établi auprès du premier ne lui marchandait ni son appui financier, ni les conseils de son expérience pour aider son action commerciale sur le continent africain. Tant y a qu'en 1890 le sultan Sayid Ali supprima l'esclavage dans ses États pour contenter l'opinion britannique, et que, dès 1878, son prédécesseur, Bargach ben Saïd, avait tout uniment sollicité le protectorat du gouvernement anglais. Celui-ci déclina l'offre, et ce faisant, il retardait de quarante ans le destin final de l'Afrique Orientale.

Quelques années plus tard, en effet, l'Allemagne entre en scène. Profitant des hésitations britanniques et respectant, dans la forme, la souveraineté du sultan de Zanzibar sur la

côte, elle établit dans l'intérieur, autour de Tabora, une compagnie commerçante, dont elle demande, en 1885, à la Conférence de Berlin, la reconnaissance. Bientôt, forte de son « occupation effective » (un mot que la Conférence avait mis à la mode), elle demande un accès à la côte ; malgré les protestations du sultan de Zanzibar, qui veut bien du protectorat anglais, mais qui, par une sorte d'instinct diplomatique assez naturel aux Arabes, se méfie de l'allemand, elle obtient ce qu'elle demandait par le traité anglo-allemand du 31 octobre 1886, dont les clauses furent bientôt reconnues par la France. Le traité délimitait les zones d'influence de l'Angleterre et de l'Allemagne en Afrique Orientale, par un trait droit qui partait de la rivière Oumba, pour atteindre la rive orientale du lac Victoria à son intersection avec le 1° lat. S., et qui ne se départait de sa rectitude que pour laisser le Kilimandjaro à l'Allemagne. Zanzibar était exclu de l'accord ; dans la suite, pour obtenir de l'Allemagne qu'elle la laissât libre d'y établir son protectorat, l'Angleterre dut céder Héligoland. La guerre maritime lui a montré, dès 1914, de quel prix il lui avait fallu payer l'erreur de 1878.

Depuis, les « colonies nationales » se sont développées dans l'Est africain, suivant les principes de la Conférence de Berlin, toute terre occupée, dans l'intérieur des limites prédéterminées, devenant automatiquement colonie ou protectorat de la puissance occupante. Une Afrique Orientale allemande s'est constituée, dont le premier organisateur fut le trop fameux Karl Peters, qui déclarait sans ambage que renoncer par humanité à exploiter l'indigène dans l'intérêt supérieur de l'Allemagne civilisée, c'était trahir la civilisation, et qui appliqua son principe sans faiblesse. En 1914, l'Afrique Orientale Allemande était dotée de 1 600 kilomètres de voies ferrées, dont une ligne de 1 250 kilomètres unissant le port de Dar es Salam au Tanganyka par Tabora. Son territoire couvrait près d'un million de kilomètres carrés, avec sept millions et demi d'habitants. Son commerce dépassait 110 millions de francs ; elle exportait 34 millions de francs d'arachides et de coprah, de coton et de sisal, de caoutchouc, de café et d'autres produits de plantation, sans compter la cire, le cuir, l'ivoire et l'or. Les plantations déjà installées, mais non encore mûres pour la

production, promettaient à brève échéance un rendement double pour le café et le sisal, quadruple pour le coprah. A côté, la triple Afrique Orientale anglaise, — protectorat de l'Ouganda, protectorat de l'Est africain, protectorat de Zanzibar, — bénéficiait d'un commerce encore plus prospère, sinon de progrès aussi rapide. Elle aussi possédait son chemin de fer transcolonial, de Mombaza au lac Victoria. Mais surtout, grâce à elle, un domaine médiatement ou immédiatement soumis à la Grande-Bretagne s'étendait, par le Nil, de la Méditerranée jusqu'à l'océan Indien, sans solution de continuité.

Aujourd'hui, il n'y a plus de solution de continuité jusqu'au Cap, car dès que la Société des Nations aura approuvé les accords conclus entre notre pays, l'Angleterre et la Belgique, l'Afrique Orientale allemande sera confiée en mandats à la première, sauf les pays du Rouanda et de l'Ouroundi, qui passeront à la Belgique, laquelle les a bien mérités. Quel rôle l'Afrique Orientale, désormais unifiée, jouera-t-elle dans l'Empire Britannique ?

IV

La question a un double aspect : l'un, impérial ; l'autre. économique.

L'aspect impérial se résume dans ces deux formules : la « route de l'Inde » et le « chemin de fer du Cap au Caire ». Sans doute, l'Afrique Orientale n'est pas située sur la route maritime directe de la Méditerranée à l'Inde. D'autre part, si les Britanniques se préoccupaient, avant la guerre, de posséder une route « amphibie » vers l'Inde, pour le cas où l'ennemi couperait la route purement maritime du canal de Suez, ils tiennent aujourd'hui une ou même deux routes de ce genre, beaucoup plus directes que celle d'Afrique : d'abord, la route du golfe Persique par la Palestine et la Mésopotamie, et aussi, semble-t-il, d'après le dernier traité anglo-persan, la route de la Perse par le Caucase. Néanmoins, deux sûretés valent mieux qu'une, et tout impérialiste anglais attache du prix à ce que l'Angleterre occupe solidement la route du Caire à Zanzibar.

Cette route doit devenir le plus rapidement possible une voie ferrée partout où elle n'est pas desservie par le cours navigable du Nil. Or, pour qu'il en soit ainsi, il suffit que le chemin de fer de l'Ouganda soit achevé jusqu'au Nil, autrement dit, que soit ressuscitée l'ancienne route par laquelle se joignaient jadis les commerçants arabes de Nubie et ceux de Zanzibar.

Quant au chemin de fer du Cap au Caire, il n'est point douteux qu'il sera le premier achevé des Transafricains. Du Cap il atteint déjà le Haut Congo ; du Caire, le Haut Nil ; seul le tronçon est-africain reste à construire. La cession du Rouanda et de l'Ouroundi à la Belgique déviera sans doute vers l'Est le plan de construction primitif, si, comme il est vraisemblable, les Anglais veulent que le rail « impérial » ne quitte en aucun point les terres de l'Empire. Mais il y a place pour le tracé d'un chemin de fer facile à construire et « payant », à travers les « terres à coton » du Nyassaland, dont il permettrait enfin l'exploitation, et les savanes du plateau oriental traversées d'Est en Ouest par le chemin de fer allemand, que la nouvelle voie pourrait croiser près de Tabora, avant de se confondre avec le futur chemin de fer de l'Ouganda au Nil supérieur. Ainsi construit, le chemin de fer du Cap au Caire ne sera pas seulement une œuvre de magnificence : du point de vue économique, il présentera le grand avantage de réunir à l'ensemble du réseau transafricain les deux transversales de l'Afrique Orientale et de donner ainsi un système d'artères coordonnées à la future Afrique Centrale britannique, rêve des coloniaux anglais.

La conception est belle. L'enthousiasme qu'une telle construction suscite chez nos alliés se justifie encore davantage depuis que les progrès de l'aviation ont ajouté à son *plan* majestueux une *élévation*, et lui ont donné, si l'on peut dire, une troisième dimension. Nul depuis un an ne s'est appliqué avec plus de suite que les Anglais au problème du trafic futur par les routes de l'air. L'Iran a déjà vu des avions postaux de l'Inde ou de la Mésopotamie atterrir sur son sol. C'est un avion anglais qui a le premier franchi sans escale l'Atlantique. Les Anglais ne cachent pas que, pour eux, leur petite colonie de la Gambie a acquis un prix nouveau, depuis qu'elle assure à leur future flotte d'avions commerciaux une plate-forme au

voisinage de la grande escale que sera notre port de Dakar, sur la route, à la fois océano-continentale et aérienne, d'Amérique du Sud en Europe, par l'Atlantique, le Sahara et le Maroc. Enfin, dans cet ordre d'idées grandioses, qui nous étonnent encore et nous éblouissent un peu, leurs journaux coloniaux vantent le rôle prochain du Caire comme gare aérienne, au croisement des routes de la Méditerranée à l'Inde et de la Méditerranée à l'Afrique du Sud. La seconde branche de cette croix magnifique suivra dans le ciel le ruban d'acier que la ténacité anglaise aura tendu d'un bout à l'autre du continent ; pour elle aussi, l'Afrique Orientale marquera une escale essentielle, grâce aux atterrissages aisés que lui offriront ses grands plateaux sans forêts, grâce aux ravitaillements en essence qui arriveront facilement de l'océan Indien par les voies ferrées transversales.

Ainsi la fonction future de l'Afrique Orientale dans le système de circulation de l'Empire Britannique apparaît vitale. De même, la contribution qu'elle apportera à l'alimentation de ce grand corps.

Certes, il ne faut point faire trop belles les perspectives de la colonisation dans cette contrée, au moment même où la cession du Rouanda à la Belgique prive le domaine allemand, avant qu'il ne passe à l'Angleterre, de ses terres les plus peuplées, les plus fertiles, les seules propres peut-être à l'habitat européen. Mais l'Angleterre ne manque point de « colonies de peuplement », et, si son Afrique Orientale manque de main-d'œuvre, les coolies hindous connaissent depuis une antiquité reculée le chemin par lequel la mousson y conduit.

De même, si on la considère comme simple colonie d'exploitation, comme source d'aliments et de matières premières, l'Afrique Orientale, amputée du Rouanda, manque un peu de hautes terres humides propres au grand élevage : elle ne fournira jamais qu'en faibles quantités de la viande et du cuir à sa métropole ; elle n'exportera probablement jamais d'autre céréale que le maïs. Mais, pour la viande, le cuir et les céréales, l'Angleterre a le Canada, l'Inde, l'Australie et l'Afrique du Sud. De même, l'Afrique Orientale manque trop de terres basses, chaudes et humides pour pouvoir alimenter l'in-

dustrie britannique en huile de palme et en caoutchouc. Mais on sait qu'en 1918, les plantations de la Malaisie anglaise et de Ceylan ont donné près de la moitié du caoutchouc produit par le monde entier, et des essais récents ont montré que les mêmes contrées pourront satisfaire tous les besoins en huile de palme des usines britanniques, si un jour les palmeraies de la Nigéria et des autres colonies anglaises de la Guinée n'y suffisent plus. Et puis, la côte orientale d'Afrique est, comme tous les pays maritimes de l'océan Indien et de l'océan Pacifique, le domaine du cocotier ; les steppes sèches de l'intérieur conviennent à l'arachide aussi bien que notre Sénégal : le coprah et la graine d'arachide figurent déjà dans l'exportation est-africaine. Avec le café, le clou de girofle et l'ivoire, ils en constituent même un des éléments les plus stables. Cependant, il faut dire que, pour l'Angleterre, le critérium de la valeur productive de l'Afrique Orientale n'est point là : il est dans la valeur de ses ressources en textiles.

L'industrie textile anglaise est la première du monde; mais elle vit, depuis quelques années, dans la terreur de manquer un jour de matières premières. Les États-Unis, grands dispensateurs de coton dans le monde, transforment aujourd'hui eux-mêmes près des trois cinquièmes de leur récolte. L'Inde anglaise s'outille pour l'industrie avec une rapidité que la guerre a singulièrement accrue : une bonne part du coton hindou se file et se tisse maintenant autour de Bombay, grâce à la force motrice que fournit la houille du Dekkan, et le Japon achète à l'Inde un fort contingent de son coton brut ou filé. Qui sait si demain l'Inde ne traitera pas son jute elle-même, comme elle fait son coton? Qui sait si l'Égypte ne suivra pas l'exemple de l'Inde? Il faut que l'Angleterre trouve de nouvelles terres à coton dans son empire. Dès avant la fin de la guerre, elle a commencé de ressusciter, sur un plan encore plus grandiose que l'ancien, le réseau de canaux d'irrigation que la Mésopotamie devait aux antiques civilisations de la Chaldée et de l'Assyrie, aux Séleucides et aux Khalifes, et que les Turcs avaient abandonné aux sables. D'autre part, la British Cotton Association encourage par tous les moyens la plantation du coton dans la Haute Nigéria, dont elle espère bien un jour tirer plus de

coton que de l'Égypte même. Mais cela suffira-t-il? — De même pour la laine. Les Dominions qui la fournissent à la métropole, Australie, Nouvelle-Zélande, Union Sud-Africaine, entrent dans la période industrielle : la houille qu'ils extraient maintenant de leur sol et qu'ils exportent dans l'océan Pacifique et dans l'océan Indien, les y aidera. Les lainiers de Leeds et de Bradford commencent à ressentir les mêmes inquiétudes que les lords du coton de Manchester.

Or, l'Afrique Orientale peut fournir à l'Angleterre coton, laine et autres textiles. L'Ouganda possède un sol et un climat propres à la plantation du coton ; en Afrique Orientale allemande, le coton représentait déjà avant la guerre le seizième des exportations ; mais surtout le Nyassaland offre au moins 150 000 hectares de « terres à coton » dont le produit ne le céderait qu'à celui de l'Égypte et apporterait un appoint précieux à l'une des industries essentielles (*pivotal industries*) de l'Angleterre. De même, les steppes de l'Afrique Orientale se prêtent excellemment au parcours du mouton à laine, que leurs populations connaissent depuis des siècles. Enfin, pour rendre les mêmes services que le jute, l'Afrique Orientale a le sisal, cette agave importée il y a quelques années d'Amérique par les colons allemands, dont chaque plant donne, trois ans après la semaille, un kilogramme annuel de bonne fibre, et qui représentait, déjà avant la guerre, plus du quart des exportations de la colonie germanique. Dans l'inventaire des ressources de l'Empire en matières textiles, le chapitre de l'Afrique Orientale comprendra de nombreux articles de choix.

Enfin, l'Afrique Orientale conduit à l'Eldorado de l'Afrique Équatoriale : le Katanga. On sait l'extraordinaire richesse en minerais de cette province sud-orientale du Congo Belge : le cuivre inclus dans son sol représenterait à lui seul, aux prix d'avant-guerre, trois milliards et demi de francs, en tenant compte des seuls gisements inventoriés ; au cuivre il faut ajouter le fer et l'étain, le plomb et le platine, l'or et le diamant, enfin le grand gisement houiller de la Loukouga, dont les réserves semblent pouvoir soutenir la comparaison avec celles de la Chine. Depuis dix ans, de tous les grands ports de l'Afrique Équatoriale des routes de fer et d'eau sont aména-

gées vers cette terre promise. La plus ancienne est celle du Congo, dont les biefs navigables sont reliés par des voies ferrées : elle a 4 000 kilomètres de longueur et ne demande pas moins de sept transbordements coûteux. Les Belges projettent une voie ferrée directe du port maritime du Congo, Matadi, au Katanga ; elle aura encore près de 2 900 kilomètres, il est vrai sans transbordement. Du port de Beira, dans le Mozambique, un chemin de fer anglo-portugais atteindra bientôt le Katanga ; il aura 2 800 kilomètres. Du port de Lobito Bay, dans le Benguella, un autre chemin de fer portugais atteindra le Katanga en 2 140 kilomètres, dont 450 seulement sont construits. Or le chemin de fer de Dar es Salam au Tanganyka n'a que 1 250 kilomètres ; au delà du Tanganyka (soit 100 kilomètres de traversée), une voie ferrée belge, qui sera bientôt équipée et qui n'a que 300 kilomètres, atteint la région des mines. Ainsi la voie de l'Afrique Orientale est la plus courte ; et, malgré le transbordement du Tanganyka, elle est la moins coûteuse. En prenant comme base des tarifs équivalents sur toutes les lignes pour le transport par voie de fer, le transport par voie fluviale, le transport par mer et les transbordements ou déchargements, on peut estimer que le transport d'une tonne de minerai du Katanga dans un port de l'Europe Occidentale aurait coûté, en 1914, 185 francs par la voie mixte du Congo et 170 par la voie uniquement ferrée (si elle avait été construite), 171 par Beira, 141 par Lobito Bay et 123 par Dar es Salam. Ainsi, la seule concurrence possible au chemin de fer oriental est celle du chemin de fer du Benguella, lequel n'est encore construit que sur un cinquième de son parcours. De beaux jours s'annoncent pour les voies ferrées de l'Afrique Orientale.

V

Telles sont les perspectives qui s'ouvrent à la colonisation britannique dans ce pays. Sans doute, toutes les réalisations ne sont point pour demain : un réseau ferré à achever et à coordonner, une flotte commerciale à équiper sur les Grands Lacs, des ports maritimes et lacustres à outiller, enfin toute une

série de services maritimes à organiser sur une côte où la marine de commerce allemande avait, par souplesse et ténacité, supplanté la marine britannique, — voilà ce qu'il faut faire tout d'abord.

Il faut aussi rétablir parmi les indigènes l'ordre et la paix, que quatre ans de guerre ont compromis. Beaucoup de ces hommes ont fait la guerre, soit du côté anglo-belge, soit du côté allemand. Il y ont pris l'habitude des grosses payes ; les pasteurs y ont repris leurs anciens goûts de pillage ; les agriculteurs y ont perdu le goût de la culture ; tous ces combattants forment aujourd'hui une sorte de population flottante ; ils sont comme déracinés de leurs tribus (*detribalised*). Le rétablissement de la paix publique par la police chez les nomades, surtout chez les Massaï, et la réorganisation des cultures indigènes sont des tâches nécessaires, si l'administration anglaise veut remettre de l'ordre dans sa maison.

Enfin, cette administration devra, sans aucun doute, se réorganiser elle-même. L'Afrique Orientale comporte aujourd'hui, si l'on y comprend, comme on le doit, le Nyassaland, cinq colonies et protectorats, différents par leurs statuts, par leurs personnels administratifs, par leurs régimes économiques. Convient-il de les unifier en une *Central Africa* britannique, ou d'attendre au contraire que chacun des territoires coloniaux ait suffisamment évolué pour entrer plus tard dans une fédération dotée d'un *self-government* plus ou moins complet, plus ou moins proche de celui des Dominions ? Si l'unification immédiate n'apparaît pas opportune, convient-il de séparer administrativement les hauts pays de l'intérieur des bas pays de la côte, et de créer des *East African Highlands* à côté d'*East African Coast Protectorates*, ou vaut-il mieux coordonner en un seul organisme chaque portion de la côte avec la portion de l'intérieur à laquelle l'unissent les traditions du commerce ancien et les voies ferrées modernes? Convient-il, enfin, de confier à l'Inde la gestion de l'ensemble ou d'une partie de ces territoires, comme le demandent certains Jeunes-Hindous en alléguant l'état avancé de leur civilisation nationale et les relations antiques de leur patrie et de l'Afrique Orientale; ou bien celle-ci doit-elle demeurer colonie de la Couronne?

Telles sont les trois questions que discutent le monde colonial anglais et sa presse. L'Angleterre fera tout pour les résoudre rapidement. Il semble, d'ailleurs, que, pour chacune d'elles, la seconde solution indiquée plus haut a les meilleures chances d'être adoptée. En ce qui touche à la troisième question, des considérations politiques interviennent, qu'on ne saurait discuter ici ; mais pour les deux premières, on peut dire que ces solutions seraient inspirées par la raison même.

De ces décisions dépendent peut-être toute l'évolution future de l'Afrique Orientale dans l'Empire Britannique, sa prospérité, le destin de ses populations indigènes. Elles intéressent donc la prospérité matérielle du monde civilisé, qui, appauvri par la guerre, demande que le meilleur profit soit tiré de tout territoire productif, et aussi (nous ne l'oublierons point, n'est-ce pas ?) la Société des Nations, de qui l'Angleterre aura reçu le mandat de gérer et d'aménager l'Afrique Orientale enlevée à l'Allemagne comme à un protecteur indigne. La France, qui recevra une mission analogue, sinon identique, dans une autre région de l'Afrique, doit suivre avec une attention soutenue, et non désintéressée, ce que son alliée va faire des Indes Noires.

FERNAND MAURETTE

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.